

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. 1.

Montréal, 1er Fevrier 1872.

No. 2.

LITTÉRATURE CANADIENNE

## SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—(Suite.)



ILLES dressa sa tête alourdie.

—Ça y est ! dit-il d'une voix éraillée.

— Bien ! je continue. Il y a, vis-à-vis de l'Ile-aux-Grues, un gros navire anglais, chargé de bois et mouillé dans vingt brasses. C'est le "Traveller" un fin voilier et une cargaison magnifique.

Ce vent de Nord-Est va durer au moins douze heures, et tout ce temps là, le navire va rester dans son mouillage.

Le pilote engagé pour la descente est François Crillon, un ivrogne qui se soûle à l'heure qu'il est dans la bar, car je lui ai donné rendez-vous ici pour ce soir.

Ecoute-moi bien, tu n'es pas bête, et c'est pour ça que je te prends ; avec ça que tu ne dois pas faiblir au grand moment.

Crillon une fois parti à boire en a pour longtemps

Au petit jour, le capitaine sera ici pour voir ce qu'il fait : naturellement il le trouvera encore soûl.

J'embarque à sa place, et tu viens avec moi, à titre d'assistant.

Comprends-tu ?

— Pas encore, dit Gilles, dont la tête tanguait considérablement.

— Alors tu es plus bête que je ne pensais. Ecoute donc ! Nous voilà tous les deux à bord. Bon ; il est tard, la navigation du Golfe est difficile, et le Capitaine nous retient pour la traversée, ça ne peut pas manquer. Dans le bas du fleuve nous avons une tempête et un accident ; le capitaine et son second tombent à la mer et boivent leur dernier coup ; impossible de les sauver, ces Anglais, ça va tout droit au fond. Ha ! ha ! ha ! Deux rosbifs de plus ou de moins qu'est-ce que cela fait ?

Vois-tu maintenant ?

Une fois le Capitaine et l'autre partis, nous sommes maîtres du navire que nous conduisons aux Iles. L'équipage ne dit rien pourvu qu'on le paye.

Rendus là nous vendons navire et cargaison ; ce qui fait une petite fortune passable.

Tu restes là si tu veux, et tu prends un beau-père créole ; quant à moi, je reviens manger ma rente ici, et je me fiche de tout le monde. C'est à prendre ou à laisser !

Le père Chagru avait développé la dernière partie de son plan, tout d'une haleine et sans respirer.

Aux derniers mots, il se tourna vers Gilles d'un air triomphant.

Celui-ci eut un sourire ineffable qui déconcerta quelque peu le vieux marin.

— Et c'est pour cela, lui dit-il, que vous m'avez amené jusqu'ici, et que nous avons fait notre petit naufrage.

Il partit d'un immense éclat de rire. Le père Chagru en eut froid dans la moëlle des os.

— Ah ! vous croyiez faire un coup de maître ! Savez-vous, père, que vous frisiez tout simplement la corde et l'échafaud. Je n'aurais qu'à parler et votre vie ne vaudrait pas ça ! — il fit claquer ses doigts ; — la justice ne badine pas, j'en sais quelque chose, morbleu !

Le père Chagru se prit à trembler ; Gilles continua.

— A votre tour, écoutez, mon vieux !

Je ne suis pas de votre force, moi ; je ne prends pas des trois-mâts avec une chaloupe et deux hommes d'équipage. J'ai mon plan. Il est moins héroïque peut-être, mais plus raisonnable que le vôtre.

Connaissez-vous Giacomo Petrini ? Un honnête garçon, spirituel comme tout, pas riche, mais plein d'une noble ambition. Depuis quelque temps, j'ai des vues sur lui ; j'ai ruminé ma petite affaire ; c'est comme un problème de géométrie ; ça ne peut pas manquer.

Il n'y a rien comme le mariage pour poser un homme : le mien a besoin d'être posé. Une jolie femme, c'est bien ; une femme riche, c'est mieux ; mais une femme belle et fortunée, c'est le superlatif.

Mon homme est tout trouvé, la petite aussi. Il ne s'agit plus que de les mettre en présence, et le tour est fait, j'en réponds. Nous partageons les profits, bien entendu. Vous aurez les détails en temps et lieu. C'est chouette, pour le sûr. En êtes-vous ?

— Non ! par tous les diables, cria Chagru, chez qui un grand verre de jamaïque qu'il venait de vider commençait à faire son effet, — faites vos coquinerics tout seuls ; je m'en lave les mains ; jamais, au grand jamais !

— Ah ! c'est comme cela que vous le prenez, père Chagru ! Ah ! vous regimbez ? Vous êtes en mon pouvoir, savez-vous ? Vous nous aiderez ou je vous dénonce. C'est à prendre ou à laisser. La fortune ou l'échafaud ; c'est dit ; choisissez ! Mille tonnerres ! vous croyez donc avoir affaire à un enfant ! Vous marcherez ! père, c'est moi qui vous le dis, moi Gilles Peyron, nom de noms ! Vous avez mis un pied dedans, vous ne le retirerez pas !

Gilles s'animait et vociférait avec une violence extraordinaire en poussant des jurons d'enfer.

Le père Chagru accablé baissait la tête.

— Ah ça ! père, le dernier mot n'est pas dit, vous êtes engagé : mille noms !.....

Les éclats de voix de Gilles appelèrent la vieille qui entr'ouvrit lestement la porte, et demanda ce que c'était.

La colère avait dégrisé Gilles.

— Ce n'est rien, la mère, dit-il, c'est le père Chagru qui me fait rire.

— Mes enfants, je tiens une maison honnête, et vous faites trop de bruit, surtout dans le salon ; on croirait.....

A ce moment, un coup de sonnette retentit ; la vieille disparut par le couloir et se dirigea vers la salle basse de l'autre côté.

Au moment où la porte s'ouvrit, il s'échappa de cette salle une épaisse colonne de fumée de tabac imprégnée d'une forte odeur de suif et d'alcool. Les voix éclatèrent avec un tapage étourdissant. L'hôtesse repoussa violemment la porte et les bruits s'éteignirent peu-à-peu dans ce murmure confus et discret connu seulement des lieux qui redoutent les descentes de la police.

Au premier aspect, on ne distinguait pas grand'chose ; une fumée épaisse enveloppait l'honnête compagnie, et, n'eût été le bruit produit par le choc des verres et les cris discordants qui se faisaient entendre de tous les côtés, on eût volontiers cru à un commencement d'incendie.

Peu-à-peu, l'œil s'accoutumait à percer le nuage et c'était, ma foi, un étrange spectacle qui s'offrait aux regards.

Assis, ou plutôt accroupis autour des tables de l'établissement, des matelots jouaient aux dés et aux cartes, en buvant à petites gorgées des verres de gin chaud.

Ils se racontaient leurs aventures, ces braves compagnons. Ils parlaient haut, et ne se gênaient guères quand un juron un peu sonore venait chercher sa place dans la phrase commencée.

Plus loin causaient un peu plus bas des marchands de bestiaux et des maquignons ; ils se racontaient leurs prouesses à la ville ; comment ils avaient blagué les bourgeois.

Parfois, un éclat de rire ébranlait le plafond.

— Oui, oui ! c'est moi qui vous le dis, tonnait un matelot, espèce de colosse qui occupait presque à lui seul une table au fond de la salle, — oui, oui ! c'était drôle ! Le capitaine était soûl ; il faisait un temps d'enfer et nous filions vent arrière, avec deux ris dans la misaine, et la grande voile ; avec ça, une mer qui nous rasait le pont. J'étais attaché à la barre ; celui que je remplaçais avait été emporté

par une lame, pour avoir négligé cette petite mesure de précaution. Nous n'étions que trois, à part le Capitaine qui ne comptait pas. Tout-à-coup, un choc effrayant, un craquement épouvantable, des cris, des sacres et un tas de lumières! Tonnerre de Dieu! mes enfants, c'était un grand navire qui nous coupait en deux. J'eus le temps de m'accrocher à un bout de corde et de me hisser à son bord. Ma goëlette avait disparu avec l'équipage; un seul homme de sauvé avec moi, ce qui faisait deux.

Le navire avait perdu son beaupré, et quatre hommes tombés à la mer.

— Goddam! s'écriait le capitaine; ces gens là ne voient rien, ça leur apprendra, ça leur apprendra!

Il avait un fanal à la main, le vieux singe, et parcourait son navire en courant et en grim pant comme un chat.

Les passagers, les émigrants, étaient sur le pont. Ah! que c'était drôle, mes enfants, que c'était drôle! Il y avait des femmes qui pleuraient et des hommes qui sacraient—un bredas épouvantable!

Je me tenais dans un coin, entouré de quelques matelots qui me demandaient comment la chose était arrivée.

En deux mots je tâchai de leur expliquer comment la tempête m'avait empêché de voir leurs lumières; mais, comme je parlais français et qu'ils ne semblaient pas y comprendre grand'chose, je me contentai de pousser deux ou trois soupirs et de croiser les mains sur ma poitrine.....

A ce moment, un bruit se fit entendre à l'autre extrémité de la salle; le matelot fit silence, et tous les regards se portèrent vers l'endroit d'où venait l'interruption.

Deux hommes à mauvaises figures semblaient s'être pris de querelle. La table à laquelle ils étaient assis s'était renversée; et le poing levé, l'œil menaçant, ils se mesuraient du regard.

La mère Javotte qui tricotait, assise à son comptoir, se leva lentement et marcha droit vers les deux adversaires.

— Mes enfants; dit-elle, pas de ça! Si vous voulez vous battre, passez-moi la porte! Autrement, faites silence, et que je ne vous entende plus!

Un murmure d'approbation se fit entendre dans l'auditoire, et les deux antagonistes se rassirent en grognant.

— Après ça, fit la vieille en regardant à l'antique horloge qui marquait minuit, il est temps de fermer; et comme j'ai cru voir tout à l'heure une chaloupe de police qui se glissait vers la crique; vous me rendriez service en décampant.

Ces mots eurent un effet magique sur l'assistance.

Les uns vidèrent précipitamment leur verre de gin et sortirent; les autres, en délicatesse avec l'équilibre, s'acheminèrent tant bien que mal vers la porte. En un clin d'œil la salle fut vide, et la vieille resta seule maîtresse de son établissement.

Cinq minutes après, Gilles Peyron et le père Chagru avaient glissé tout doucement sur le plancher de la salle et ronflaient à l'envi, marmottant encore dans leur sommeil fiévreux, l'un, des menaces et l'autre, d'énergiques protestations.

La vieille fit sa tournée, éteignit les lumières et l'auberge rentra dans un silence complet.

### CHAPITRE III.

Le lendemain, vers sept heures, Gilles Peyron et le père Chagru étaient sur pied, un peu engourdis, mais complètement dégrisés. Après avoir pris congé de la vieille, ils traversèrent à Beaumont et se mirent en route pour regagner la ville à pied. Au canon de midi, ils débarquaient sur le quai du marché. Tous les deux avaient l'estomac vide depuis la veille. Gilles proposa à son compagnon de le mener chez un de ses amis qu'il ne nomma pas. — Nous pourrions toujours nous chauffer un peu, dit-il, et peut-être attraperons-nous quelque chose pour dîner.

Le père Chagru, ne dit rien: depuis le matin il s'était renfermé dans un mutisme complet, et marchait la tête basse comme un homme sous le coup d'un grand malheur et d'un abattement profond.

Il suivit Gilles, sans mot dire, et tous deux s'engagèrent d'un pas rapide dans la rue Champlain. Au bout de cinq minutes, ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une maison de chétive apparence, bâtie dans un enfoncement, à une vingtaine de pieds de la rue. Gilles et son compagnon pénétrèrent dans un couloir humide et sombre que ne fermait aucune porte, et gravirent jusqu'en haut deux escaliers sales et branlants.

Au troisième étage Gilles frappa à une porte graisseuse sur laquelle était écrit à la craie, et en lettres immenses: " Doctor Pétrini".

Sans attendre la réponse, il ouvrit cette porte et entra hardiment, suivi du père Chagru. C'était une chambre de dix pieds carrés, sombre, humide et enfumée, avec une petite fenêtre donnant sur la cour; trois des carreaux étaient bouchés avec un vieux cha peau et des lambeaux de linge en guise de vitres. Le quatrième carreau, quoique sans fêlure, était tapissé d'une couche si épaisse de poussière et de fils d'araignée qu'il ne donnait guère plus de lumière que les autres. C'était la seule fenêtre de la chambre. Deux ou trois vieilles chaises, un banc-lit recouver

d'une vieille voile de chaloupe ; une caisse en guise de table ; le tout chargé de livres poudreux, de fioles et de vieilles hardes, dans un pêle-mêle effrayant. Dans un coin, un tas de charbon de terre, une vieille pelle et quelques morceaux de bois. Au fond, une petite porte vitrée ornée d'un rideau vert donnait sur une seconde chambre. Gilles et le père Chagru passent à travers ce désordre, ouvrent la petite porte et se trouvent dans une chambre relativement propre et soignée. A gauche une fenêtre ayant vue sur la rue pardessus un terrain vacant ; tout auprès, un lit simple caché par d'épais rideaux verts montant jusqu'au plafond. De l'autre côté, un bureau de chêne avec un casier chargé de fioles de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Les tiroirs entrouverts laissaient voir des instruments de chirurgie dans leur boîtes doublées en velours rouge et bleu, des marbres et des pilons. Un feu de houille, flambant dans la cheminée, réchauffait l'appartement et donnait un air de confort à tout l'intérieur. Sur un fauteuil, en face du bureau et le dos tourné vers la fenêtre, était Signor Giacomo Pétrini, italien de naissance, et médecin de ces quartiers par la grâce d'un parchemin orné de phrases latines et fixé sur le mur au-dessus de sa tête.

A l'entrée des deux hommes, Giacomo ferma l'infolio qu'il tenait ouvert devant lui, et se leva pour aller à leur rencontre.

Bonjour, maître Gilles, dit-il en donnant à celui-ci une poignée de main, j'ai du plaisir à vous voir ; asseyez-vous donc un peu.

— Pas avant que je vous aie présenté mon compagnon, docteur, dit Gilles. C'est l'honnête Michel Chagru, un vieux de la vieille que j'estime beaucoup et que vous aimerez autant que moi, quand vous le connaîtrez mieux.

— J'espère que monsieur n'est pas bien souffrant, dit Pétrini, à qui l'espoir du gain ou l'habitude de son état faisait voir un malade dans tous ceux qu'il rencontrait ; dans tous les cas, je possède ici un spécifique qui guérit tout.

— Ce n'est pas tout-à-fait cela, se hâta de dire Gilles ; monsieur Chagru est aussi bien portant que vous et moi. Nous avons seulement un petit plan à nous deux, dont tout l'honneur cependant revient de droit à monsieur Chagru, et j'ai pensé que vous aimeriez peut-être à vous mettre de la partie ; enfin, pour ne pas jouer sur les mots, nous sommes venus vous proposer une petite affaire de peu de risque et d'un rapport très-honnête.

— Asseyez-vous donc, messieurs, et puisque nous avons à causer, mettez-vous à l'aise.

Il avança deux chaises et les deux visiteurs s'assi-

rent, Gilles avec des protestations infinies, le père Chagru sans rien dire, et l'air toujours abattu.

— Mais j'y pense, messieurs, dit Pétrini, vous n'avez peut-être pas diné, et j'allais justement, quand vous êtes entrés, envoyer chercher l'ordinaire de mon repas. Nous prendrons quelque chose ensemble ; ce ne sera pas long, et d'ailleurs, nous causerons pendant et après.

Il tira le cordon d'une sonnette, et deux secondes après, un gamin irlandais, sorti on ne sait d'où, parut à la porte entre baillée.

— Jack ! lui dit Pétrini, cours chez Mad. Thuck, dis-lui de m'envoyer un pâté chaud, deux bouteilles de bière, un flacon de gin, du pain pour trois, et dépêche-toi.

Jack disparut et Pétrini jeta quelques morceaux de houille pour activer le feu.

C'était un garçon magnifique que ce Giacomo Pétrini. D'une taille haute et bien prise, il avait cette souplesse et cette élégance qui tiennent du maître de gymnase et du grand seigneur. Une chevelure noire comme du jais et bouclée naturellement tranchait sur la pâleur de son front large et bien développé. Sa figure avait cet air imposant, cette solennité qui frappe au premier coup d'œil. Ses grands yeux noirs, tranquilles en apparence, avaient dans leur sombre profondeur, je ne sais quoi de doux, de fixe et d'effrayant. C'était, en un mot, une de ces figures superbes mais ténébreuses que les femmes adorent, et que les hommes détestent d'instinct ; on sentait que l'âme qui habitait cette enveloppe était capable de tuer dans l'amour comme dans la haine, sans hésitation et sans remords. Les traits accentués accusaient cette volonté ferme et énergique qui marche froidement vers son but, sans se soucier des obstacles et sans trop regarder aux moyens.

Giacomo était venu au pays à l'âge de neuf ans, seul et sans parents, à bord d'un vaisseau marchand ; on ne connaissait rien de son origine. Recueilli par un prêtre charitable d'un district éloigné, qui n'avait rien négligé pour lui donner une instruction solide et une éducation distinguée, il avait abandonné, à l'âge de dix-sept ans, la maison de son bienfaiteur sans donner de raisons, et sans [dire un seul mot] d'adieu. Il était venu en ville grossir la foule de ces jeunes gens qui travaillent dur, et vivent dans la gêne, pour avoir le plaisir d'aller étaler une fois l'année, dans leur village natal, un costume à la dernière mode et des breloques dorées. Durant quatre années, Pétrini avait vécu on ne sait comment : mais au bout de ce temps, il avait amassé une somme assez ronde. Son penchant naturel le portant vers l'étude de la médecine, il entra en qualité de clerc

chez un médecin de la basse-ville et commença son apprentissage, comme les autres, en faisant des pilules.

Au bout de trois ans, il se querella avec son patron et le quitta ; après avoir disparu complètement pendant une année, il ressuscita tout-à-coup, tenant en main un diplôme bien en règle, sur parchemin tout neuf. Il loua alors un appartement dans la rue Champlain, et se mit à travailler pour son propre compte. Il avait du talent, la parole facile, le coup d'œil prompt et la main sûre. Il se recruta promptement une clientèle parmi les habitants tapageurs de son quartier et les matelots étrangers qui, durant l'été, sont la vie de ces endroits.

Tous les jours il avait un membre à remettre ou une blessure à panser. Il y avait six mois qu'il occupait l'appartement où Gilles était venu le relancer avec le père Chagru. Il paraissait que Gilles et lui s'étaient déjà rencontrés assez intimement à une époque antérieure, mais dans des circonstances connues d'eux seuls et dont ils aimaient à parler le moins possible.

Cependant, Jack était revenu avec un porteur chargé des provisions demandées qu'il étala sur le bureau ; après quoi, porteur et gamin se retirèrent discrètement.

—Maintenant, mes amis, dit Giacomo, à table, et dépêchons-nous.

Il tira des assiettes, des couteaux, et des verres d'une petite armoire dissimulée dans un enfoncement, et tous trois, s'approchant du bureau, commencèrent sans cérémonie un repas appétissant. Le père Chagru mangeait comme un ogre et continuait à ne rien dire. Cependant quand les bouchons eurent sauté, et que les verres se furent emplis et vidés plusieurs fois, le bonhomme montra sur sa figure des signes non équivoques d'un retour à son caractère expansif.

Gilles, qui suivait depuis quelque temps ces symptômes de bon augure, jugea que le moment était venu de parler d'affaires.

—Puisque mon vieil ami, dit-il, paraît un peu dégelé et en état de nous comprendre, autant vaut dire tout de suite ce qui nous amène ; je ne me gênerai pas, et je présenterai la chose rondement, pourvu toutefois que nous soyons bien seuls.

Après s'être assuré que personne ne pouvait être aux écoutes, Gilles continua :

—Vous êtes un garçon d'esprit, mon cher Pétrini, et de plus un bel homme, ce qui ne gêne pas les choses, surtout dans le cas qui nous occupe :

Vous ne vivez pas trop mal ici, mais enfin cette existence solitaire doit commencer à vous peser un peu. Que diriez-vous si nous vous mariions ? La

future a dix-huit ans, elle est belle, d'une excellente famille, et possède une éducation accomplie. Elle est, en outre, propriétaire d'un capital qui lui donne deux mille dollars de revenu annuel, à cinq pour cent. Cette jeune fille est orpheline et sous les soins d'un tuteur qui, pour être honnête, n'en est pas plus rusé.

Gilles avala un grand verre de bière et continua :

Voici maintenant quels sont les avantages que vous recueillez ; votre part du marché :

Vous avez d'abord une femme jeune et jolie.

Vous avez ensuite un petit revenu qui n'est pas à mépriser pour quelqu'un qui, comme vous, entre dans la vie.

Enfin vous trouvez par cette alliance une considération que vous ne pourriez peut-être jamais gagner, et l'oubli de certaines petites circonstances qu'il est toujours désagréable de s'entendre rappeler ; car vous n'ignorez pas qu'une parentée un peu sonore et une bourse bien arrondie surtout, sont un excellent bouclier contre les indiscretions de langue et souvent contre des procédures plus sérieuses. En disant cela, Gilles lança un regard particulier vers Pétrini qui pâlit et fit une légère grimace.

—Voilà pour vous. Maintenant que vous êtes devenu grand seigneur, vous n'aimeriez peut-être pas à vous compromettre en traitant avec de petites gens comme nous, pour ce qui devra nous revenir. Soyez sans inquiétude à ce sujet ; je me charge de ce petit soin ; et vous nous donnerez notre part d'une manière qui ne pourra pas vous compromettre, mais aussi qui ne vous permettra pas de nous tricher. Il faut être en mesure avec tout le monde, même avec ses amis.

Je ne fais pas de menaces, ajouta-t-il en voyant que Pétrini s'agitait un peu, mais j'aime les choses claires et bien comprises. Vous pouvez, si vous l'entendez, faire de la passion par la suite. Quant à moi, je fais une affaire et la traite comme telle.

Voici en tous cas quel serait à peu près mon marché.

Je suis las de la vie que je mène et je songe sérieusement à me réformer. Toutefois je ne suis pas encore de force à me faire anachorète, et l'animal en moi parle encore assez haut.

Comme, je crains, d'ailleurs des rechutes désagréables, je voudrais m'arranger pour que ma pénitence fût la plus douce possible afin de me soustraire aux découragements.

—Canaille ! va ! murmura le père Chagru entre ses dents.

—Votre réveil n'est pas poli, mon vieux, répondit Gilles, qui avait saisi la remarque au vol. N'im-

porte, j'ai le cœur trop plein de componction pour me venger à présent, mais partie remise n'est pas perdue.....

Il continua en s'adressant à Pétrini.

—Une petite austérité que j'aimerais à m'infliger serait celle de demeurer chez vous quand vous seriez marié—à titre d'intendant, d'ami, ou même de précepteur de vos futurs enfants.

La maison qu'habite le tuteur, et qu'il appelle par parenthèse son château de Mont-Rouge, est une habitation qui me plairait assez. Le bonhomme n'a pas d'autre parent que sa sœur et sa pupille. Au premier jour ces gens là peuvent mourir ; la veillesse est si pleine d'accidents.

—Pendard ! murmura le père Chagru, empoisonneur ! je les préviendrai.

Gilles se contenta de lui jeter au fond des yeux un de ces regards qui arrêtent la pensée. Chagru ferma ses paupières comme sous le coup d'une décharge électrique.

—Le tuteur, continua Gilles, aura fait son testament en faveur de la petite qui restera propriétaire d'une fortune magnifique conjointement avec vous, beau Pétrini.

Quant au père Chagru, il se charge pour le moment d'appuyer auprès du bonhomme tout ce qu'il vous plaira de dire pour nous faire une position. Il se gardera bien surtout d'oublier que c'est lui qui vous a élevé ; et qu'à votre arrivée en ce pays, il vous a trouvé porteur de papiers soigneusement enveloppés qui vous font descendre de quelque marquis italien ; s'il faut produire ces papiers, je me charge de les trouver.....

—Tonnerre ! je ne ferai pas ça, cria le père Chagru qui avait écouté en frémissant. Dénoncez-moi, si vous voulez, mais je ne veux pas être de vos mauvais coups. Je prendrais un bâtiment anglais ; ça, c'est pas volé, c'est de la guerre ; mais je ne veux pas voler et assassiner des honnêtes gens. Vous ferez ça tout seul. Bon jour !

Il se leva en colère, le brave homme, et s'élança vers la porte. D'un bond, Gilles fut près de lui et lui mit la main sur l'épaule.—Asseyez-vous, lui dit-il froidement, en le regardant dans les yeux.

Le bonhomme fléchit comme pour éviter un attouchement venimeux.

—Asseyez-vous, tonna Gilles, et ses yeux dardèrent deux rayons horribles sur la figure de Chagru.

Celui-ci obéit, et se laissa tomber sur sa chaise en cachant sa figure entre ses mains.

On l'entendit sangloter, ce pauvre vieillard à tête grise.

Giacomo Pétrini avait tout écouté, tout suivi

d'un air de profonde indifférence ; pas un des muscles de sa figure n'avait bronché.

Quant à Gilles, son visage, un instant décomposé par une surexcitation violente, avait repris tout aussitôt sa placidité habituelle.

Il est inutile de tout faire et tout dire aujourd'hui, poursuivit-il en s'adressant à Giacomo. Ce que vous connaissez de mon plan vous suffit pour voir s'il vous va. Si oui, nous nous entendrons bien sur les détails ; si non, mettons que je n'ai rien dit ; mais vous ne retrouverez peut-être pas de toute votre vie une occasion pareille.

Pétrini inclina son front, et se prit à réfléchir. Au bout de quelques instants, il releva la tête.

—C'est entendu, dit-il ; je ne vous offre ni ne vous demande de garanties. Nous nous connaissons trop tous les deux pour nous arrêter à ces choses-là. Agissez à votre guise. Quand il sera temps que j'entre en scène, vous n'aurez qu'à m'avertir ; je serai prêt.

—Il y a un petit détail, dit Gilles, qui n'est peut-être pas grand'chose pour vous, mais qui est beaucoup pour moi.

Vous comprenez que je ne puis pas me présenter décentement avec le costume que voici ; et je n'ai pas un sou pour faire les premiers frais.

Pétrini avait déjà mis la main dans son gousset.

—C'est bon, dit-il, combien vous faut-il ?

—Avec cinquante piastres, je puis commencer...

—Les voici ; et Pétrini sortit d'un tiroir secret cinq rouleaux qu'il remit à Gilles Peyron.

Celui-ci les fit disparaître immédiatement au fond de son vaste gousset, dans la crainte d'un second mouvement chez l'Italien.

—Holà ! cria-t-il au père Chagru, en route ; il est près de quatre heures, et nous avons beaucoup à faire.

Au revoir mon châtelain, dit-il en saluant Pétrini ; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Il sortit prestement, suivi de Chagru qui était retombé dans un mutisme et un abattement profonds.

Ils se dirigèrent du côté de la rue St. Paul. En route, Gilles ruminait son plan et réunissait les fils de son intrigue.

Nous verrons par la suite ce qui sortit de ses combinaisons.

Arrivé près de la Douane, il s'arrêta.

—Père, dit-il, j'aurai besoin de vous, ne vous éloignez pas de la ville avant que je vous revoie. Voici pour payer vos dépenses.

Il glissa dans la poche de son compagnon, un des rouleaux que Pétrini lui avait donnés.

—A revoir, et portez-vous bien ; j'ai mes affaires,

voyez aux vôtres; surtout, pas d'indiscrétions ni d'enfantillages.

Il continua sa route vers le quartier St. Roch, et se perdit dans le lointain.

Quant au père Chagru, il resta droit comme un homme frappé de la foudre; s'apercevant toutefois que les passants commençaient à le remarquer, il poussa un gros soupir, et partit en courant vers le fleuve. Arrivé au bout du quai, il prit le rouleau

d'argent du bout de ses doigts et le jeta dans l'eau aussi loin qu'il put.

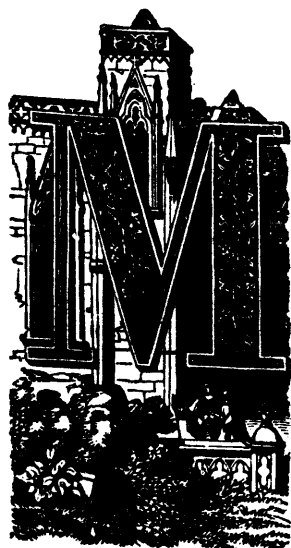
Après cet action, il ressentit une espèce de soulagement, et, revenant sur ses pas, il se dirigea vers le vieux Marché où demeurait un logeur de ses connaissances chez lequel il avait souvent obtenu crédit.

A CONTINUER.

## LA CAVERNE D'OR DE MONTCALM.

(Suite.)

### CHAPITRE I.



on frère a-t-il entendu ? demanda-t-il à la sentinelle qui gardait la porte de l'ouest.

L'Indien fit un signe de tête affirmatif.

— Pied-Agile a entendu.

— Bien ! Mon frère ira trouver le Grand Chef Yakang et lui dira qu'un ami l'engage à retourner de suite à son village.

— Mon frère sera obéi, dit Pied-Agile, et jetant sa lance sur son épaule,

il disparut dans les hautes herbes.

Quant au Castor, il doubla le pas et reprit sa place à la tête de ses guerriers, les guidant à travers les sombres dédales de la forêt.

#### V.—LA SURPRISE.

La Flèche-Noire, chef de la guerrière tribu des Yakangs, avait établi son village à proximité d'un cours d'eau assez considérable, coupant une plaine immense semée de buissons, d'arbres isolés et couverte des hautes herbes qui rendent fertiles les territoires de chasse. Comme tous les villages indiens, celui-ci n'offrait aucun plan régulier; chaque famille choisissant la place, l'arbre qu'elle jugeait à sa convenance et y établissant sa demeure, sorte de hutte au toit pointu, construite au moyen de piquets de bois et de peaux de bison bariolées de couleurs diffé-

rentes. Vu de loin, l'ensemble de ces huttes faisait songer à une immense réunion de ruches éparpillées dans une forêt aux arbres rares.

En ce moment, le village indien offrait l'image la plus parfaite du calme et du bien-être que procure la paix.

Sur le seuil de la demeure du chef, deux femmes étaient assises. L'une offrait les signes de cette vieillesse précoce qui atteint les femmes indiennes, esclaves autant que compagnes, bêtes de somme autant qu'épouses. L'autre était une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Son costume se distinguait par son luxe de celui des autres jeunes filles du village. Il se composait d'une tunique de laine blanche à grandes raies rouges serrées à la taille par une ceinture de coquillages et laissant à nu les épaules et les bras, d'une sorte de jupe s'arrêtant un peu au-dessous du genou et entièrement formée de plumes entremêlées et nuancées avec un art et une patience admirables. Ses pieds étaient revêtus de mocassins en cuir, retenus par des bandelettes incrustées de coquillages comme la ceinture et s'entre-croisant jusqu'au milieu de la jambe.

Quelques plumes implantées parmi les longues tresses d'ébène de sa chevelure et formant diadème, autour du front complétaient l'habillement de la jeune Indienne.

Ces deux femmes, auxquelles tous les habitants du village témoignaient le plus grand respect, étaient l'Abeille et Fleur-de-Printemps, femme et fille de la Flèche-Noire.

— Qu'a donc ma fille ? dit tout à coup l'Abeille en attirant Fleur-de-Printemps vers elle; son front est triste et songeur.



— Fleur-de-Printemps pense à son père, répondit la jeune fille, et son cœur est vaincu par la tristesse.

— Autre chose encore, fit l'Abeille en secouant la tête.

— Que ma mère s'explique, je ne la comprends pas.

— Fleur-de-Printemps n'est plus un enfant ; à son âge, j'écoutais avec complaisance la voix mélodieuse du petit oiseau qui chantait dans mon cœur. Ma fille n'est-elle pas de même ?

— Que veut dire ma mère ?

— Parmi les guerriers de notre tribu n'en est-il pas un dont le nom fasse tressaillir de joie le cœur de ma fille ?

— Tous les Yakangs sont braves, dit la jeune fille avec un accent plein de fierté.

— N'en est-il pas un que ma fille ait remarqué parmi tous les autres ?

— Ma mère a raison, dit la jeune fille en rougissant : un guerrier voudrait partager son wigwam avec Fleur-de-Printemps.

— L'Abeille sait lire dans le cœur de sa fille... Et comment se nomme ce guerrier ?

— Fleur-de-Printemps l'ignore : il n'appartient pas à la tribu des Yakangs.

— Quel Indien est assez hardi pour oser lever les yeux sur la fille d'un chef ?

Fleur-de-Printemps garda le silence.

— Est-il jeune ?

— Fleur-de-Printemps ne le sait pas davantage ; elle ne l'a jamais vu...

L'Abeille regarda sa fille avec étonnement.

— Que ma fille s'explique, car à mon tour je ne la comprends pas.

La jeune fille baissa la tête et sembla se recueillir pendant quelques instants.

— Que ma mère ouvre les oreilles, dit-elle tout à coup, je vais lui montrer le fond de mon cœur.

Il y a déjà quelques lunes, j'errais par la prairie en dehors du village, écoutant la douce chanson des oiseaux et les voix qui sortent du fleuve. Le soleil, protecteur de notre race, brillant au ciel et embrasait l'atmosphère. Bientôt accablée par la chaleur suffocante, je dus m'asseoir à l'ombre d'un buisson d'églantiers, où je ne tardai pas à tomber dans cet état de somnolence qui n'est plus la veille, mais n'est pas encore le sommeil. Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais. Tout à coup il me sembla entendre un faible bruit auprès de moi ; mais si faible, qu'il arrivait à peine à mon oreille. Je crus rêver et n'ouvris pas les yeux. Bientôt une voix douce comme la brise qui joue dans le feuillage s'éleva au centre du

buisson qui me protégeait, chantant sur un ton plaintif.

Tout à coup la voix s'interrompit brusquement : une exclamation gutturale de colère se fit entendre. Je me réveillai en sursaut, croyant avoir rêvé.

— Eh bien ! dit l'Abeille.

— Fleur-de-Printemps n'avait pas rêvé. Sa tête et sa poitrine étaient couvertes de ces jolies fleurs bleues qui croissent au bord des eaux et qu'une main invisible avait répandues sur elle pendant son sommeil.

— Et ma fille ne chercha pas à savoir de qui lui venaient ces fleurs ?

— Si, mais Fleur-de-Printemps examinant attentivement la plaine ne vit rien qu'un mouvement d'ondulation parmi les herbes de la prairie.

— Et que fit ma fille ?

— Fleur-de-Printemps est une indienne et la fille d'un chef, son cœur est brave et son œil est perçant. En examinant attentivement le pied du buisson qui lui avait servi d'abri, elle découvrit la piste de deux hommes, l'un se dirigeant vers le sud, l'autre vers l'ouest. Fleur-de-Printemps, prenant la mesure des empreintes, reconnut qu'elles avaient été faites par des pieds indiens.

— Ma fille sait-elle à quelle tribu ces indiens appartiennent.

— Oui ! répondit Fleur-de-Printemps après quelques instants d'hésitation.

— Veut-elle me le dire ?

— A la tribu des Enfants perdus.

L'Abeille se leva d'un bond, l'épouvante peinte sur le visage.

Au même instant la porte de la loge de la médecine s'ouvrait avec fracas et le vieux sorcier, les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, l'œil brillant de fièvre et d'insomnie, s'élançait sur la place en faisant des gestes de désespoir.

— Aux armes ! fils des Iroquois Yakangs ! criait-il d'une voix stridente, un grand danger vous menace !

Ce cri fit l'effet d'un coup de foudre au milieu de la population si tranquille du village. En un clin d'œil, hommes, femmes, enfants furent groupés sur la place, interrogeant anxieusement le vénérable vieillard.

— J'ai vu les corbeaux voler vers l'ouest, disait le sorcier d'un air égaré... Fasse le Grand-Esprit que la Flèche-Noire et ses guerriers pressent l'heure du retour !

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, qu'une grande clameur, s'élevant de derrière les palissades

qui entouraient le village, vint jeter l'épouvante dans le cœur des Yakangs.

— Trahison !... C'est le cri de guerre des Enfants perdus, s'écria le sorcier ; la Flèche-Noire, notre chef, nous manque : serons-nous vaincus ? Guerriers ! les Yakangs sont des braves, montrons aux voleurs du désert que les Iroquois ne sont pas de vieilles femmes peureuses et qu'ils savent mourir en braves !

Il y eut, d'abord, un moment de confusion inexprimable : les femmes et les enfants couraient en tous sens cherchant un abri. Les hommes, vieux guerriers pour la plupart et habitués de longue date à ces surprises, s'élançaient vers leurs huttes pour saisir leurs armes et revenaient se mettre sous les ordres du sorcier, qui, en l'absence du sachem, servait de chef à la tribu.

Le plan de défense fut bientôt fait.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se mettent à l'œuvre. En un clin d'œil, par les ordres du sorcier, une vingtaine des wigwams des guerriers absents sont renversés et leurs débris servent à former un solide retranchement autour de la loge de la médecine. Les hommes, les plus jeunes de la tribu, s'échelonnent en avant de cette espèce de barricade avec mission d'en défendre l'approche. Si l'ennemi parvient à franchir cet obstacle, il viendra se heurter, au pied même du retranchement, contre le reste des hommes valides placés en réserve. Enfin les vieillards et ceux que les graves blessures reçues à la guerre ont rendus à peu près impropres au service des armes forment le dernier corps, barrière, hélas ! bien faible si l'ennemi parvient à franchir les deux autres. Dans la loge de la médecine, le sorcier fait entrer les femmes et les enfants des principaux chefs ; mais nulle prière ne peut décider l'Abeille à suivre l'exemple de ses compagnes.

— L'Abeille est forte et courageuse, dit l'Indienne ; elle est la femme d'un chef, elle se défendra !

Et brandissant une hache de guerre de son époux, elle va se placer au premier rang des guerriers.

— Hommes vaillants, dit alors le sorcier, que chacun de vous fasse son devoir et qu'il montre aux brigands des prairies que les Yakangs ne sont pas des chiens craintifs !... Souvenez-vous que le brave frappé sur le sentier de la guerre est conduit par le Grand-Esprit dans les prairies bienheureuses, où il pourra chasser le bison pendant des milliers de lunes.

Le discours du sorcier fut brusquement interrompu par un craquement de mauvais augure, suivi d'une formidable clameur. La palissade servant de

rempart au village s'était brisée sous les efforts répétés des Enfants perdus faisant irruption et poussant leur cri de guerre bien connu des Indiens.

La première attaque des assaillants ne fut pas heureuse. Les Yakangs placés en avant du retranchement, comprenant que le salut de la tribu reposait sur leur courage seul, attendirent de pied ferme le choc de leurs ennemis. Droits, immobiles comme des statues de bronze, l'arc bandé, ils les laissent approcher ; puis, quand ils ne sont plus qu'à quelques pas, il font pleuvoir sur eux une grêle de flèches qui forcent les ennemis à reculer en désordre.

Trois fois les Enfants perdus reviennent à la charge ; trois fois ils se voient forcés de reculer devant ces ennemis impassibles et inébranlables.

L'Œil-Sanglant, les traits enflammés par la colère, rallie de nouveau ses compagnons.

— Lâches, dit-il d'une voix tonnante, vous n'êtes pas des guerriers ! Les femmes et les vieillards des Yakangs devraient laisser leurs armes et vous chasser à coups de fouet comme des chiens peureux.

— Oach ! dit un guerrier, mon père est sévère pour ses enfants. Ses enfants vont lui prouver qu'il a tort.

L'Œil-Sanglant appelle alors autour de lui les chefs des différents détachements de sa petite armée et leur donne quelques ordres à voix basse ; puis son cri de guerre devient le signal d'une nouvelle attaque.

Les assiégés comprennent que la partie décisive va se jouer et que, s'ils parviennent à repousser de nouveau leurs ennemis, ceux-ci ne reviendront plus à la charge.

Le choc est terrible. L'Œil-Sanglant et le Scalpeur, à la tête de leurs guerriers, se précipitent comme des bêtes fauves sur les Yakangs, qui, la lance en arrêt, leur présentent une barrière infranchissable. Malgré des prodiges de valeur, les Enfants perdus vont, sans doute, encore se voir forcés de reculer, lorsque plusieurs coups de carabine retentissent. C'est la bande du Novice qui, d'après les ordres de l'Œil-Sanglant, s'est portée sur la gauche du retranchement et, prenant ainsi les Yakangs en écharpe, ouvre sur eux un feu roulant.

A cette attaque meurtrière à laquelle ils ne peuvent faire face, un certain désordre commence à se manifester dans les rangs des défenseurs de la tribu. Ils se voient forcés de reculer à leur tour, puis de se mettre à l'abri derrière le retranchement.

— Chef, dit tout à coup le Scalpeur, où donc avez-vous envoyé le Castor ?

— Le Castor se bat, dit l'Œil-Sanglant en fronçant les sourcils.

— Vous croyez?... Il ne fait pas beaucoup de bruit.

— Il est prudent.

— Hum! prudent, c'est bientôt dit!... Enfin je veillerai; ce n'est pas le moment de discuter.

— Oach! dit l'Œil-Sanglant à sa troupe, les Yakangs fuient devant nous. Poursuivez ces lâches et chacun de vous pourra montrer avec orgueil les nombreuses chevelures qu'il aura conquises aujourd'hui. En avant! Derrière ce rempart vous trouverez des femmes que vous pourrez emmener dans vos wigwams pour préparer votre nourriture. Quant à moi, guerriers, mon choix est fait: les deux yeux de Fleur-de-Printemps éclairent mon cœur comme les étoiles du Wacondah.

— Ma fille n'est point faite pour habiter la hutte d'un chien des prairies comme toi! s'écria l'Abeille d'une voix retentissante.

Et s'avancant à la rencontre de l'Œil-Sanglant, elle fit tourner son tomahawk pendant une seconde, puis le lança de toute sa force contre l'Indien.

Mais celui-ci était sur ses gardes. D'un bond de côté, il évita l'arme meurtrière, qui alla briser la tête d'un Enfant perdu placé derrière lui. Devenant agresseur à son tour, Œil-Sanglant se rua comme une bête fauve sur l'Abeille désarmée, l'étreignit dans ses bras puissants et la terrassa.

C'en était fait de l'Indienne. Déjà sa chevelure était menacée par le terrible couteau de son ennemi, lorsqu'un tomahawk lancé avec une adresse inouïe vint briser l'arme dans la main de l'Œil-Sanglant.

Celui-ci poussa une exclamation de colère et tourna les yeux du côté d'où le coup était parti.

— Le Castor! murmura-t-il; c'est lui. Un jour sa chevelure ornera mes mocassins et ses os me serviront de sifflet de guerre.

Mais le mouvement qu'il avait fait avait suffi à l'Abeille pour se dégager, et, preste comme une biche poursuivie par les chasseurs, elle escalada le retranchement et se réfugia auprès de sa fille, dans la loge de la médecine.

Les Enfants perdus s'élançant sur sa trace et essayent de monter à l'assaut. Mais les Yakangs, combattant avec le courage du désespoir et ayant pour eux la supériorité de la position, les forcent à reculer.

Tout à coup un cri de guerre retentit derrière le retranchement et une grande lueur illumine la nuit. C'est le Serpent qui a conçu un plan diabolique pour vaincre la résistance de l'ennemi. Tournant la position, il jette adroitement quelques torches enflammées sur le retranchement, lequel, composé en gran-

de partie des piquets de bois des wigwams, prend feu en un clin d'œil.

A cette vue, le découragement gagne les Yakangs: ils comprennent que leur défaite n'est plus qu'une question de temps. Plusieurs d'entre eux, avec la témérité du désespoir, tentent une sortie par un point du retranchement que le feu n'a pas encore envahi et essayent de se faire jour à travers les rangs ennemis. Mais ils se voient refoulés au milieu du cercle de flammes.

Les Enfants perdus, jugeant leur victoire certaine, entonnent leur chanson de guerre et exécutent la danse du scalp autour du brasier. La lueur des flammes découpe dans la nuit leurs silhouettes grimaçantes, qui passent et repassent, semblables à une bande de démons.

Tout à coup un son étrange, grave, prolongé, analogue à celui que les bergers des Alpes tirent de leur corne de bœuf, s'élève à une soixantaine de pas du théâtre de la lutte.

En même temps trois coups de feu retentissent, auxquels répondent trois cris de douleur et de rage. Le Scalpeur et le Serpent s'affaissent, mortellement frappés; le bras gauche de l'Œil-Sanglant retombe inerte, fracassé par une balle.

— Courage! braves Yakangs, crie alors une voix retentissante; courage! Les amis viennent!...

Et trois nouveaux coups de feu abattent encore trois des assaillants.

— Le Marcheurl! s'écrient les Enfants perdus avec un accent de rage mêlé de crainte.

— Notre frère! disent les Yakangs.

Et ce secours inespéré relevant leur courage, ils se forment en colonne serrée, prêts à fondre sur les Enfants perdus.

## VI. — LA POURSUITE NOCTURNE.

Pour faire comprendre l'arrivée si pleine d'à propos du Marcheurl et de ses nouveaux amis, il nous faut faire quelques pas en arrière et retourner à la hutte du trappeur.

— La Flèche-Noire ou le sorcier de sa tribu pourra seul vous renseigner, avait dit le Marcheurl à Raoul; je vous guiderai vers le village de mes frères les Indiens.

En effet, le lendemain de cette conversation, au point du jour, le Marcheurl, secouant assez rudement ses hôtes:

— Holà! monsieur de Valvert! Holà! monsieur Thémistocle! debout et en route!

Les préparatifs du départ furent bientôt faits, et

une heure près les trois amis marchaient dans la plaine en se dirigeant vers l'ouest.

— Martin, avait dit le trappeur à son ours avant de partir, Martin, je m'en vais et ne sais combien durera mon absence. Garde bien ma maison pendant ce temps-là, et, si tu as faim, fais briller tes talents de chasseur ! Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage...

Et l'intelligent animal, comprenant sans doute l'importance de sa mission, s'était assis gravement sur le seuil de la hutte, suivant d'un œil mélancolique son maître qui s'éloignait.

Les premières heures de marche furent silencieuses. Le Marcheur, se souvenant de sa récente attaque, avait fait prendre à ses compagnons la file indienne et inspectait minutieusement les environs. Chaque touffe de hautes herbes, chaque roche, chaque arbre était exactement interrogé par lui.

— Pardieu ! dit tout à coup Raoul, si nous marchons ainsi, nous n'arriverons jamais. A quoi bon toutes ces lenteurs ?

— A sauver peut-être notre vie et, à coup sûr, notre chevelure, dit le trappeur. Quand on marche dans le désert, il ne faut jamais laisser rien de suspect derrière soi.

Cependant, comme malgré la minutie de ses recherches il n'apercevait rien de suspect, le trappeur finit par se relâcher un peu de sa surveillance, et après la halte du déjeuner, les trois hommes marchaient de front, le fusil sous le bras et causant gaiement pour abrégé la longueur de la route.

— Vous croyez que les Indiens nous recevront amicalement ? demanda Raoul.

— J'en suis sûr ; sans cela je n'irais pas moi-même, de gaieté de cœur, vous jeter dans la gueule du loup.

— Cependant j'ai bien souvent entendu citer la haine invétérée que les Indiens ont conservée pour les blancs et les affreuses tortures qu'ils savent infliger à ceux de notre race qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

— Il y a du vrai là-dedans. Les Peaux-Rouges sont passés maîtres en fait de supplices, et il font de préférence briller leur talent sur les blancs. Mais rien de semblable n'est à craindre. Les Yakangs connaissent et pratiquent le dicton : « Les amis de nos amis sont nos amis. » Or non-seulement je suis leur ami, mais je suis encore frère d'adoption de leur grand chef, la Flèche-Noire, qui est bien le plus brave guerrier que la terre ait jamais porté.

Vers le milieu du quatrième jour, les amis étaient nonchalamment assis à l'ombre d'un bouquet de

peupliers, quand tout à coup le trappeur, se baissant vivement, colla son oreille contre le sol.

— Qu'y a-t-il ? demanda Raoul surpris.

— Avant une demi-heure, vous assisterez à un spectacle nouveau pour vous.

— Lequel ?

— Le passage d'un troupeau de bisons. Si le cœur vous en dit, vous aurez l'occasion de faire là quelques beaux coups de carabine. La seule recommandation que je vous adresserai est celle-ci : Prudence ! Le bison blessé est un animal dangereux.

— En vérité, mon ami, vous me traitez en enfant gâté. Nous avons déjà rencontré quelques-uns de ces animaux—témoin le vêtement que porte Thémistocle—mais j'avoue que j'ignore complètement leurs mœurs et leurs habitudes.

Les bisons se rapprochaient ; leurs pas faisaient trembler la terre et produisaient un bruit semblable au grondement d'un tonnerre lointain.

— Compagnons, dit le trappeur, dans quelques minutes les animaux seront en vue ; il est temps de prendre nos postes de combat. Comme nous avons le vent favorable, j'espère que la chasse sera bonne.

Avec l'habileté consommée d'un chasseur infailible, le Marcheur choisit son embuscade et assigna leur place à ses compagnons.

Une légère ondulation de terrain, formant dans la plaine un large sillon, venait par une pente insensible aboutir au bord du fleuve et mourir en une plage sablonneuse, entourée de roseaux gigantesques, de débris végétaux et de grandes feuilles de nénuphar.

Raoul et le trappeur, la carabine armée au poing, se cachèrent à droite derrière les roseaux, tandis que Thémistocle prenait plus à gauche.

— Les bisons viennent vers le fleuve, dit le trappeur, ils suivront ce sentier naturel qui coupe la plaine et qui aboutit à cette plage. Laissons-les approcher et entrer dans le fleuve sans les inquiéter ; un coup de carabine tiré hors de propos pourrait, en les effrayant, leur faire rebrousser chemin. Maintenant, à bon entendeur salut ! et faisons silence.

Le vieux coureur des prairies ne s'était pas trompé ; le bruit continuait toujours à grandir. C'était un ouragan, une trombe formidable qui semblait devoir tout engloutir sur son passage.

— Attention ! dit le Marcheur à voix basse.

Raoul eut grand'peine à retenir un cri d'admiration prêt à jaillir de sa poitrine.

Les bisons faisaient leur entrée sur la petite plage où se cachaient les chasseurs. Les superbes animaux arrivaient au galop, broyant les cailloux sous leurs pas et s'entourant d'un épais nuage de poussière. La queue battant leurs flancs, la tête bais-

sée, les yeux aveuglés par leur tison retombante, ils allaient comme la personnification de la force aveugle et brutale qui marche sans soucis des obstacles.

Sans se laisser arrêter par le fleuve, les bisons s'engagèrent résolument dans l'eau, s'efforçant de gagner l'autre rive à la nage.

—Feu! cria le Marcheur; les bisons sont trop avancés maintenant; ils ne reculeront plus.

Trois coups de carabine retentirent et trois bisons tombèrent, se roulant dans les convulsions de l'agonie.

Quelques instants après, une nouvelle décharge se fit entendre et abattit trois nouvelles victimes, mais deux d'entre elles se relevèrent bientôt.

Quel malheur, dit le trappeur; voilà deux belles

bêtes qui vont aller sur l'autre rive servir de pâtuer aux loups et aux corbeaux; c'est dommage.

—Non pas, s'il vous plait, dit Raoul; je me charge d'achever au moins l'une d'elles.

En disant ces mots et malgré les efforts du Marcheur pour le retenir, le jeune homme quitta sa touffe de roseaux et s'élança, le couteau de chasse à la main, vers l'animal qui gagnait le fleuve.

Thémistocle, poussé par la même idée, exécuta une manœuvre semblable à celle de son maître.

—Morbleu! s'écria le trappeur avec un juron formidable et rechargeant précipitamment sa carabine, morbleu! un malheur va arriver. Là! je le disais bien!

(A CONTINUER.)

## SANS TAMBOURS NI TROMPETTES.

SCÈNES CANADIENNES DE LA VIE RÉELLE.

PAR CHARLES AMEAU.

Ces quelques pages ne renferment, je vous en préviens, lecteur, rien de ce que l'on rencontre dans les ouvrages appelés "Romans," car ce nom désigne, de nos jours, des productions littéraires d'où la vraisemblance est exclue, afin de laisser place libre à des efforts de style et de composition calculés pour agir directement sur les nerfs du bon public.

Je raconte le plus simplement possible une simple histoire, dont chacun de vous peut affirmer l'authenticité, vû que je prends mes personnages dans le milieu où nous vivons et qu'ils sont journellement placés devant les yeux de tous, soit sous un nom, soit sous un autre.

Voilà ma préface finie; allumons la pipe et causons :

\* \* \*

Julie Morin et Louise Lavigne étaient, vers 1836, deux amies des plus liées, au couvent des Ursulines des Trois-Rivières. Comme il arrive presque toujours, cette amitié rapprochait deux caractères et deux tempéraments opposés l'un à l'autre.

Julie, grosse brune à l'œil noir, était une de ces filles positives qui voient le monde d'emblée sous un certain aspect peu engageant, tout en faisant la part du bon qui s'y trouve, se promettant bien de

prendre la vie du côté sérieux, sans toutefois tomber dans la misanthropie. Caractère déterminé, calculateur, elle ne faisait rien à la légère, pesait ses actes avant de les accomplir, puis, une fois décidée, marchait au but avec la patience de l'avare qui amasse un trésor sou à sou; avec la tenacité d'un esprit vigoureux qui prévoit le succès de ses démarches. Jointe à cela, une gaité soutenue, inaltérable pour ainsi dire, et une sérénité d'âme qui la faisait regarder par les compagnes de son âge comme une "grande sœur" à qui on demande naturellement avis et protection.

Ce type n'est point une peinture de fantaisie. Il existe partout dans la société canadienne; il est plus répandu à la campagne qu'à la ville. Julie était en effet la fille d'un habitant à l'aise; elle tenait évidemment du sens pratique qui règne dans l'esprit positif des gens de la campagne, ce tempérament dépourvu des illusions et des chimères que l'expérience seule est parfois impuissante à former. Ce n'est pas croyez-bien, qu'elle manquât de rêves d'avenir, d'idéal, d'ambition, mais tout cela subissait comme un façonnement dans sa tête, et prenait l'empreinte de son caractère qui ne souffrait rien d'exagéré. Fille d'habitant, elle savait que son père le doterait assez bien pour être recherchée par un homme de profession qui la mènerait vivre à la ville. Son oncle en

avait même exprimé l'espoir durant une réunion de famille au temps des fêtes de Noël, mais là-dessus son père s'était mis à discourir avec un accent si persuasif et en citant des exemples si frappants que chacun s'était promptement rangé de son avis qui était défavorable au projet de l'oncle. Nous devons dire que la plus convaincue de toutes les personnes présentes était Julie elle-même, dont le bon sens chassait d'instinct sur la piste de son père.

\*.\*

Louise Lavigne, née en ville, où son père était marchand, avait passé son enfance dans un milieu tout autre que celui où vivait la famille Morin. Le père de Louise était un grand lecteur qui absorbait pêle-mêle les contes des romanciers d'Europe et s'en était fabriqué une sorte de vie contemplative dans laquelle se plaisait son imagination faussée. Sans cesse rattaché à quelqu'aventure chevaleresque de ce monde imaginaire, il négligeait volontiers les choses de la vie réelle, dont sa femme, mieux douée que lui, avait généralement le contrôle, ce qui explique comment se soutenait son négoce. Etant jeune homme, il avait manifesté des prétentions qui amusaient son entourage. Un de ses premiers soins, à quinze ans, avait été de signer "La Vigne," détachant l'article pour se prêter l'apparence d'un nom noble. Il avait épousé la fille d'un marchand, comptant réaliser avec les écus de la dot ses projets de grandeur, mais il se trouva heureusement pour lui que sa femme voulut continuer la tradition paternelle et qu'elle eut assez de talent pour serrer les cordons de la bourse et faire prospérer le magasin. Lavigne s'en désolait, disant qu'il n'était pas né pour cette existence vulgaire, lorsque tout en lui faisait pressentir une brillante carrière, dont on persistait à le tenir éloigné. Il comptait bien, disait-il sans cesse, lancer sa petite Louise dans un autre cercle que celui où l'aveuglement de sa femme les enchaînait. Toutefois, bonne pâte d'homme et cœur aimant, il ne poussait pas sa manie jusqu'à vouloir enlever à cette dernière les pantalons qu'elle portait si bien.

Louise n'avait que trop de disposition à emboîter le pas derrière son père. Une faiblesse de sa mère contribuait encore à aggraver ce penchant : les toilettes toujours fraîches, toujours nouvelles que l'enfant étalait à l'admiration de ses petites compagnes, dévoyaient son esprit outre mesure ; elle en était venue à "poser" avec l'aplomb d'une souveraine et à se croire de beaucoup supérieure à son entourage, ce qui était fort du goût de son père, on le conçoit.

\*.\*

Les deux jeunes filles s'étaient rencontrées au couvent. Leur liaison commença par une épisode qui les peignit toutes deux.—Louise portait pour la première fois un tablier de "soie qui mire," alors très en vogue, et se pavanait de son mieux sous les regards des autres enfants, qui ne tardèrent pas à s'approcher d'elle pour examiner en détail et la coupe et l'étoffe et les garnitures du nouveau vêtement. Cet inventaire se faisait sans témoigner à Louise trop d'affection. Soit respect pour la personne d'une si grosse demoiselle, comme les petites filles qualifiaient Louise, soit par un sentiment de jalousie facile à comprendre, elles se montraient froides à son égard. Elles ne savaient point généralement que les parents de la plupart d'entre elles occupaient des positions supérieures à celle du père de Louise ; cependant l'une d'elles qui avait saisi au passage quelques mots d'une conversation tenue dans sa famille, ayant regardé tout à son aise le beau tablier, tourna les talons en disant : "Si papa voulait, il m'achèterait toute une robe comme cela, parce qu'il est riche, et puis, il me donnerait une belle garniture de perles (1) et pas des mirais comme ceux-ci !"

Louise se sentit piquée au cœur. Elle voulut parler ; mais la colère étouffa sa voix ; elle bondit en avant et gifla l'insolente. Là-dessus, grand tumulte, au milieu duquel les apostrophes les moins charitables se faisaient entendre à l'adresse de la belle demoiselle. Une maîtresse intervint, qui sépara le groupe hostile et rétablit le calme. Louise fondit en larmes sous l'effet de la réaction nerveuse qui se manifesta aussitôt après. C'est alors que Julie s'approcha d'elle, seule de toutes ses compagnes, et tenta de la consoler. Depuis ce moment, ces deux caractères sans rapport l'un avec l'autre, devinrent unis. C'était, du côté de Louise, un besoin de se confier à plus sage qu'elle ; et de la part de Julie, un mouvement du cœur qui la poussait à ne point abandonner dans son isolement cette nature sensible qu'un travers d'imagination rendait malheureuse.

\*.\*

M. Lavigne ne tarda pas à connaître ce qui se passait. Il composa sur ce thème un plan de conduite en vertu duquel sa fille devait quitter, aux vacances de l'été suivant, un pensionnat imbu de préjugés roturiers, pour aller à Montréal recevoir une éducation plus conforme, à ses goûts et aux espérances d'avenir qu'il nourrissait pour elle.

\*.\*

Voilà donc les deux amies séparées. Quelques mois s'écoulèrent durant lesquelles une correspondance

(1) Rassades ou clinquants.

active remplaça les entretiens journaliers des jeunes filles, qui touchaient alors à leur seizième année.

Louise se disait enchantée de sa nouvelle position. Tout convenait à ses penchants. Ce n'étaient autour d'elle que belles toilettes, langage recherché, société de haut ton, et un décorum ! Il fallait voir cela ! Chaque pensionnaire était tenue de fournir son assiette d'argent et un gobelet pareil, marqué à son chiffre. La belle vie ! C'était autrement digne et bien mieux élevé qu'aux Trois-Rivières, assurément.

M. Lavigne jubilait. Sa femme ne voyait pas encore où cette conduite les mènerait, et d'ailleurs sa santé, compromise par une activité trop soutenue pour ses forces, déclinait rapidement. Elle mourut en 1838, sans deviner les déceptions qui attendaient son enfant.

\*.\*

« Montréal, 10 Septembre 1839.

« Tu sauras, ma chère Julie, que depuis cinq semaines, j'ai quitté le couvent, aux vacances, et que je n'y retournerai pas. Mon père qui est venu me voir, s'est conformé au désir que je lui exprimais de demeurer chez madame Lapalme, mère de ma meilleure amie à Montréal. Ce pauvre père, il est si bon ! Il ne sait rien me refuser. Figure-toi que nous sommes en train de le décider à transporter ici son commerce qui va clopin clopant aux Trois-Rivières, une si petite ville où il y a déjà tant de concurrence, tandis qu'à Montréal le champ est vaste et plus productif. Quel bonheur ce serait pour moi si ce projet se réalisait ! Nous aurions une voiture, comme plusieurs de mes connaissances du pensionnat qui sont rentrées dans le monde et qui s'amuse mieux que tu ne saurais croire, puisque tu ne connais point les amusements des grandes villes. C'est si gai ! Nous avons déjà des soirées, ce qui promet un hiver attrayant, comme tu vois. Il faut te dire que les cavaliers ne manquent pas, mais c'est sans conséquence, je t'assure. Pourtant, tâche de savoir si mon père s'est aperçu de quelque chose ; je t'en dirai plus tard le court et le long.

« Je sais d'avance que tu vas me blâmer de m'être acclimatée si parfaitement dans un monde que tu regardes comme "en dehors de ma classe," mais tu pourras régler la question en te disant que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, et puis, tu n'ignores point que notre amitié inaltérable n'en souffrira aucunement. Je t'embrasse ; écris-moi.

« Louise. »

\*.\*

GENTILLY, 24 Septembre 1839.

« Ma bonne Louise, — J'arrive des Trois-Rivières, où j'ai reçu ta lettre qui m'attendait chez ton père. Il faut te dire que moi aussi, j'ai quitté le couvent pour retourner à la maison paternelle. Notre existence, tu le sais, est peu variée, c'est la campagne avec ses habitudes de calme, de travail et de contentements. Je m'y plais. Le contraste entre ta vie et la mienne saute aux yeux, mais je ne prendrai pas ma grosse voix pour te réprimander. Tout mon désir, tous mes vœux sont pour ton bonheur. Je me borne à te répéter ce que je t'ai dit souvent : à nous de savoir choisir notre lot ici-bas et de préparer notre avenir.

« J'espère que tu me permettras pourtant une réflexion à propos du *quelque chose* mentionné dans ta lettre. Ce quelque chose se trouve être quelqu'un, et ce quelqu'un est un officier anglais. Ton père m'en a dit des merveilles ; moi j'ai un autre sentiment, ou pressentiment, comme tu voudras.....

JULIE. »

\*.\*

Un an s'écoula pendant lequel M. Lavigne eut le temps de transférer son commerce à Montréal et d'ouvrir sa maison aux amies de Louise, qu'il espérait marier à bonne enseigne l'un de ces matins.

Le brave homme était ébloui de tout ce qui l'entourait. Ses rêves du grand monde et d'opulence lui apparaissaient comme réalité prochaine. Il était de l'espèce de ces gens qui pensent être d'autant mieux dans leurs affaires qu'ils voyaient autour d'eux rouler les carrosses, s'élever les demeures somptueuses, et s'étaler le luxe sous diverses formes, sans réfléchir que tout cela est à autrui et que dans un endroit moins garni d'or et de pompons, ils pourraient vivre beaucoup plus à l'aise qu'au milieu de cet attirail étranger.

\*.\*

Recourons de nouveau à la correspondance des deux amies :

« Aux TROIS-RIVIÈRES, Août 1840.

« Je t'ai promis, ma chère Louise, des confidences. Les voici : Si je n'ai pas été sévère à ton égard tant qu'ont durés tes amours avec le lieutenant Williams, ça été faute de posséder moi-même une conscience tranquille sur ce point. A présent que nous sommes revenues, l'une et l'autre, au chapitre du sens commun, parlons-en un peu. Il paraît donc que madame Lapalme a joué un coup de maître en mettant tant la question du mariage devant ton habit rouge. Comme ils ont tous peur d'en venir là, ces beaux

« messieurs ! Puisque t'en voila débarrassée, écoute maintenant mon histoire.

« Il y a près de deux ans, dès ma sortie du pensionnat, j'avais rencontré à St.-Pierre M. Bertrand, jeune avocat de la ville, qui est l'ami intime de mon cousin Charles. La connaissance est facile avec un avocat, et celui-là avait des attrait, je l'avoue ! Si bien que nous allâmes, en quelques mois, des simples compliments de politesse à la question de nous unir pour jamais. Ma famille ne soupçonnait pas ce qui se passait quoique les assiduités de Bertrand fussent assez significatives. Mon père m'a dit depuis qu'il pensait que j'avais plus de tête que je n'en ai montrée dans cette affaire. Un soir du printemps dernier, Bertrand s'ouvrit tout-à-coup à lui sur la grande question. Le lendemain, consultation générale. Le prétendant n'était pas mal vu. Il y avait comme un "oui" sur les lèvres de chacun, sauf mon père qui, selon son expression, trouvait le jeune homme par trop pressé et voyait du louche dans ses démarches. Bref, mon père n'y alla pas par quatre chemins, brusqua les investigations sur l'état de fortune du prétendant, qui eut peur de voir découvrir un faux en écriture qu'il avait commis pour couvrir une partie de ses dettes, et qui décampa en me laissant guérie de son amour, comme bien tu penses.

« Je n'ai pas juré d'éconduire les avocats qui seraient tentés de me faire la cour, mais je me tiens pour avertie, "attendu" comme ils s'expriment, que je n'ai pas l'intention de faire un mariage à "fonds perdus." Je garderai ma dot pour moi ; que per-  
« sonne ne compte dessus.»

JULIE."

\*.\*

Hélas ! cette dot la pauvre Julie ne devait même pas y toucher. En 1841, elle épousa un jeune homme de sa paroisse, Léon Muraire, qui l'amena sur sa terre où ils vécutent heureux pendant trois ou quatre années. Au bout de ce temps, le beau-père et le gendre s'associèrent à un navigateur de Deschambault pour acheter une goëlette destinée à faire le commerce de grains avec les Etats-Unis. Ils mirent dans l'entreprise le produit de fortes hypothèques sur leurs terres, outre quelques argents tenus jusque là en réserve.

Ce commerce marcha tant bien que mal jusque vers 1849, où un mauvais achat de grains, suivi d'un désastre sur le lac Saint-Pierre ruinèrent les trois associés. Le père Morin en mourut de désespoir ; son gendre dut comme lui abandonner sa terre aux griffes des gens de loi et alla chercher de l'ouvrage à Sorel, puis à Montréal, — où il succomba à

son tour sous le double fardeau de la misère et du chagrin.

La malheureuse Julie restait sans ressource aucune, avec deux enfants, une fille et un garçon, l'ainé, appelé Alfred, âgé de près de huit ans.

Quand les hommes ont quitté le champ de bataille de la vie, quand leur courage est brisé et que le dernier souffle s'en est allé vers l'Eternel, il reste encore assez de force à la femme pour se redresser contre l'infortune et regarder sans peur l'avenir qui s'avance menaçant.

Les malheurs, dit un proverbe arabe, sont des oiseaux qui voyagent par couple. On pourrait ajouter qu'en certains cas ils vont par volée, ce qui avait lieu pour la pauvre Julie, réduite, après avoir connu l'abondance et la quiétude du foyer domestique, à travailler pour gagner sa vie et celle de ses enfants. Et encore, comment travailler ? Il y a vingt ans, on ne rencontrait point à chaque pas comme aujourd'hui des emplois variés pour les femmes. Dans cette ville où elle ne connaissait personne, elle tenta vainement de se faire ouvrir quelques portes. Les rares ouvrages qu'on lui offrit la découragèrent elle ne pouvait s'y résoudre.

Elle avait cru d'abord qu'il lui serait facile de se procurer une occupation de son choix. Successivement, elle perdit l'espoir de donner des leçons de français, de placer des broderies qu'elle confectionnait avec adresse, et dut se rabattre sur la simple couture ; mais là encore, refus général : les modistes avaient leur nombre d'employées au complet, et quant aux pratiques particulières il ne fallait pas même songer à en chercher sans une protection qui manquait à la pauvre veuve. Que faire ? Retourner vers les parents éloignés qu'elle avait à Gentilly ? son cœur s'y refusait par un juste mouvement d'amour-propre. Devenir servante ? en supposant toute fois qu'une place vacante se présentât. Cette idée, cette suprême ressource, faillit lui ôter la raison. Elle en tomba malade, et sans la charité d'une famille d'ouvriers chez qui elle demeurait provisoirement, la mort serait venue la prendre, comme elle avait pris son mari, sur le même grabat.

\*.\*

Une fois rétablie, ou à peu près, sa résignation avait grandie dans l'épreuve, elle tenta de se procurer les moyens de gagner quelques sous et, par une inspiration du ciel, consulta les colonnes d'annonces d'un journal de la ville. Rien ne s'y trouvait qui pût lui offrir l'ombre d'une espérance ; la feuille allait lui tomber des mains lorsque son regard s'arrêta sur l'article "décès". Elle le lut avec surprise, réfléchit un instant, le relut, et, sous forme de con-



clusion interrogea la femme de l'ouvrier qui était près d'elle :

—Connaissez-vous quelqu'un du nom de Ducroy, à Montréal ?

—Oui, justement, celui que je connais vient de mourir. C'est Maurice Ducroy, un dépensier bien connu.

—Il était donc riche ?

—Autrefois, c'est possible, mais pas à présent, au train qu'il a mené !

—Il était marié, n'est-ce pas ? Le journal dit qu'il laisse une femme et un enfant.

—L'enfant a bien dix ans, je crois ; quant à la femme, c'est ça qu'était une fière dépensière, elle aussi ! Pour remplir leur bourse à son mari et à elle, il aurait fallu un fleuve d'or... Mais ça vous intéresse à ce que je vois.

—Je dois vous dire que madame Ducroy a été mon amie d'enfance. Jen'ai rien su d'elle depuis son mariage à peu près. La fortune ne lui a pas été plus favorable qu'à moi, elle doit être bien malheureuse.

—Bah ! ne croyez point cela ! Vous verrez que parmi ses connaissances elle trouvera bien à se tirer d'affaire,—ces gens-là gaspillent tant qu'ils peuvent, mais ils savent ensuite comme se mettre à l'abri de la famine,—ce n'est pas comme le pauvre monde...

—Qu'importe, elle souffre et j'ai été son amie, je voudrais bien la revoir en ce moment, ne fut-ce que pour unir ma douleur à la sienne.

\* \* \*

Sa résolution prise, il lui fut facile de l'exécuter quelques jours après les funérailles de Maurice Ducroy.

Le lecteur peut se figurer l'entrevue des deux amies, qui avaient cessé de correspondre depuis longtemps et que de telles circonstances ramenaient tout-à-coup l'une vers l'autre.

Louise n'était pas beaucoup changée. Visiblement, elle avait dû prendre un grand soin d'elle-même durant les dix ou douze années qui s'étaient écoulées depuis son départ pour Montréal. Elle n'avait pas davantage négligé le ton de femme de distinction qu'elle croyait innée chez elle, mais qu'elle n'était jamais parvenue à acquérir. Ses mignardises et les peines qu'elle se donnait pour paraître avoir des manières de haute société, lui avaient composé un cercle de prétentieuses et de précieuses ridicules qui était bien l'assemblage le plus grotesque que l'on pût voir. Elle avait su trouver dans cette espèce de cour la consolation des chagrins qu'elle ne pouvait manquer de ressentir de la conduite de son mari, joueur effrené qui avait dissipé jusqu'au dernier sou de leur petite fortune, car il s'était marié

ayant de bons revenus, et il s'éteignait sans une obole devant lui.

Julie ne sortit point toutefois de cette entrevue sans avoir appris que Louise échappait à la misère grâce à un léger douaire que son père en mourant avait obtenu de Ducroy. Le brave Lavigne, maladroît dans son commerce, où il avait fait banqueroute, avait eu la chance de terminer ses jours en faisant ainsi une opération financière profitable—la seule qu'il eût bâclé passablement dans toute sa vie ; il est bon de croire que la Providence s'en était mêlée.

Au moment de se séparer, madame Ducroy proposa à son amie de lui procurer de l'ouvrage, à commencer par ses habits de deuil qui étaient à confectionner, promettant de la présenter ensuite dans quelques maisons bourgeoises, de manière à lui attirer une clientèle. On conçoit que cette proposition fut acceptée avec empressement. La pauvre Julie regarda le jour où elle avait retrouvé son amie comme le plus heureux qu'elle eut passé depuis près de quatre ans. Une voie nouvelle s'ouvrait dès ce moment devant ses pas, elle s'y engagea en remerciant le Ciel du secours inattendu qu'il lui envoyait.

\* \* \*

Cependant Alfred atteignit dix ans. Pour son âge, c'était une intelligence très-développée, comme on en rencontre fréquemment dans les familles qu'une catastrophe soudaine a jetée sur le pavé. Comprenant les chagrins de sa mère, il se disait qu'aus sitôt qu'il pourrait employer ses bras à travailler et à lui venir en aide, il prendrait du service quelque part. Son bon cœur était prêt à tout. Il avait d'avance fait le sacrifice des carrières avantageuses dans lesquelles on entre par l'étude, après un stage de quelques années improductives.

Ce fut lui-même qui, en un jour d'inspiration, se procura de l'emploi, chez un marchand de nouveautés, à raison de trois piastres par mois. Sa besogne consistait à porter à domicile les achats des pratiques, balayer le magasin, épousseter les comptoirs, laver les vitrines, etc. Voyant cette résolution bien arrêtée dans l'esprit de son enfant, madame Muraire n'eut pas le courage de s'y opposer ; elle sanctionna le marché et le service commença.

Je tiens les détails de ce récit de la bouche d'Alfred. Vingt ans après ces événements, il m'a raconté les larmes aux yeux son entrée dans la mansarde où logeait sa mère, le soir qui termina le premier mois de son service. « Depuis le magasin jusque chez nous, dit-il, je ne me rappelle rien ; il m'est impossible de dire comment j'ai franchi cette distance ; tout ce qui me frappe c'est que j'étais essou-

filé en montant les escaliers et que je dus m'arrêter au second pour respirer et reprendre mes sens. Je crois que j'avais couru. La tête me brûlait et le cœur battait à rompre ma poitrine. Je repris bientôt assez de forces pour atteindre la porte de notre appartement. J'entraï, ma mère cousait ; j'allai droit à elle, qui me regardait d'un air étrange, tant ma figure était bouleversée par l'émotion ; et sans prononcer une parole, je posai sur ses genoux six pièces d'argent d'un écu, et ne pouvant me contenir davantage j'éclatai en sanglots. Ma mère, effrayée, ne comprenant rien à cette explosion, s'empressa de m'en demander la cause,—je ne pus que me jeter dans ses bras et lui répondre par syllabes saccadées : —« Que je suis heureux ! c'est l'argent de mon mois »

Je cherche en vain dans mes souvenirs un moment de bonheur qui approche de celui-là. Dieu a des secrets qu'il ne révèle point aux favorisés de la fortune. Bien des personnes à qui je raconterais cette scène ne pourraient en saisir la poignante émotion. Je crois que depuis ce soir-là, ma mère n'a plus jamais éprouvé le moindre découragement : elle avait appris à compter sur moi. »

\* \* \*

Le travail de couture ne manquait pas. Alfred gagnait aussi sa petite part des dépenses, Les plus mauvais jours étaient passés. Un an s'écoula de la sorte, au bout duquel madame Murairé changea de logement pour s'installer plus près de la rue, dans un lieu fréquenté, où elle prit à gage quelques jeunes filles propres à lui aider dans ses travaux qui augmentaient de jour en jour. Vers le même temps, Alfred fut placé derrière le comptoir, avec les commis du magasin ; son salaire était doublé.

\* \* \*

—Ma chère amie, dit un jour Louise à Julie, je ne sais comment te féliciter du changement qui s'opère dans ta situation. Ton courage est admirable. A ta place je serais morte cent fois de souffrance et de désespoir. A propos, je voulais te dire que mon Alphonse a demandé à plusieurs reprises depuis quelques semaines à voir Alfred venir jouer avec lui. Pourquoi ne l'envoies-tu pas de temps à autre ?

—La question me cause un sentiment d'orgueil mélangé de tristesse. Alfred ne joue jamais ; il est trop occupé pour cela. De sept heures du matin à neuf heures du soir il est au magasin. Le reste de sa soirée et une partie du dimanche, il les consacre à son instruction que je dirige de mon mieux. Le

pauvre petit comprend déjà que, pour parvenir, il lui faut de l'instruction, et comme je n'ai pas le moyen de le mettre à l'école, il se tire d'affaire par sa seule énergie. Par bonheur ce n'est ni la volonté ni l'intelligence qui lui manquent.

\* \* \*

Je ne rapporterai point la suite de cette conversation ; le lecteur peut y suppléer facilement s'il se rappelle la différence de caractère qui distinguait les deux amies. Louise ne se lassait pas d'admirer la conduite, l'esprit d'initiative et les succès de Julie, mais il ne lui serait jamais venu à la pensée de l'imiter en quoique ce soit. Elle vivait de sa petite rente et voyait toujours l'avenir sous des aspects enchanteurs, seulement, ce n'était plus pour son compte qu'elle caressait des rêves dorés, c'était pour son fils dont elle se promettait bien de faire un prodige d'éducation à la mode, un *gentleman* qui n'aurait qu'à se présenter quelque part pour être reçu à bras ouverts, voir les portes s'ouvrir à double battants devant ses pas et marcher de triomphe en triomphe par toutes les voies connues et inconnues jusqu'à lui. Ce manque de jugement chez la mère ne surprenait pas celle qui l'avait su apprécier étant jeune fille, mais il lui était plus difficile qu'autrefois de démontrer à son amie que, dans la pratique, elle avait déjà fait d'Alfred un enfant gâté de qui l'on ne tirerait pas grand chose s'il continuait.

\* \* \*

Je passerai sous silence quelques années, durant lesquelles Julie vécut de son travail, avec des alternatives de réussite et de revers.

La conduite admirable d'Alfred lui valut, de degré en degré, l'avantage de prendre finalement la charge de premier commis chez son patron, avec un salaire de cent louis par année, somme que l'on accordait rarement à des employés de son âge. Ses études avaient marchées avec un égal succès. Il s'était même rendu assez maître de la langue anglaise pour la parler couramment et rédiger une correspondance de commerce. Il pouvait compter sur l'offre qui ne manquerait pas de lui être faite d'une part dans les bénéfices de la maison, car son activité, son habileté en affaire et l'estime qu'il s'était acquise le rendaient à dix-huit ans, apte à toutes les promotions dans son état.

Malheureusement, une fièvre lente, occasionnée par l'excès de fatigue s'empara de lui vers l'automne et le retint au lit tout l'hiver.

Au printemps, lorsqu'il put sortir, il apprit que son patron venait de céder son commerce à deux jeunes gens qui lui avaient versé une assez ronde somme pour

cet objet et que les salaires des deux ou trois premiers commis seraient diminués.

\*.\*

Alphonse, de son côté, avait terminé ses classes et venait d'entreprendre l'étude du Droit. C'était toujours l'idole de sa mère, qui allait partout chantant ses louanges. Doué d'aptitudes plus qu'ordinaires, il n'avait cependant brillé nulle part, si ce n'est dans les salons où il régnait déjà par droit de conquête et de galanterie. Le travail lui était extrêmement facile sa mémoire était excellente, son esprit agréable, et son cœur bien placé. On ne pouvait le connaître sans devenir son ami. Sa mère le prodiguait en toute occasion, et à le voir seconder ses efforts on reconnaissait l'homme né pour le monde, le troubadour du quartier, le bout-en-train des parties de plaisir.

Avec cela, par exemple, il ne travaillait pas. Sans se donner la peine d'étudier, il se croyait sûr de devenir un brillant avocat ; quand il entamait le chapitre de ses projets d'avenir, c'était vraiment à se pâmer ; le brave garçon croyait fermement tenir dans sa main tous les oiseaux qui sont encore dans la forêt. Cette illusion héréditaire avait pris dans sa personne une si agréable transformation qu'à l'entendre dérouler ses triomphes, sans jamais parler des moyens qu'il prendrait pour y arriver, l'on ne songeait pas même à le tourner en ridicule, car n'ayant jamais été pris au sérieux, on lui pardonnait tout, à cause de son bon caractère, quitte à déplorer tout bas son manque de jugement.

\*.\*

« Québec, 4 Septembre 1860.

« Mon cher Alphonse.—J'ai laissé passer l'été « sans t'écrire, c'est bien ingrat après l'assiduité de tes « visites pendant ma maladie de l'hiver dernier. Mon « excuse est toute entière dans la vie que j'ai menée « depuis le 1er juin. Tu te rappelles que me voyant « partir pour servir en qualité de commis sur les trains « de bois qui descendent l'Ottawa et le Saint-Lau- « rent jusqu'à Québec, ton amitié te conseilla de blâ- « mer mon projet. Pourtant j'ai recouvré la santé à « cette vie au grand air, moi qui avais été enfermé « entre quatre murs, du matin jusqu'au soir, depuis « sept ou huit ans.

« J'avais compté que mon retour à Montréal au- « rait lieu ces jours-ci. Tout est changé. Grâce à « la complaisance de mon dernier patron, me voilà « installé ici dans les bureaux de la principale ban- « que de la ville, pour tout le temps de la maladie

« de l'un des employés subalternes. Je suis enchanté de « cet arrangement qui me donne occasion de voir de près « la comptabilité des maisons de banque et les tran- « sactions financières que l'on ne nous enseigne nul- « lement dans le commerce, où j'ai fait un soi-disant « apprentissage.

« Tu n'ignores pas que, l'année dernière, j'ai pu- « blié dans un journal de la campagne deux articles de « mon crû touchant la protection à accorder aux pro- « duits fabriqués dans notre pays avec les matières « qui s'y trouvent le plus abondamment, telles que « le lin, le fer, le sucre, les gommes, la laine, etc. Eh ! « bien, mon cher, ces écrits m'ont valu à Québec les « compliments de MM. X. et Z. dont j'ai droit être « fier. En sortant de ma place actuelle, je songe « sérieusement à mettre un pied dans le journalisme. « J'ai beaucoup lu, tu le sais ; mes études n'ont rien « eu de la frivolité des lectures si répandues ce nos « jours. Je pousserai dans la Presse deux ou trois « idées toutes canadiennes, que j'ai particulièrement « approfondies et dont l'application ne demande qu'un « peu d'argent et un bras persévérant.

« J'entends d'ici la réponse que tu m'adresses, mais « d'avance tu sais si je suis têtu—et je passe par- « dessus ton sermon. Mes projets te sont connus, je « n'en démords pas ; blâme tout ce que tu voudras, je « n'en serai pas moins

« Ton ami

ALFRED. »

« MONTRÉAL, 10 Septembre, 1860.

« Jusques à quand, etc,—travailleras-tu pour les « autres ? Te voilà pris d'un bel amour pour le jour- « nalisme. Sais-tu seulement ce que cela rapporte de « salaire, sans compter les désagréments du métier ? « La belle affaire, mon cher Alfred, la belle affaire ! « Tu n'auras donc jamais d'ambition ? J'ai lu ta lettre « à ma mère, qui te conseille fortement de tourner tes « efforts vers la place que tu occupes aujourd'hui, ou « vers une position analogue. Avec tes talents ta bonne « conduite et les amis que tu sais te faire partout « il n'est pas possible que tu ne finisse par percer « l'un de ces jours ; tu arriveras à deux cents louis de « salaire, pourvu néanmoins que tu le veuilles tout le « premier. Les autres ne se remueront pas pour toi, « c'est clair. Ce que je ne comprends pas, c'est l'indif- « férence de ta mère sur ce sujet : on croirait plutôt, « ma parole d'honneur, qu'elle désire te voir travail- « ler pour le roi de Prusse : le journalisme. Etes- « vous assez inconcevables tous deux ! En tous « cas, si tu passes par ce chemin-là, tu feras une chose « que j'ai refusé de faire, tout comme tu as accepté il « y a deux ans le fardeau que te présentait M. R. et

« dont je ne voulais pas me charger. La liste de tes  
« complaisances est longue. Rien de tout cela ne paie.  
« Je préfère couler mon Droit tranquillement et je  
« laisse chacun s'agiter pour son compte.

« J'ai écrit ce qui précède tout d'une haleine ; je  
« me relis, mais je n'y change rien. Nous sommes  
« de trop bons amis pour exclure le franc-parler de  
« nos relations intimes.

« Laisse-moi te dire en terminant que ma mère a un  
« fameux projet en tête. Tu sais que je suis au mieux  
« avec la famille H. Il s'agirait simplement de me  
« faire épouser mademoiselle H, ce qui n'est pas im-  
« possible : au contraire, et en terminant mon Droit  
« j'entrerais en société avec mon beau-père, qui a l'une  
« des plus fortes clientèles de Montréal. On voit ça  
« d'ici : du premier coup j'occupe une place notable  
« reau et je fais cinq cents louis par année. Ceci  
« bien entendu, est très-entre nous.

« A bientôt,

« Tout à toi,

« ALPHONSE. »

Allons ! se dit Alfred en lisant cette lettre, c'est  
un cas incurable. Mon pauvre ami est bien le fils  
de sa mère. Il ne veut se mêler de rien, mais par  
exemple des projets, des châteaux en Espagne, à  
bouche que veux-tu ? Et dire qu'il n'est pas le seul  
de son espèce.

Il s'obstine, malgré mon dire, à prétendre que je  
n'ai pas d'ambition. Nous verrons lequel des deux  
en a une plus forte dose !

Moi, je travaille à me rendre capable de parvenir à  
tout, c'est-à-dire que n'ayant pas de fortune, je tâche  
de me rendre utile et par là même nécessaire.

Lui, qui n'est guères plus riche que moi, à tout  
prendre, s'évertue à compter sur l'avenir, sans  
combler le fossé qui l'en sépare.

Après tout il y a des gens pour qui les cailles tombent  
toutes rôties sur l'assiette. Alphonse court cette  
chance-là ; moi je me repose sur quelque chose de  
plus positif. Qui vivra verra.

Et il prit le plume :

« QUÉBEC, 14 Septembre 1860.

« Que dirais-tu, mon ancien, si au lieu des deux  
« cents louis que tu me fais entrevoir comme le point  
« culminant de ma prospérité future, je t'affirmais ef-  
« frontément que cela n'est pas assez pour satisfaire  
« l'ambition qui me manque, selon toi ? C'est pourtant  
« la vérité. Je ne veux ni deux, ni trois, ni quatre,  
« ni même cinq cents louis, je veux davantage, je veux  
« TOUT ce que je puis avoir. Je te l'ai déjà séréiné : le  
« bon Dieu nous a fait à chacun les bras assez longs  
« pour atteindre ce qui nous est destiné—(gare à la  
« rime) ! seulement, il faut avoir le courage de se re-

« muer ;—je me remue, sois tranquille,—et garde ce  
« bout de lettre comme mémoire de mes espérances ex-  
« travagantes, toujours selon toi.

« Bien des amitiés,

« ALFRED. »

\*.\*

A trois ans de là, nous retrouvons les deux amis  
au bras l'un de l'autre, dans la rue Notre-Dame,  
à Montréal.

Alfred, revenu de Québec depuis dix-huit mois,  
avait obtenu aussitôt de l'emploi, avec un salaire  
raisonnable.

Alphonse avait fini son Droit. Ses projets de  
mariage avec mademoiselle H. n'étaient déjà plus  
même un souvenir. Il venait d'ouvrir un bureau  
où, entre parenthèse, vous pouviez voir le ratelier de  
pipes les mieux culottées de la province. Pour des  
clients, il n'en avait eu que deux :—un matelot en  
rupture de ban, qui s'était rembarqué sans lui payer  
ses frais,—et une femme battue par son mari, qu'il  
avait chrétiennement décidée à ne point pousser  
jusqu'au tribunal.

D'autres succès occupaient ses jours et ses nuits.  
Il était bien décidément l'un des lions à la mode.  
Dans un certain cercle, rien ne se faisait sans lui.  
On se l'arrachait, littéralement. Aussi, sa mère était  
elle d'une joie !... d'une joie !

\*.\*

—Je te le répète, disait Alphonse, tu l'as voulu :  
tu seras constamment le dindon de la farce avec ton  
système de ne jamais refuser les corvées qui te  
sont offertes. Tu acceptes tout ! Ma foi, je me de-  
mande comment tu peux suffire à tant de besogne.  
C'est Muraire par ici, Alfred par là, Muraire en  
haut, Alfred en bas—juste comme dans *Figaro*. Et  
cela ne paie jamais rien ! N'as-tu pas assez de ton  
bureau ? Il me semble qu'après avoir griffonné des  
chiffres et dressé des comptes toute la journée, chez  
ton patron marchand de fer, tu pourrais bien rester  
tranquille à la maison,—à lire si tu veux, ou à faire la  
causette avec nous. Ma mère en parlait l'autre jour  
devant plusieurs personnes, tout le monde était d'ac-  
cord : tu finiras par te tuer à la peine. Il n'y a plus  
que toi pour rédiger les comptes-rendus des concerts  
de charité. C'est toi qui assiste à titre de secrétaire  
bénévole à la plupart des assemblées qui se tiennent  
aux quatre points cardinaux, pour pétitionner, re-  
montrer, réclamer, etc., etc., etc., *urbi et orbi*. Et  
toujours gratuitement, va sans dire. Aussi, tu dois  
être fier des connaissances que cela te procure. Je

suis persuadé que tu entends les questions de matière civique comme pas un échevin. C'est ça qui paie !

—Ne t'arrête pas, continue, je sais que le requi-sitoire n'est pas fini....

—Hé, mon cher, je ne me fâche pas ! je ne t'en veux point...

—Ni moi non plus, certes... !

—Mais tu marches d'un excès à l'autre ! Voyons ce que tu viens de faire : tu as accepté, pour quelques piastres par mois, de traduire, nuitamment, les dépêches télégraphiques qui arrivent à la *Minerve*.....

—Si je n'avais pas accepté, un autre l'eut fait. Je me propose de ne garder que ce travail en dehors de mes heures de bureau. Je me retire de partout ailleurs.

—C'est bien assez ! mais il faudra voir cela.

—Tu le verras. Et d'ailleurs, c'est une porte ouverte dans le journalisme....

—Où tu finiras par tomber, bon ! J'ai eu l'honneur de refuser le même offre plus d'une fois. Je m'en trouve bien.

—Et moi, je ne me trouve pas mal de l'avoir accepté.

—Mais où cela te mènera-t-il ? voilà le mot de l'affaire.

—A n'importe quoi. Quand on a la main dans la pâte, on peut devenir boulanger en travaillant.

—Boulangier veut dire rédacteur-en-chef....la politique....

—La politique ! rédacteur-en-chef ! pas du tout. Je regarde l'école du journalisme comme la véritable école du citoyen utile, pratique et nécessaire. Je veux être ce citoyen-là.

—Tu trouveras moyen sans doute de faire tourner le vent des journaux sur les ailes de ton moulin—je veux parler de tes projets de manufactures ?

—Pourquoi non ?

—C'est pour cela, évidemment, que tu t'es enrôlé dans les *Chasseurs-Canadiens* ?

—Ah ! tu pincas une autre guitare.

—Si encore tu avais maintenu ton droit d'homme instruit et bien noté parmi tes camarades, tu passais enseigne de ta compagnie, l'autre jour—mais non !....

—C'est précisément ce que j'ai fait de mieux. Ai-je les moyens de me payer les dépenses inhérentes au grade d'officier ! Je reste caporal. Je vois ce qui se passe dans les cadres de la milice active, j'y restais le temps nécessaire. Cela me regarde. Et puis j'ai besoin d'exercice gymnastique une fois ou deux la semaine.

—Je suppose que, survenant une alerte, tu serais le premier à courir à la frontière.....

—Tu l'as dit : le premier.

—Etre incorrigible ! Eh bien, changeons de sujet, aussi bien j'aperçois Trudel qui louvoie pour nous rejoindre—contre vous deux je n'ai qu'à baisser pavillon—mais je garde mon idée.

—Garde-là et donne-moi un cigare.....en échange.

\* \* \*

Six mois après, advint un incident qui eut presque l'effet d'ouvrir les yeux à madame Ducroy et à son fils.

Alphonse et Alfred se trouvèrent en présence à un bal, dans les salons de l'une des familles les mieux posées de Montréal.

Alphonse, apercevant son ami, s'approcha vivement et lui tendit la main, mais alors une réflexion le frappa qui se traduisit sur sa figure par un signe d'étonnement. Alfred comprit aussitôt : c'était la première fois que les deux amis se rencontraient « dans le monde. » Alphonse n'avait jamais songé à la place qu'Alfred y pouvait prétendre : de là son trouble, sa surprise.

\* \* \*

Conversations saisies au vol, quelques minutes après :

Le maître de la maison, à sa femme :

—Quel est ce jeune homme, qui porte un œillet à la boutonnière ?

—C'est M. Ducroy, avocat.....sans cause. Il valse admirablement. Je croyais que tu le connaissais.

—Je me le rappelle maintenant. Sa mère descend d'une famille noble, n'est-ce pas ?

—Elle le dit.

—Ah !

\* \* \*

Au buffet. Un gros monsieur à un échevin :

—Prenez donc quelque chose. Tenez, un verre de ce vin. Quel est ce garçon qui passe là-bas près du piano ?

—C'est M. Muraire, un beau talent et un brave enfant, je vous le dis.

—Muraire ! ... Voyez-donc, voyez-donc ! J'ai connu ça. Je me disais aussi : cette figure.....il a des moustaches.....c'est peut-être un autre.....Il a été mon employé pendant six ou sept ans. Un brave garçon.

—Et de l'avenir ! je n'entends que des éloges sur son compte dans les cercles d'affaires.

—Oui, oui, n'est-ce pas ? Tant mieux, il pren-

dra la place des anciens ; moi je ne compte plus depuis quelques temps déjà.

\* \* \*

Dans un autre salon. Madame Ducroy à son fils :

— Mais regarde donc Alfred ! Le voilà ici ! Comme il a l'air d'être de ce monde ! On le croirait chez lui, il connaît une foule de personnes qui lui parlent complaisamment et que je n'ai pas coutume de rencontrer. Danse-t-il, au moins ?

— Mais, sans doute. Après le dernier quadrille, il ma présenté à mademoiselle Servais.....

— Un bon parti !...

— Oui. Et au Maire de la ville...

— Décidément, je m'y perds. Par quelle aventure ?...

— C'est comme moi ; j'ai d'abord été abasourdi. Alfred ne nous dit jamais où il va, ni ce qu'il fait. Je présume qu'il fréquente nombre de bonnes maisons où il est bien reçu, mais où il entre et sort sans tambours ni trompettes. C'est sa manière. Drôle de corps !

— Sa mère sera-t-elle fière, quand je lui dirai...

— Elle doit tout savoir. Ils sont si pareils, l'un et l'autre !

\* \* \*

Le lendemain, Alfred disait à sa mère : Je suis content de ma soirée ; j'y ai fait quelques nouvelles connaissances : des hommes pratiques. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas signé ma brochure sur les industries, quoique M. Servais prétende que l'opinion publique me l'attribue généralement et que le voile de l'anonyme, a un certain attrait pour le monde. M. Servais m'a fait des ouvertures. Je ne les repousse pas, mais je lui ai dit qu'il pourrait bien être trompé. Jusqu'à présent, j'ai exposé les théories en vogue, tout en présentant les miennes au public. Si je passe tout-à-coup à la pratique des choses, je veux une réserve d'indulgence en ma faveur. M. Servais prétend que je me tirerai d'affaire, je le crois aussi, et qu'en deux ou trois années, il pourra me laisser la charge de son contre-maître qui songe à s'établir de son côté. Les hommes pratiques sont rares en Canada, où tout est à créer en fait d'industrie, mais ce n'est pas une petite exploitation que celle de M. Servais ! Toutefois, je ne serai attaché qu'aux deux manufactures, il se charge du reste. J'ai donné une demie promesse, pour ne pas précipiter l'arrangement, mais je dois accepter, car le marché est avantageux.

\* \* \*

Nous sommes en 1866. Mes lecteurs, à qui les deux types de jeunes gens, que j'essaie de peindre sont familiers, puisqu'ils se retrouvent à chaque pas autour de nous, voudront bien se présenter dans un endroit quelconque du Bas-Canada, ou, pour mieux m'expliquer, dans l'établissement de M. Servais ; ils y rencontreront Alfred Muraire, qui a remplacé le contre-maître dont il a été question plus haut. Depuis deux ans, sa mère est venue le rejoindre. Sa sœur, qui ne joue aucun rôle dans ce récit, achève ses classes à Montréal.

\* \* \*

Écoutez ce que lit madame Muraire, c'est une lettre de Julie, qui débute pour des félicitations au sujet de l'avancement d'Alfred : ..... « c'est avoir de la chance. Tu avoueras que mon Alphonse n'a pas le même bonheur. Le voilà rendu à vingt-six ans, et rien ne se présente pour lui. Je commence à m'en inquiéter, sans compter qu'il me coûte cher, et que ma bourse n'est pas trop garnie. Il en est encore à pouvoir montrer le premier écu qu'il ait gagné. J'ai eu pendant quelques mois des espérances qui ne se sont pas réalisées ; je voulais le placer à la douane, mais les bureaux publics sont aussi encombrés que les professions. Cet embarras est général, la plupart des amis d'Alphonse sont au même point. Qu'est-ce que la jeunesse va devenir ? je me le demande. Ce n'est pas une perspective encourageante. Et pourtant avec les aptitudes qu'a mon fils, je suis bien l'une des mères les mieux partagées en espérances. C'est désolant, tout de même ; je n'ai pas autant de chance que toi et j'envie ton bonheur, permets-moi de te le dire. J'ai su qu'Alfred était membre du conseil municipal de votre village. En trois ans, il s'est fait rendre là un joli témoignage d'estime. Je suppose qu'il n'en tire aucun profit, mais qu'il trouve encore moyen de se rendre utile à ses collègues. Il aimait tant à s'occuper des affaires publiques, le brave enfant, quoique ça ne rapporte rien. On peut bien lui passer cette fantaisie, il est si bon, si travaillant, et surtout si affectueux pour toi. Donne-lui mes saluts et ceux d'Alphonse. »

\* \* \*

— « Quoique ça ne rapporte rien, » dit Alfred, oitant ironiquement la lettre dont il venait d'entendre la lecture. Elle n'en sortira jamais, la pauvre femme, ni elle, ni Alphonse. Il faut « que ça rapporte » sans qu'on y ait mis main, à ce qu'il paraît. Et j'ai « bien de la chance ! » Voilà où ils en sont !

— Ma pauvre amie, reprit sa mère, s'est toujours cru

destinée à un état bien supérieur au sien. C'est un travers qu'elle tient de race. Elle a coiffé son fils du même bonnet. Attendant toujours la Providence comme dit le proverbe, et ne cherchant pas à se créer une position par le travail, Alphonse commence à être étonné de ne voir rien venir à lui, lui qui ne marche vers rien, et il est assez naïf pour reconnaître que tu as « de la chance ». C'est un enseignement qui n'est pas d'aujourd'hui ; il avait frappé mon père, qui en parlait souvent. Te voilà rendu à vingt-six ans, toi aussi, mon cher Alfred ; en calculant rien que tes salaires depuis seize ans, tu as apporté à la maison à peu près dix-huit cents louis ; le contraste est frappant avec ce qu'à produit Alphonse, de l'aveu même de sa mère.

— Nous verrons que cette réflexion, quoique venue d'elle ne changera rien à sa manière de voir. Les gens de cette espèce sont si nombreux ! Ils s'efforcent de se consoler en se répétant les uns aux autres qu'ils n'ont pas de chance et que les carrières sont encombrées ; vous ne les sortirez point de là. La jeunesse a de singulières prétentions : — elle s'est laissé dire que l'avenir lui appartient — et les bras croisés elle attend cet avenir. Si quelques jeunes gens travaillent, ce sont ceux qui n'ont rien à mettre sous la dent. J'en suis un exemple. S'il arrive ensuite que ces derniers fassent leur chemin, comme c'est logiquement le cas, les premiers s'écrient que toutes les places sont prises et qu'il n'ont pas de chances. Pas de chance ! Je réponds avec le proverbe : « tel qu'on fait son lit, on se couche. »

\* \* \*

A quelques jours de là, on lisait dans un journal une pièce de vers qui traitait de souvenirs et de regrets d'amour. Au bas de cette plainte rimée s'établait en toute lettre le nom d'Alphonse Ducroy.

— Voilà un événement ! s'écria Alfred, en passant le journal à sa mère. Le pauvre garçon croit-il que sa réputation d'homme inutile n'est pas assez établie ? En tous cas, il a découvert le moyen de ne pas se faire prendre au sérieux. Permis à tout le monde de composer des vers et même de les publier, mais il faut bien se garder d'y attacher son nom, à moins que, d'autre part, on ait la renommée d'être un membre utile de la société. Les jeunes gens auront beau faire, jamais ils ne parviendront à se créer un avenir en s'affichant comme nourrissons des muses : le bons sens public sera toujours d'accord avec celui qui a écrit qu'un poète est moins utile qu'un fendeur de pieux. Moi aussi j'ai fait des vers, continua-t-il, mais je ne les ai pas imprimés

sans placer à côté, sous ma signature, quelques pages d'un travail quelconque, propre à neutraliser dans l'esprit des lecteurs l'idée qu'ils se forment des faiseurs de couplets. Dans ces conditions, il y a double avantage pour l'auteur : on lui reconnaît du talent et aussi du mérite, deux choses tout-à-fait distinctes. D'aucuns prétendent que les poètes ont le privilège de plaire aux femmes. Pas autant qu'on le croit. Figurez-vous une jeune fille ~~qui parlerait~~ <sup>(son amoureux et à qui l'on demanderait quel état il exerce.)</sup> Elle n'aurait qu'à répondre : « il fait des vers », pour se convaincre de l'estime dans lequel on tient cette profession : sous des apparences frivoles, les femmes possèdent un fond de positivisme auquel le vulgaire ne songe pas assez.

Le lecteur voit par ces réflexions, sous quel jour et dans quel courant d'idées notre principal personnage avait su se placer pour rester en tous points l'antithèse de son ami Alphonse le *malchanceux*.

\* \* \*

Je passerai sous silence les années 1867-8-9 pendant lesquelles Alfred employa toute ses facultés à améliorer sa position. Aucune occasion profitable ne lui échappait. En même temps qu'il dirigeait et augmentait les deux manufactures de M. Servais, il faisait défricher certains lots de terre en arrière des concessions de son village et donnait l'essor à un mouvement colonisateur considérable. Six ans de résidence dans cette paroisse l'avaient mis sur un pied de fortune très-enviable à son âge ; on le regardait comme le chargé d'affaire de la municipalité dont il avait en quelque sorte renouvelé la face — si bien qu'on finit par l'élire à la charge de maire sans une voix dissidente. Le soir de son élection, il y eut fête chez M. Servais, qui commençait à se faire vieux et qui s'applaudissait tous les jours de la conduite de son principal employé. Un des marguilliers de la paroisse avait dit : « ce qu'il faudrait à présent, c'est un bou petit mariage entre M. Muraire et Melle. Servais. » Le mot lancé fit son chemin, et l'année suivante la chose arriva comme l'avait prévu le marguillier. Héritière unique de son père, Melle. Servais plaçait entre les mains de son mari une position magnifique qu'il était homme à faire valoir, on le comprend.

\* \* \*

Nous arrivons à l'épilogue.

Le surlendemain du Jour de l'An dernier, je débarquais avec Duvernay et Dansereau, à la porte d'Alfred Muraire, qui nous attendait et qui nous reçut de tout cœur. Nous allions passer la journée

avec notre ancien collègue de la *Minerve*, qui, de fait, n'a jamais complètement retiré sa collaboration au journal où il a fait ses premières armes.

Après une inspection des établissements et des travaux situés à proximité de sa demeure, Alfred nous conduisit fumer une pipe dans la bibliothèque, en attendant le dîner. La conversation roulait sur ce que nous avions sous les yeux, et sur les projets du propriétaire.

— Tenez, dit celui-ci, je viens de recevoir un bon ouvrage qui traite de la fabrication des tricots. J'ai l'intention d'ajouter cette branche d'industrie à ma filature qui est assise sur un pouvoir d'eau trois fois plus abondant qu'il n'est nécessaire pour elle seule. Et en disant ces mots, il prit un volume sur les rayons où je passais en revue les titres d'une collection de traités, en anglais et en français, sur des matières d'industries, d'économie politique, d'agriculture améliorée, etc. A propos, ajouta-t-il, j'ai fait une autre entreprise.....

— Serait-ce une mine que tu aurais découverte ?

— Découverte, non ; c'est une ancienne mine assez connue, mais que personne n'a songé à exploiter, pas même celui qui en est propriétaire.

— Le fait n'est pas absolument nouveau en ce pays.

— Vous avez raison. Cependant, il faut s'entendre : la mine en question est un individu que.....

— Ah, ah !

— Que vous connaissez.

— Est-ce moi ? est-ce toi par hasard ?

— C'est un brave garçon que j'attends ici d'un jour à l'autre. Je l'ai demandé pour lui confier un peu de besogne, sur les instances de ma mère qui s'intéresse à lui. Il se nomme Alphonse Ducroy.

— Ah ! ah ! le phénomène ! exclama Duvernay.

— Il paraît qu'il est plein de talents, observa Dansereau.

— Oui, ce doit être ainsi, répliqua Duvernay, car il ne les a jamais prodigués ~~en dehors~~ ses talents !

— J'en ferai quelque chose reprit Alfred, sans toutefois vous promettre des merveilles, car le pli est pris et c'est toute une tâche que de réformer des habitudes d'indolence poussées jusqu'à l'âge de trente ans. Le pauvre garçon n'a jamais mis dans sa poche un sou qu'il eût gagné lui-même. Le voilà blasé des amusements de la ville ; dépaycé parmi la génération de vingt ans ; incapable de se mettre au travail dans sa profession qu'il ne connaît plus et qui du reste lui a toujours été passablement étrangère. Il

ne faut pas le laisser tomber dans le marasme ; je lui confierai des écritures et certaines parties de ma besogne qu'il entendra facilement ; puis à la grâce de Dieu ! Comme il n'a pas de vices, je conserve encore de l'espoir. Du reste, j'ai pour Alphonse un attachement qui date de longues années.

— En effet, lui dis-je, il me semble que je vous ai connus bons camarades l'un et l'autre.

— Tu dis vrai, c'est toute une histoire, et pour peu que le dîner soit en retard, je vais vous la raconter...

— Pour l'*Album de La Minerve* ? dit Dansereau.

— Pour en faire ce qu'il vous plaira. Ce n'est pas un roman, c'est un trait de mœurs contemporaines. J'estime que la leçon qu'il fournit n'est pas sans valeur. Je commence.....

\* \* \*

Nous nous rappellerons longtemps, sinon toujours, la visite à notre ami Alfred.

Dès à présent, je note pour mémoire, qu'avant de nous séparer, un ancien conseiller municipal porta la santé de madame Muraire, « femme de notre futur député au parlement. »

Quand la proposition sera soumise aux électeurs, nous serons un bon nombre à pousser à la roue, j'en réponds.

\* \* \*

Une fois dans la carriole, Dansereau me dit :

— Voyons, est-ce toi qui va rédiger le récit que nous venons d'entendre ?

— Mais oui, puisque tu le veux.

— Ce brave Muraire a fait habilement son chemin !

— C'est un type. Tirant tout de lui-même, il a pu non-seulement gagner honorablement sa vie, mais encore s'ouvrir une carrière superbe, s'instruire solidement, et le voilà prêt à figurer sur n'importe quelle scène. Il peut prétendre à tout. Ces hommes-là sont rares. Au commencement, ils ne font pas de bruit, mais arrive leur jour, ils savent bien prendre leur place.

— Quel titre adopteras-tu pour ton récit ?

— Tout naturellement : *Sans tambours ni trompettes*. C'est la méthode qu'a suivie Alfred.

CHARLES AMEAU.

Janvier 1872.



## ESQUISSES CANADIENNES.

## PAQUET.

Avez-vous connu Paquet ? Oui, me répondront ceux que la Providence a bien voulu faire naître dans aucun des comtés qui avoisinent la ville de Montréal. C'était donc un grand homme ou, du moins, un homme qui a joué un grand rôle sur la scène du monde canadien, puisqu'il est si bien connu ? observera celui qui n'a jamais eu cet avantage. Eh bien non, Paquet n'était pas un grand homme, il n'a pas joué un grand rôle dans le monde, mais il était connu par beaucoup plus de gens que ne le sont un grand nombre de nos hommes politiques. C'était un type bohème comme on n'en voit pas ou très peu. Son principal mérite a été de savoir narrer, aussi à peine paraissait-il dans un village que toute la population était en émoi et, le soir à peine arrivé, on voyait se rendre à l'endroit où il avait daigné prendre gîte, à peu près tous ceux qui pouvaient disposer de quelques instants, dans l'espoir, rarement trompé, de lui entendre raconter quelques nouvelles historiettes, voire même répéter une de celles qui les avaient tant fait rire lors de son voyage précédent.

Comme ces figures originales disparaissent peu à peu, j'ai cru bien faire en essayant d'esquisser le portrait de cet homme et de raconter avec beaucoup moins de verve que lui, quelques unes de ses anecdotes qui sont restées si bien gravées dans ma mémoire.

Où était né Paquet ? D'où venait-il ? Quels étaient ses parents, sa famille ? Je crois que personne ne le savait. On ne lui connaissait pas même de nom de baptême. Dans tous les cas, il n'en parlait jamais, et lorsqu'on lui posait la question : Où demeurez-vous ? invariablement répondait-il : *Dans le Chemin*. On ne savait de lui que ce qu'il racontait lui-même, et c'était peu de chose.

Espèce de Juif-errant, il ne demeurait pas plus que deux ou trois jours dans le même village, il allait de paroisse en paroisse, ordinairement à pied, quelquefois en voiture si on lui offrait une place, n'ayant jamais d'argent au gousset, car il n'en gagnait pas et n'avait pas de rentes. S'arrêtant pour se reposer, s'il était fatigué, ou pour manger, s'il avait faim, universellement connu dans les endroits qu'il parcourait, reçu

à bras ouverts par tous ceux chez qui il consentait à entrer, mais prenant le même aplomb chez le curé ou le notaire de l'endroit que chez le plus humble artisan ou le plus pauvre paysan, toujours gai, toujours en verve, toujours prêt à vous raconter quelque chose à propos de tout et de rien. Il ne paraissait pas vieux, quoiqu'il eût fait la campagne de 1812, disait-il, *droit comme un poteau*, (c'était une de ses expressions), il marchait encore ses cinq ou six lieues par jour, avec beaucoup plus de facilité et moins de fatigue que ne peuvent le faire aujourd'hui un grand nombre de nos jeunes gens. C'est probablement là l'origine du dicton, "Droit comme Paquet," qui a presque passé en proverbe dans le pays. Il ne demandait pas l'aumône, mais il acceptait avec reconnaissance ce qu'on lui donnait ; toujours assez bien mis, il se trouvait à l'aise et chez lui partout. Figure intelligente et remplie de finesse, œil vif et clair, il savait un peu lire, il était au courant de tous les événements politiques ou sociaux, connaissait la chronique scandaleuse de chaque endroit, mais ne la divulguant qu'à bon escient : tel était l'homme qui a fait les délices des campagnes du Nord pendant plus de trente ans.

C'est en 1849 que je me rappelle avoir vu Paquet pour la première fois. Ma famille habitait alors le joli village de St. Jérôme, au pied duquel coule la rivière du Nord, qui pour n'être pas navigable, n'en possède pas moins de charmes pour ceux qui vivent sur ses bords.

Je me rappelle toujours cette soirée mémorable où je le vis à la lueur blafarde d'une chandelle qu'éclairait mal le magasin d'un marchand du village, chez qui s'étaient réunies au moins cinquante personnes pour lui souhaiter la bienvenue.

Paquet qui n'avait pas paru dans la paroisse depuis plus de deux ans, fut littéralement assailli de questions. Comme raison de son absence, il alléguait que lors de son dernier séjour en cet endroit, il avait reçu tant de présents qu'il s'était senti gêné de revenir, et qu'en conséquence, si on désirait le voir plus souvent, il fallait le traiter un peu moins en enfant gâté. Naturellement on le lui promit en riant.

puis sur l'observation du vicaire que Paquet paraissait être bien en verve, et qu'en conséquence il valait mieux ne lui faire aucune autre observation, un silence général se fit, et il commença à peu-près en ces termes :

Je suppose, mes bons amis, que vous êtes tous ici ce soir dans l'espérance de m'entendre vous conter quelqu'histoire drôle, eh bien, vous ne vous trompez pas. Depuis un instant, je viens de me reporter à quelques années de ma vie qui sont déjà bien loin, au temps où j'étais dans la troupe. Car moi, qui vous parle, (s'adressant aux enfants qui l'entouraient) j'ai été *soldat*. Comme je ne mens jamais, je ne vous dirai pas que j'étais dans les Voltigeurs, ces fameux héros qui ont sauvé le pays contre les Bostonnais, mais j'étais dans la milice et je portais un habit rouge. Dans ce temps là, j'étais ivrogne et une pinte de *rum* ne pesait pas longtemps au bout de ma langue. Aujourd'hui, je ne prends rien ; c'est grâce à Mr. Chiniquy qui a si bien prêché la tempérance à Vaudreuil, l'année dernière que j'ai cessé de boire. Tous les ivrognes de l'endroit ont pris la croix, ce qui me fit une grande impression et j'ai été converti plutôt par l'exemple des autres que par l'éloquence de ce grand apôtre, car moi, je ne l'ai pas entendu, ce saint homme, mais on dit que c'était bien beau.

Un jour donc, le 16 Juillet 1813, je m'en souviens comme si c'était hier, je me trouvais en garnison à Québec, et comme je n'étais pas de garde ce jour-là, l'envie me prit de faire une petite fête. Mais sans argent, c'est difficile. Après avoir repassé dans ma tête les noms de tous les amis à qui je pourrais demander quelque chose à emprunter, je vis que ça ne réussirait pas. Mais il me vint une idée. J'avais entendu dire que notre colonel était un homme bien généreux et qu'il faisait quelquefois de jolis présents aux soldats dont il était content, lorsqu'arrivait l'anniversaire de leur naissance. Je prends donc de suite mon parti et me dirige vers son bureau. Je crois vous avoir dit que c'était le 16 Juillet, n'est-ce pas, eh bien François Leduc qui m'a toujours connu, m'a dit bien des fois que j'étais né le 28 de Mars. Mais mon colonel ne connaissait pas François Leduc. J'arrive donc chez lui et après avoir fait le salut militaire en entrant ; " Mon colonel, lui dis-je, je suis venu vous dire que c'est aujourd'hui le jour de ma naissance." " Ah! ah! me dit-il, eh bien, Paquet, je te donne congé jusqu'à neuf heures demain matin, et prends ceci!" " Merci, mon colonel."

Je sortis sans regarder ce qu'il m'avait donné, vous comprenez que j'étais trop bien élevé pour ne pas savoir qu'on ne regarde ces choses là que dehors. Figurez-vous qu'il m'avait fait présent d'une pièce

d'or, une guinée. Comme je sortais, il me dit domme ça : « Prend garde à toi, Paquet, tu bois quelquefois, tâche de bien te conduire. » — « Ne craignez rien mon colonel. » Mais une heure après, vous comprenez que Paquet était *saoul comme la grive*, sur le chemin Ste. Foye. Je revins aux casernes, le lendemain matin à neuf heures précises, et comme il n'y avait pas eu de plaintes contre moi, le colonel ne sut jamais ce que j'avais fait de sa guinée.

Environ cinq semaines plus tard, un de mes amis, soldat comme moi, qui avait des parents, lui, reçoit de chez eux dans une lettre, neuf francs pour lui aider à faire le garçon. Il accourt me trouver pour me conter son aubaine et me prier d'aller lui donner un coup de main pour les dépenser. Il fallait prendre une calèche et aller à Lorette voir une sauvagesse qui lui avait vendu une palette de sucre nouveau, sur le marché de la Haut-Ville, le printemps d'avant. Mais que voulez-vous faire à deux avec neuf francs ? « Arrête, lui dis-je, neuf francs, ce n'est pas assez, je vais fournir quelque chose. »

— « Mais tu n'a pas d'argent, puisque je t'ai donné mon dernier six sous hier soir pour un verre de *rum*. » — « Ne t'inquiète pas, je n'ai pas d'argent, mais je vais en avoir. Attends-moi là — » Je venais de me décider à essayer encore mon colonel. Ces gens là ont tant d'affaires, me disais-je, qu'il ne doit pas se souvenir de la guinée qu'il m'a donnée le mois passé. J'entre donc bravement dans *l'orderly office* et sans trembler : « Mon colonel, je suis venu vous dire que c'est aujourd'hui le jour de ma naissance. » — « Vraiment, me dit-il, eh bien, Paquet, voici quelque chose pour toi et tu peux prendre congé jusqu'au *tattoo* ce soir, car tu es de garde demain, et il faut que tu dormes comme il faut. Prends garde de te déranger. » — « Ne craignez pas mon colonel. » Et vite dehors. Je cours à mon ami, la main ouverte et lui montrait une guinée que cet excellent homme m'avait encore donnée. Je n'ai pas besoin de vous dire que la promenade à Lorette eut lieu, que mon ami, s'étant informé de la sauvagesse qui lui était tombée dans l'œil, la trouva mariée à Jean Arikotononskibé, qu'elle lui fit mille amitiés et nous invita à dîner. Nous vîmes la chûte, et revînmes, le soir ne sachant pas trop ce que nous faisons, mais pouvant marcher assez bien pour nous rendre à la citadelle, avant neuf heures et demie.

Le lendemain, j'étais de garde, le colonel passa près de moi, je lui présentai les armes, et il me regarda en souriant. Décidément j'étais dans sa manche.

Il s'écoula bien six semaines sans qu'aucune occasion ne se présenta pour moi d'avoir recours à la

générosité du colonel. Je trouvais la vie un peu dure mais mes douze sous par jour suffisaient à me faire prendre deux coups, et j'attendais patiemment, lorsqu'un jour, je me sentis saisi de l'envi de faire une fête, comme je ne l'avais pas été depuis que j'étais entré dans la troupe. Espérant encore que mon colonel pouvait ne pas se rappeler la date de mes visites précédentes, je me décidai à retourner le voir. A la fin, me disais-je, s'il ne veut pas, je m'en revendrai, *refusé n'est pas battu*, disait un quêteux que je connaissais bien et qui avait une terre de 200 arpents.

J'arrive donc à l'*Orderly Office*, mais le colonel n'y était pas. Je fus alors frappé d'une idée, c'est peut être mauvais signe, me dis-je. Mais il y avait une grande heure que je ne pensais pas à autre chose, et il m'aurait fallu plus de résolution que le bon Dieu ne m'en a donnée pour résister à la tentation. Je mets tout de côté et je frappe à la porte de son bureau privé. J'entre et trouve le major en conversation avec le colonel. Ils se regardèrent tous les deux en me voyant et se mirent à rire. Ceci m'effraya, j'aurais voulu retourner sur mes pas, mais je ne pouvais plus sortir. "Qu'y a-t-il pour toi, mon Paquet, aujourd'hui?" "Mon colonel, je viens vous dire que c'est aujourd'hui le jour de ma naissance... lui dis-je, de ma voix la plus ferme, car je tremblais en dedans, pour vous avouer la vérité." "C'est bon, dit-il, tiens prends ce qu'il y a sur la corniche, au-dessus du fauteuil du major, et tu peux sortir, jusqu'à l'heure de la parade, à trois heures."—"Merçi, mon colonel." Inutile de vous dire que je pris peu

de temps à sortir. J'avais eu bien peur, mais je vais qu'il avait tout oublié. Un doute me restait cependant, les congés raccourcissaient terriblement et l'argent diminuait aussi; sur la corniche, je n'avais trouvé qu'un douze chelins et demi. D'un autre côté, il pouvait se faire qu'il n'eût pas d'autre argent sous la main. J'avais mis beaucoup moins de temps que je n'en prends à vous le raconter, pour faire ces réflexions, quand la porte du colonel se rouvrit et je l'entendis m'appeler; "Paquet, Paquet! reviens donc ici un instant." Je reviens sur mes pas et j'entre. "Tu devrais bien me rendre plus savant que je ne suis," me dit-il.—"Si je le peux, mon colonel."—"Eh bien, peux-tu me dire combien tu est né de fois dans l'année?" Et il partit d'un grand éclat de rire et le major aussi.

Qu'auriez-vous fait à ma place, mes bons amis? Je gage que vous auriez fait comme moi, j'ai offert au colonel de lui rendre ses douze chelins et demi; il ne voulut pas les reprendre et je sortis la tête basse. Mais le 28 de Mars et toute l'année se passa et plusieurs autres aussi, sans que j'aie jamais osé lui faire savoir quel était le jour de ma naissance.

*Morale.*—Il ne faut jamais abuser des bonnes choses, sous peine d'en être privé pour toujours.

Maintenant, mes petits agneaux, il commence à se faire un peu tard, et comme j'ai beaucoup marché aujourd'hui, je vous souhaite le bon soir. A demain.

BEN. GLOBENSKY.

### UN VŒU DE MATELOTS.

Deux Canadiens embarqués sur une goëlette, s'étaient trouvés dans une si effroyable tempête, sur les dangereuses côtes du Labrador, que chacun d'eux comptait bien de rester.

L'idée d'un vœu leur vint. Mais un vœu ordinaire, dans une circonstance qui ne l'était pas du tout, ne pouvait suffire.

Ils s'arrêtèrent enfin à promettre de faire un pèlerinage de Tadousac à Québec à une chapelle de la Ste. Vierge, les souliers garnis de pois secs.

Ce vœu parut sans doute méritoire au ciel.

L'adresse du pilote, après Dieu, les sauva.

Les voilà hors de la tempête, les voilà sous un ciel bleu, les voilà à terre.

Nos amis se séparent; mais, fidèles à leur vœu, chacun, de son côté, s'empresse de l'accomplir.

L'un d'eux avait fait la moitié de la route, las,

brisé de fatigue, les pieds en sang, il s'arrête, désespérant de pouvoir arriver jusqu'au bout.

Il n'était pas encore reposé, lorsqu'il voit arriver son camarade, allègre, frais, dispos, satisfait.

Celui-ci revenait de la chapelle.

Le premier s'étonne bien naturellement de le voir si prestement et si sainement de retour déjà d'un voyage si douloureux.

—Mais, ajouta-t-il comment as-tu pu faire? Ces gueux de pois me mettent les pieds en marmelade.

—Ah! dame! répondit l'autre, je n'avais pas dit que je ne les ferais pas cuire.

Dialogue entre un homme, habituellement fort sale, et un ami:

—Je voudrais bien me déguiser.

—Mettez une chemise blanche.

## LA COURSE AUX LOUPS.

## LÉGENDE.

## I.—LE RIDDER DE RAKENGHEN (1)



L'ÉPOQUE du traité de Cambrai, surnommé la *paix des dames*, parce qu'il fut conclu par la duchesse d'Angoulême et Marguerite d'Autriche, un grand nombre de seigneurs flamands cessèrent de prendre part aux affaires publiques et se retirèrent dans leurs châteaux.

Parmi ces derniers, on comptait un vieux capitaine nommé Jean de Mirel. Son château s'élevait à une lieue environ de l'endroit où fut bâtie depuis l'abbaye du Verger, au milieu d'immenses marais que les gens du pays nomment des *claires*, à cause de la transparence des eaux.

Jean de Mirel était un homme pieux et loyal, et sa rude bienveillance s'harmoniait parfaitement avec le caractère des gens qui l'entouraient. Il passait son temps à la chasse, comme presque tous les gentilhommes du Nord, et n'avait guère d'autre compagnie que celle de ses deux enfants.

Le premier, Jean, de la maison Mirel, ou plutôt *Jean de mon Mirel*, comme disent encore par abréviation les habitants des frontières de Flandre, était un homme d'une trentaine d'années, mais à la gravité de ses traits on lui en eût donné davantage. Quoiqu'il fût grand et robuste, il n'avait jamais songé à rejoindre son père à l'armée. Il était resté auprès de sa mère et de sa sœur, et comme le vieux margrave était rentré dans ses foyers à la mort de sa femme, qui eut lieu peu de temps avant la paix des dames, n'eut point à lutter contre les désirs de son père.

Jeanne, sa sœur, resta ce qu'elle avait toujours été, une douce et pieuse jeune fille, partageant son cœur entre sa mère infirme et son frère, et son temps entre

la prière et le travail. Lui, de son côté, dépouillait en présence de cette enfant son flegme habituel : lorsque son regard humide se posait longuement sur Jeanne, il y avait dans ce grave et doux regard un sentiment presque paternel.

A l'époque où commence l'épisode dramatique de ce récit, Jean de mon Mirel avait trente ans. A quoi devait aboutir son existence méditative ? C'est ce que l'on ignorait, et son père lui-même professait pour lui une sorte de respect qui l'empêchait de le questionner à cet égard. Quant à Jeanne, c'était alors une belle fille blonde, moulée d'après les plus beaux types de femmes flamandes. On devinait néanmoins sous cette riche apparence une constitution faible et délicate.

Le vieux margrave touchait à la dernière période de l'existence, mais il avait conservé cette vigueur de corps et cette fermeté d'esprit qui indiquent une vie et des mœurs pures.

Ses compagnons ordinaires de promenade et de chasse étaient d'abord sa fille Jeanne, qu'il avait habituée à l'exercice du cheval, et un gentilhomme du voisinage, le ridder (chevalier) de Rakenghem. Le ridder, véritable type de la gentilhommerie flamande au seizième siècle, était un joyeux garçon, grand amateur de chasse, brave jusqu'au dernier soupir, si l'occasion s'en fût présentée, mais las, comme tous ses compatriotes, d'une lutte inutile contre une domination supérieure. Il préférait vivre tranquille, plutôt que de prendre part aux révoltes fomentées dans les Pays-Bas par des esprits ardents, et qui devaient un jour attirer aux Gaulois un rude châtiement de la main de Charles-Quint. Et ce jour n'était point éloigné ; il allait se lever avec la prochaine aurore. L'empereur, se confiant habilement dans la loyauté chevaleresque de François Ier, traversait la France, et l'on annonçait son entrée dans Cambrai pour le lendemain.

L'intimité du margrave des Claires et du ridder de Rakenghem avait du reste un motif sérieux. Le ridder avait demandé Jeanne ce mariage. Heureux de fixer sa fille près de lui, le veillard accepta. Et

(1) *Ridder*, mot flamand qui signifie *chevalier*.

puis, le ridder lui tiendrait en quelque sorte lieu de fils, car Jean de mon Mirel ne paraissait point devoir changer de manière de vivre.

Lorsque Jean connut les intentions du ridder, il le prit à part et causa longuement avec lui. Cet entretien secret ne fut connu de personne, mais toujours est-il que le ridder se retira fort ému, pénétré de reconnaissance et d'admiration pour son futur beau-frère, dont il baisa respectueusement la main en partant.

Depuis ce jour, comme le mariage devait être célébré prochainement, le ridder de Rakenghem quittait chaque matin la tour du Forestel, son habitation, située à une lieue de la résidence du margrave, dans les claires d'Arleux, pour venir au Chateau de Brunemont et il ne remontait à cheval qu'à la nuit close. Jeanne accompagnait son fiancé jusqu'au seuil de la porte, lui tendait sa main, et lorsqu'elle lui avait dit : » Bonsoir, ridder, Dieu vous garde ! » la porte se refermait. Le ridder de Rakenghem enfonçait alors ses éperons dans les flancs de son cheval et traversait au grand galop l'avenue du manoir, emportant les douces paroles de Jeanne comme un talisman contre les dangers de la route. Il fallait qu'il trouvât son chemin à travers les fondrières et les marécages voisins des claires, mais le ridder ne craignait ni le diable ni les hiboux : c'était un hardi cavalier qui savait trouver une langue de terre ferme pour les pieds de son cheval.

Un soir de février de l'an 1539, le ridder partit plus tard que de coutume du chateau de Brunemont. L'arrivée de Charles-Quint, qui devait passer le lendemain à Cambrai pour aller châtier les Gaulois révoltés, occupait tous les esprits. La conversation s'était animée d'une exaltation inaccoutumée, car l'approche des Espagnols échauffait le sang du vieux margrave, et sa haine enthousiaste contre les dominateurs réveillait son ardeur. On ne s'était donc séparé que vers le coup de minuit, après être convenus d'une chasse au vol pour le lendemain matin.

Jeanne accompagna comme de coutume son fiancé jusqu'au seuil du chateau. Elle entr'ouvrit la porte, la nuit était d'une obscurité profonde et le vent, s'engouffrant dans l'avenue, poussait des mugissements dans les rameaux dépouillés des ormes. La jeune fille jeta un coup d'œil timide vers le préau et tressaillit.

— Mon Dieu ! fit-elle, comme la nuit est noire ?

— Adieu, Jeanne, à demain ! répondit le ridder en serrant autour de sa robuste taille les plis d'un épais manteau.

— Prenez garde à vous, ridder ! les chemins sont effondrés, meéfiez-vous de rouler dans les claires.

— Je songerai à vous, Jeanne, et Dieu et monsieur saint Julien me protégeront... Bonsoir et à demain !

Il pressa son cheval qui traversa le préau et l'avenue à bride abattue. Grâce à l'habitude qu'avait le cavalier de parcourir ces lieux déserts, tout alla bien durant quelque temps. Le ridder franchit une demi-lieue, chevauchant sur des langues de terre ménagées par les tourbières entre les claires. Mais bientôt il s'aperçut que son cheval ralentissait sa course et semblait glisser à chaque pas, puis il s'embourba et refusa positivement d'avancer. Le ridder eut beau lui labourer les flancs de ses éperons, il ne fit que le fatiguer. Il y avait donc impossibilité physique. Le ridder plongea son œil perçant dans l'obscurité afin de voir en quel lieu il se trouvait : la nuit était si profonde qu'on distinguait à peine les objets. Seulement il aperçut au loin sur le ciel sombre, dans la direction d'Arleux, une tache rougeâtre pareille à la réverbération d'un incendie. Cette découverte lui causa quelque inquiétude.

Voyant donc qu'il ne pouvait triompher de l'obstination de son cheval, il mit pied à terre. Mal lui en prit, car il enfonça soudain jusqu'au dessus du genou dans une bourbe tellement épaisse qu'il se trouva pour ainsi dire cloué à terre : ses grandes bottes semblaient rivées au sol. Le ridder était un homme hardi et prudent à la fois, comme le sont les Flamands ; il repoussa de suite un mouvement de colère insesée et s'efforça d'observer avec calme et song-froid le lieu où il se trouvait.

Ce moyen lui réussit mieux que le premier. Il finit par apercevoir une clarté pâle pareille à celle que jette la surface de l'eau dans les nuits sombres. Le cheval avait donc dévié de sa route et s'était enfoncé dans les terrains bourbeux au bord des tourbières. Cette clarté d'acier dépoli n'était donc autre chose qu'une des vastes claires qu'on rencontre de Paluel à Brunemont.

Le ridder chercha à s'orienter. Le résultat de ses réflexions fut qu'il ne s'était pas beaucoup écarté de sa route et qu'il se trouvait probablement au bord de la *claire des Rios*, ainsi nommée parce que de nombreux ruisseaux s'échappent de son vaste bassin. A quoi lui servait-il d'avoir constaté sa position ?

Heureusement pour lui il se souvint alors qu'un affûteur de Brunemont, nommé Van-Hoëk, rôdait presque toutes les nuits dans ces environs. Cet homme demeurait sur les domaines du margrave, mais son humeur farouche et vagabonde l'entraînait toujours hors des occupations régulières. Tantôt il giboyait avec les chasseurs à la hutte ; tantôt, caché dans le creux d'une aune chevelu, il affûtait son arquebuse entre deux branches et attendait que

quelque grasse loutre vint barboter au bord de la claire.

Le ridder mit donc ses deux mains à sa bouche en forme de porte-voix et cria de toute la force de ses robustes poumons :

—Van-Hoëk ! Van-Hoëk !

Mais rien ne lui répondit, rien excepté la rafale qui se lamentait dans les oseraies des claires.

Pour surcroît de malheur, le vent depuis une heure soufflait d'Ecosse, comme on dit en Flandre, ce qui signifie qu'il venait du Nord. Le temps tournait à la gelée, et le ridder de Rakenghem sentait une humidité glacée lui pénétrer les jambes. Son cheval n'était pas plus à l'aise, et poussait à diverses reprises des hennissements plaintifs.

Le cheval fut plus heureux que l'homme, car on entendit une voix du milieu de la claire des rios s'écrier d'un ton rude :

—Ohé ! qui va là ?

—C'est moi, Van-Hoëk ! répondit le ridder.

—Que diable chevauche à cette heure dans les bourbes au risque d'aller boire son dernier coup ? reprit Van-Hoëk. Est-ce point vous, monsieur le ridder de Rakenghem.

—Oui, c'est moi, mon homme. Moi et mon cheval nous sommes embourbés. Viens m'aider ; la nuit est noire.

—Noire tout de même ! dit Van-Hoëk. Je suis à vous, seigneur ridder.

Le profil aminci d'une barque glissa silencieusement sur le sombre miroir de la cloire des rios et disparut derrière une touffe d'oseraies. Un instant après, l'affûteur sauta sur l'étroit sentier dont s'était écarté le cheval du ridder. Il prit trois ou quatre fagots abandonnés par des tourbiers et les jeta sur la bourbe ; il se fraya ainsi un chemin à peu près solide jusqu'à l'endroit où se trouvait le ridder. Il saisit le cheval par la bride, le tira vigoureusement, et après l'avoir excité de la voix et du geste, il parvint à le remettre sur le chemin. Il prêta ensuite son aide au cavalier qui, parvenu à dégager une de ses jambes au risque d'abandonner sa botte, posa le pied sur les fagots et parvint, en s'attachant au poignet vigoureux de Van-Hoëk, à reconquérir le libre exercice de son autre pied.

Cette opération terminée, le ridder de Rakenghem recompensa Van-Hoëk et remonta à cheval.

—Si vous retournez à la tour du Forestel, seigneur ridder, dit Van-Hoëk en s'éloignant vous n'aurez pas besoin de torche pour éclairer votre route.

Et il étendit le bras vers Arleux.

Le ridder de Rakenghem se souvint alors de cette réverbération rougeâtre qu'il avait aperçue au ciel ; il

tourna de nouveau son regard dans cette direction.

L'incendie, car on ne pouvait plus douter de la nature de cette clarté, avait fait d'immenses progrès. Le vent du nord chassait vers le sud des nuages de fumée épaisse d'où sortaient des flammes gigantesques. On les voyait ondoyer comme le panache d'un casque et lécher le ciel de leurs langues sanglantes. Des flots d'étincelles bondissaient en pétillant de ce vaste foyer qui répandait dans la nuit sombre, sur les plaines et les marécages, une lueur fantastique et lugubre.

—Le feu est aux maisons d'Arleux, s'écria le ridder de Rakenghem.

—Ma foi oui, répondit tranquillement l'affûteur, c'est la ferme de Monté-Couvé qui brûle... Il faut bien que tôt ou tard ce qui a été bâti par le diable retourne au feu (1).

(1) Ce passage fait allusion à une légende très-répandue en Flandre et que l'on applique, je crois, à plus d'une habitation. Voici la version la plus connue, telle qu'elle nous a été dite un jour en cheminant de Marquion à Arras :

A deux lieux de Vire-en-Artois, frontière de Flandre, il existe une vieille et vaste ferme au pignon de laquelle il manque une brique. Mon compagnon de route, brave cultivateur qui s'en allait vendre un chariot de grains à la ville, me le fit observer et me conta ce qui suit :

« Il y avait une fois un fermier riche, très riche ; mais des bandits survinrent, lui volèrent son argent, lui ravagèrent ses champs et incendièrent sa maison. Il se trouva sans un sou pour payer ses fermages et reconstruire sa ferme. Abrités, lui, sa femme et ses enfants, dans une mauvaise étable qui avait échappé aux flammes, ils perdaient le temps en vaines lamentations, oubliant le sage proverbe qui dit : *Aide-toi et Dieu t'aidera*. Enfin, exaspéré par le malheur, le fermier s'écria dans un moment d'aberration :

«—Je donnerais mon âme au diable s'il voulait rebâtir ma ferme avant que le coq ne chante !

« A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme de mauvais mine, vêtu en maître maçon, entra et dit au fermier :

«—Tu m'as promis ton âme si, avant le chant du coq ta ferme était rebâtie : j'accepte le marché ; songe à tenir le tien !

« Le pauvre fermier, frappé de terreur, n'avait pas eu le temps de répondre, que déjà le maître maçon s'était évanoui, quoique la porte fût restée fermée.

« On entendit alors un grand vent auquel se mêlaient des voix étranges et le bruit des truelles frappant contre les briques. Le fermier, tremblant, mit l'œil à l'une des fentes de la porte et vit, à la lueur de flamme rougeâtres, une bande de diables noirs travaillant à rebâtir la ferme, et les murs s'élevaient avec une rapidité surnaturelle, et l'on voyait grandir à vue d'œil une ferme magnifique.

« Le fermier, désespéré, demanda pardon à Dieu et s'arracha les cheveux de désespoir. Sa femme pleurait, et les enfants poussaient des cris déchirants. La seule servante qui leur fût restée fidèle conservait un peu de sang-froid, et réfléchissait au moyen d'échapper au vœu fatal.

« Mais la ferme, vaste et belle, était déjà bâtie jusqu'au toit. Le jour ne paraissait point. Bien qu'il fût à peine minuit, le pauvre fermier allait à chaque instant voir à la porte ; il faisait nuit noire.

«—Mon Dieu ! s'écriait-il, le coq ne chantera point, et les diables en sont déjà au pignon de la maison !

«—Attendez, not' maître, répliqua soudain la ser-

Le ridder sourit, car en dépit de la superstition populaire, les titres de propriété constataient que la ferme de Monté-Couvé avait été bâtie par un de ses aïeux et non par le malin esprit.

—Et qui donc a mis le feu ? dit-il.

—L'avant-garde espagnole qui marche déjà vers Douai, répondit Van-Hoëk. Les coquins ont pris la traverse sous prétexte d'abrèger le chemin, mais en réalité pour faire la maraude... Ils ont déjà ravagé Paluel... Alors moi, Van-Hoëk, j'ai senti mon sang s'échauffer et j'ai poussé ma barque sur la claire qui baigne Brleux... Bien pensé !... Dès que j'ai entendu et j'ai lâché une arquebusade dans le ventre du chef... Les gredins ont commencé par se venger en mettant le feu à la ferme de Monté-Couvé... Je n'en sais pas davantage... De sorte que je suis cause en partie de l'incendie, mais une maison bâtie par le diable, il n'y a pas grand mal, n'est-ce pas, monsieur le ridder ?

—Tu oublies, drôle, que cette ferme est une de mes propriétés.

—Pardon, seigneur, mais je n'avais pas mauvaise intention, répondit naïvement l'affûteur ; la preuve c'est que je voulais seulement tuer un Espagnol.

—Et qu'ont fait les gens d'Arleux ?

—Ils ont pris leurs fourches et leurs faux.

—Monte en croupe derrière moi, s'écria le ridder, ces braves gens ont peut-être besoin d'un coup de main.

L'affûteur courut quérir son arquebuse laissée dans sa barque et sauta en croupe derrière le ridder de Rakenghem. Aussitôt, le cheval reposé partit au galop malgré sa double charge.

L'incendie éclairait les chemins et colorait de ses fauves reflets les murs sombres de la tour du Forestel, manoir du ridder. A l'aide de ce sinistre fanal il n'y avait aucun danger de se tromper de route. Aussi nos voyageurs arrivèrent-ils bientôt à Arleux.

vante ; Dieu a entenàu vos prières, et peut-être me donnera-t-il le moyen de sauver votre âme et de gagner une belle ferme.

“ Elle courut au poulailler, et se prit à contrefaire le coq. Aussitôt le coq chanta.

“ Tout à coup les flammes s'éteignirent, et les diables prirent la fuite dans l'obscurité en poussant des hurlements de rage.

“ Le fermier et sa famille remercièrent le bon Dieu, et dès que le jour fut venu, ils virent une grande et belle ferme sur les ruines de l'ancienne ; mais en regardant au pignon, ils s'aperçurent qu'il y manquait une seule brique, la dernière. Il était temps !

“—Vous voyez, ajouta gravement mon compagnon de route, qu'il manque en effet une brique au pignon de cette maison.”

On m'a affirmé que les maçons avaient pu oublier de poser cette brique ou qu'elle s'était détachée dans un coup de vent. Qui doit-on croire ? Toujours est-il que les fermes auxquelles il manque la dernière brique du pignon ont en Flandre fort mauvaise réputation.

Ils jugèrent prudent de prendre un chemin détourné pour entrer dans le village. Cette précaution ne fut point inutile, car ils aperçurent une bande de soldats espagnols groupés à peu de distance de l'incendie. Une bande de paysans était attroupée au pied de l'église. Ils semblaient discuter vivement ; leurs gestes animés indiquaient qu'il se passait quelque chose d'important.

En apercevant le ridder de Rakenghem ils poussèrent des cri joie et le supplièrent de se mettre à leur tête. Celui-ci s'informa de tout ce qui s'était passé, et voyant qu'une collision devenait inévitable, il examina les forces des deux partis. Les soldats espagnols étaient peu nombreux, mais bien armés, tandis que les gens d'Arleux, quoique en nombre beaucoup plus considérable, n'avaient guère d'autres armes que leurs instruments de travail. Cependant quelques hutteurs et affûteurs étaient arrivés avec leurs arquebuses de chasse.

Le ridder n'ignorait point que le sort d'un combat dépend souvent de la manière d'engager l'action. Il ordonna donc une arquebusade générale, en recommandant qu'on se repliât immédiatement sur la tour du Forestel si les Espagnols faisaient mine d'user de représailles. Ceux-ci étaient trop loin pour que cette décharge leur fît aucun mal, mais ils crurent leurs adversaires beaucoup plus forts qu'ils ne l'étaient et battirent en retraite vers les lieux boisés des claires.

Le procédé du ridder de Rakenghem avait eu un plein succès. Il se retira satisfait et comblé de bénédictions.

—C'est égal, dit le vieux Van-Hoëk en franchissant le sombre portail de la tour du Forestel, je me trompe fort si nous n'avons point une affaire demain. Je connais les Espagnols ; ils sont comme les loups quand ils ne se croient point en nombre, ils courent chercher du renfort pour revenir à la charge.

Le ridder ne répondit point, mais il devint pensif. Dès qu'il fut rentré, il changea d'habits et se coucha tout vêtu. Le château de Brunemont n'était point éloigné du passage des détachements d'avant-garde des troupes espagnoles, et l'isolement du manoir pouvait tenter les bandes en maraude. Qui donc défendrait Jeanne et le margrave contre ces hordes indisciplinées ? Jean de mon Mirel était seul en état de commander les gens du château, mais il ignorait ce qui se passait alors et partait dès l'aube pour ne rentrer qu'à la nuit close.

Ces réflexions engagèrent le ridder de Rakenghem à ne prendre de repos que juste ce qu'il en fallait pour réparer ses forces, et à partir pour le château de Brunemont avant le lever du soleil.

## II.—LA CHASSE AU FAUCON.

Le ridder se leva avant que l'aube eût blanchi les brumes des claires. Il s'arma d'une bonne arquebuse et monta à cheval accompagné de Van-Hoëk. Il avait gelé durant la nuit, et le passage des marais était beaucoup plus facile que la veille. L'affûteur trouva donc le temps convenable pour la chasse, et quitta le ridder à la claire des Rios.

Le fiancé de Jeanne poursuivit son chemin et ne tarda pas à arriver au manoir de Brunemont. Il ne jugea point à propos de raconter au margrave ce qui s'était passé la veille. A l'âge du vieux soldat (il avait alors quatre-vingts ans), toute émotion violente peut devenir mortelle.

Jeanne, le margrave et le ridder de Rakenghem montèrent à cheval, suivis d'un seul valet de fauconnerie. Ils se rendirent vers un lieu favorable à la chasse du faucon et nommé le Plat-Marais. C'était à mi-chemin du manoir de Brunemont et de la claire des Rios. Au nord du Plat-Marais, on voyait s'élever la sombre bordure du bois du Quesnoy, lequel s'étendait jusqu'à deux ou trois portées de fusil d'Arleux. Ces bois avaient pu servir de retraite aux soldats espagnols, aussi le ridder, qui ne s'était point séparé de son arquebuse, se promit-il bien de surveiller les buissons qui nouaient les marécages à la lisière du bois.

Le temps était sec et froid, mais la gelée n'avait cristallisé que l'épiderme des flaques les plus tranquilles qui entourent les grands bassins. Le vent du nord ridait tristement la surface de la claire des Rios et poussait des plaintes monotones dans les aunaies et dans les roseaux. Un ciel gris comme une plaque d'étain couvrait ce sombre paysage, que n'égayait pas même un blafard rayon du soleil d'hiver. C'est à peu près le seul aspect de la Flandre durant la mauvaise saison.

Dès qu'ils furent arrivés au Plat-Marais, les chasseurs suivirent chacun séparément la rive d'un des nombreux fossés qui sillonnaient ce marécage, de manière à embrasser le plus de terrain possible et à faire lever les hérons. Ils portaient sur les poings un oiseau de proie bien chaperonné et faisant vaillamment sonner sa sonnette.

Jusqu'alors la chasse n'avait point été troublée, mais au moment où les chasseurs se précipitaient vers le gerfaut, une voix lointaine s'écria soudain :

—Ridder, prenez garde à vous !

Cette voix semblait sortir du sein d'un aune large et trapu, planté isolément entre le Plat-Marais et la claire des Rios.

Les chasseurs, surpris, relevèrent la tête, mais ils ne virent personne.

—C'est la voix de l'affûteur, dit le margrave. Pourquoi se montre-t-il pas, et que signifie ce cri d'alarme ?

—Holà ! monsieur le ridder de Rakenghem, répéta la voix qui partait du saule, les Espagnols vous ont reconnu. Piquez droit, vous et les vôtres, vers la claire des Rios ; il n'y a pas de temps à perdre !

—Les Espagnols ! fit le vieux margrave.

—C'est aujourd'hui que Charles-Quint entre à Cambrai, répondit le ridder, et ces Espagnols sont sans doute quelques détachements d'avant-garde qui vont à la maraude. Nous n'avons rien à craindre, ce me semble ; néanmoins l'avis de cette voix inconnue, que ce soit celle de Van-Hoëk ou d'un autre, me paraît bon à suivre.

—Monsieur, répliqua le margrave en redressant sur sa selle sa taille raide, voutée par les années, quand tous les Espagnols du monde seraient ici, je ne bougerais point. Je suis sur mes terres, et je voudrais bien voir qu'un de ces misérables.....

Le ridder haussa imperceptiblement les épaules et promena un regard inquiet vers la sombre lisière des bois du Quesnoy.

—Hâtez-vous ! hâtez-vous ! cria Van-Hoëk.

Le fiancé de Jeanne fit une seconde tentative pour décider le margrave à pousser vers la claire des Rios ; mais le veillard l'interrompit par un geste qui n'admettait point de réplique, et s'écria :

—Jeanne, venez derrière votre père ; je vous défends de fuir.....Toi, Robert, dit-il au valet de volerie, va chercher mon arquebuse. Quand à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au ridder, l'espace est libre, faite comme bon vous semblera.

Et, croissant les bras sur sa poitrine, le veillard attendit froidement la manifestation du danger. Le ridder, désolé d'avoir froissé sa susceptibilité, se trouva dans une singulière perplexité. Il craignait que sa présence n'attirât sur Jeanne et son père une partie de l'animosité que sa conduite de la veille avait excitée parmi les Espagnols, et, d'un autre côté, il ne pouvait fuir vers la claire des Rios, de peur que le margrave n'attribuât cette sage précaution à la crainte et ne rompit la promesse qui devait l'unir avec Jeanne.

La voix de l'affûteur vint le tirer de cette incertitude, en s'écriant :

—Armez-vous, il est trop tard !

Au même instant, ont vit se glisser entre les buissons du bois du Quesnoy une troupe d'hommes costumés à l'espagnole et armés en campagne. Ils s'arrêtèrent un moment pour causer à voix basse, et leurs



regards semblaient se diriger vers le ridder de Rakenghen, Jeanne attira aussi leur attention.

—Camarades, dit l'un d'eux, cette fille est sa femme ou sa sœur sans doute ; enlevons-la, on nous payera une bonne rançon.

—Il y a eu du sang de versé, il faut du sang avant tout, répondit un autre.

Ce colloque n'alla pas plus loin. Les soldats se mirent en marche, profitant des buissons qui pouvaient les masquer et des moindres inégalités du sol. Arrivés aux dernières limites du bois, un des maraudeurs s'avança et coucha en joue le ridder. Mais avant qu'il eut allumé sa mèche, un coup d'arquebuse partit du saule placé entre le Plat-Marais et la claire des Rios, et l'Espagnol tomba mort.

—Bien, Van Hoëk ! très-bien, mon vieux, s'écria le margrave. Si ce drôle de Robert m'avait apporté mon arquebuse, les coquins verraient beau jeu.

Les Espagnols poussèrent un cri d'étonnement ; ils ne savaient d'où partait ce coup qui venait de terrasser un des leurs. Cet incident les alarma, et ils restèrent quelque temps indécis, ne sachant s'il devaient se replier vers le bois ou continuer l'attaque. Mais un d'eux s'élança en avant et mit l'arquebuse à l'épaule. Une seconde détonation sortit du sein de l'aune de la claire des Rios, et le soldat tomba sur le dos en poussant un cri de mort. Un autre s'avança aussitôt, mais le ridder, qui avait gardé son coup d'arquebuse pour une occasion pressante, prouva qu'il était aussi bon tireur que vaillant homme, et cassa l'épaule à son ennemi.

—Bien tiré, ridder, s'écria le margrave. Allons, mon ami, je vois que ceci n'est point une plaisanterie. Puisque je suis désarmé, nous ferons bien, je pense, de suivre l'avis de Van-Hoëk, qui nous prêtera sa barque pour échapper à ces misérables. Avant la fin du jour, nous aurons armé nos hommes et fait une battue en règle. J'apprendrai à ces gredins à respecter le pays, et nous verrons s'il en reste un pour aller se vanter d'avoir mis le pied sur mes domaines.

Le margrave, sa fille et le ridder piquèrent des deux vers la claire des Rios ; mais ils avaient à peine traversé la moitié du Plat-Marais, qu'une terrible arquebussade se fit entendre, et une grêle de balles passèrent en sifflant audessus de leur tête.

—Ces drôles devraient, au moins, apprendre à tirer juste avant d'endosser une casaque de soldat, dit le vieux margrave avec ce flegme qui n'abandonne jamais le Flamand dans le plus imminent danger.... Ferme, ne ménager pas les chevaux ! Nous aurons notre tour

Les maraudeurs avaient compris quelle faute im-

mense ils venaient de commettre en se présentant séparément aux coups de leur invisible ennemi, et ils se précipitèrent tous en avant, bien résolus à couper la retraite aux fuyards. L'avantage était à eux, car, pour regagner le château de Brunemont, il fallait suivre un chemin difficile, dont l'une des crêtes est adossée au bois du Quesnoy. D'un autre côté l'Agache, petite rivière qui vient des prairies de Marquion, de Brichambault et de Palluel, fermait le Plat-Marais et s'en allant rejoindre la Scarpe au lieu où s'élève aujourd'hui le hameau de l'Abbaye-du-Verger. Il ne restait aux fugitifs que la claire des Rios et la barque de Van-Hoëk,

Les Espagnols n'avaient qu'une portée d'arquebuse à parcourir pour barrer le passage aux fugitifs ; mais au bout de cinq minutes il fut évident que les chevaux gagnaient du terrain. Les maraudeurs s'en aperçurent et changèrent de tactique. Ils envoyèrent une arquebusade qui ne parut pas d'abord mieux dirigée que la première, mais dont on vit un instant après les terribles effets. Le cheval du margrave relentit soudain sa course, puis le vieillard pâlit, chancela sur sa selle ; Jeanne et le ridder se précipitèrent vers lui en s'écriant :

—Au nom du ciel ! qu'avez-vous ?

—J'ai trois balles dans la poitrine, répondit l'octogénaire d'une voix éteinte mais calme. Ridder, sauvez ma fille...., sauve ta femme,

—Il faut avant que je vous venge, s'écria le ridder en s'agenouillant, l'arquebuse à l'épaule, de manière à protéger à la fois le vieillard expirant et sa fille, qui lui soutenait la tête et lui présentait sa croix d'or pour l'aider à mourir.

Dans le même instant, un cri éclatant sortit du bois du Quesnoy, et trois coups d'arquebuse couchèrent sur l'herbe trois Espagnols. L'un fut tiré par le ridder, l'autre par Van Hoëk, et le troisième partit du sein du bois, de l'endroit même où avait retenti ce formidable cri.

La terreur s'empara alors des Espagnols, et ils s'arrêtèrent au milieu du Plat-Marais, ne pouvant ni avancer ni reculer, car ils étaient pris entre trois feux. Deux de leurs ennemis échappaient à leurs regards, et, quoiqu'ils n'eussent que trois hommes à combattre, ils avaient déjà perdu six de leurs camarades. Tandis qu'ils discutaient sur le parti qu'ils devaient prendre, trois nouveaux coups de feu leur ravirent autant de compagnons.

Le margrave n'avait point encore rendu le dernier soupir ; la vengeance qui s'accomplissait le retenait sur le seuil de la mort. Jeanne pleurait et récitait lentement les prières des agonisants, Le ridder, à genoux comme une statue sur son bloc, aux pieds

du moribond, rechargeait son arquebuse avec une telle précision, qu'on eut dit qu'il s'agissait d'un tir à l'oiseau. Seulement sa joue était pâle, son œil étincelant et ses fortes mâchoires serrées l'une contre l'autre au point de gonfler les muscles de sa joue.

Tout à coup de longs cris retentirent non loin du bois, et une quarantaine de soldats, reste de l'avant garde intimidée la veille par l'attitude menaçante des gens d'Arleux, se précipitèrent vers leur camarade qui poussèrent un hurra de joie. Le ridder ne bougea point ; il vit bien que tout était perdu, mais il était de ces hommes qui suivent leur idée comme le bœuf son sillon. Cependant il tourna un peu la tête et dit à sa fiancée :

— Jeanne, recommandez votre âme à Dieu !

Puis il tira son coup d'arquebuse. Un homme tomba, et il rechargea derechef son arme, tandis que deux messages de mort sortaient, l'un du saule de la chaire des Rios, l'autre du bois du Quesnoy.

Les maraudeurs avaient enfin pris un moyen infaillible pour se débarrasser de ces trois ennemis acharnés, ils lâchèrent une arquebusade générale dans le saule de la claire des Rios. Les branches volèrent en éclats et un homme tomba à terre. C'était Van-Hoëk. Il ne poussa pas un gémissement, mais il grammela entre ses dents ;

— Bon ! j'ai mon compte... Maintenant que les autres fassent leur devoir.

Et l'affûteur, qui n'avait point abandonné son arquebuse, se traîna jusqu'à sa barque, laissant derrière lui une large trace de sang. Deux détonations lui apprirent qu'il était vengé.

— Ça fait toujours plaisir, murmura-t-il en se couchant au fond de son bac.

Pendant ce temps, un homme sortant du bois du Quesnoy, à l'endroit d'où étaient partis plusieurs coups d'arquebuse, se dirigeait en rampant vers l'aune de l'affûteur. Ce lieu était favorable pour tirer en s'abritant derrière le tronc, et l'on avait encore la ressource de fuir en barque. L'homme parvint à son but avant que les Espagnols eussent rechargé leurs armes ; alors il se redressa de toute sa hauteur, et l'on vit le sombre visage de Jean de mon Mirel.

La place n'est pas bonne, monseigneur, lui cria Van-Hoëk. Venez sur mon bac, et poussez au large.

Jean de mon Mirel ne répondit point, mais il montra d'un geste désespéré le groupe que formaient au milieu du Plat-Marais son père expirant sa soeur et le ridder de Rakenghem, qui rechargeait encore son arme.

La ténacité de cet homme qui persistait à combattre, bien qu'il fût seul à côté d'un moribond et d'une

jeune fille, irrita les maraudeurs. Ils trouvèrent plaisant de le cribler de balles et utile de s'en débarrasser. Soixante canons d'arquebuse se dirigèrent donc vers le ridder, qui, sans se déconcerter, se met en devoir de faire feu en même temps que ses ennemis.

Et dans ce moment où la mort était inévitable, on ne voit pas sa main trembler, bien qu'elle soutint depuis plus d'une heure une lourde arquebuse. Mais le ridder de Rakenghem avait dans sa large poitrine un vrai cœur flamand, un cœur qui ne bat trop vite ou trop lentement que lorsque la vie s'en échappe. Le vieux sang des frontières coulait dans ses veines, il descendait de ces hommes valeureux qui firent des prodiges pour la défense de leurs libertés dans les guerres de Flandre au moyen âge.

A cet instant suprême il tourna un regard d'adieu vers Jeanne, et lui dit d'une voix triste et douce ;

— Au revoir, Jeanne, nous ne serons unis qu'au ciel.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répondit-elle.

Et par une sainte pudeur elle abaissa sur son visage de madone son voile pour mourir.

D'un commun accord les deux fiancés entonnèrent à haute voix le *De profundis*, et le vieux margrave y mêla sa voix expirante. Avec l'aide de sa fille il avait essayé de s'agenouiller. Tous trois étaient donc dans l'humble posture de la prière ; mais le ridder de Rakenghem, tout en chantant à genoux le chant de mort, tenait toujours braqué sur ses ennemis son arme menaçante.

La majesté de ce spectacle imposa tellement aux Espagnols qu'ils hésitèrent à tirer ; mais avant qu'ils eussent pris un parti, une épouvantable décharge de mousqueterie éclata de tous les points du Plat-Marais. Les coups de feu semblaient sortir de terre ; on ne voyait personne, seulement les bourreaux devinrent victimes, car une trentaine d'Espagnols roulèrent dans la poussière. Les autres oublièrent de faire usage de leurs armes. Et d'ailleurs, sur qui auraient-ils tiré ? on ne voyait dans le Plat-Marais que le ridder, le margrave et Jeanne stupéfaits de voir tomber ceux dont ils attendaient la mort.

En regardant attentivement on aurait pu distinguer ça et là, depuis le bois du Quesnoy jusqu'aux rives de l'Algache, des têtes noires et des canons d'arquebuse dépassant les crêtes des fossés qui débrent le Plat-Marais dans toute sa longueur. Les défenseurs inattendus étaient en partie des gens du château de Brunemont prévenus par le valet de volerie. Le reste se composait de hutteurs et d'affûteurs des claires, attirés par la mousqueterie et qui, voyant le danger que courait leur seigneur déjà blessé, s'étaient approchés en rampant du lieu du

combat avec l'adresse et l'agilité d'hommes habitués dès longtemps aux surprises de guerre et de chasse. On en aurait pu compter une soixantaine ; il en était venu du Haut-Broeklandt, des Fonds-Mariva, de la claire des Rios et autres lieux plus éloignés encore.

Un silence mortel suivit cette détonation, on entendit un instant après les gémissements des blessés. Les Espagnols, pâles de frayeur, ne savaient où fuir ; leurs ennemis formaient autour d'eux une enceinte invisible et gardaient un silence de mort. Le ridder de Rakenghem continuait seul, avec un flegme imperturbable de charger et décharger son arquebuse, et à chaque coup un homme tombait.

Chacun des maraudeurs était alors trop occupé de son propre salut pour penser à venger son compagnon. Ils se formèrent, au nombre de vingt-cinq, en bataillon serré et partirent au pas de charge vers le bois du Quesnoy. Mais une nouvelle explosion plus épouvantable que la première se fit entendre, et cette fois ils eurent en outre à essayer le feu des veneurs forestiers du margrave, gens d'une adresse consommée. Tous les Espagnols tombèrent, à l'exception d'un seul, qui battit l'air de ses bras et promena autour de lui un œil hagard et insensé.

Van-Hoëk l'aperçut du fond de sa barque, il se souleva péniblement, épaulant son arquebuse, il fit feu en murmurant avec l'expression d'une haine profonde :

— Tiens, ce n'est pas pour moi, mais c'est pour le margrave.

Le coup partit, et l'Espagnol, après avoir fait un bond comme un daim blessé, tomba à côté de ses compagnons d'armes ; pas un seul n'était demeuré debout. Au reste, ces gens-là savaient mourir ; après le premier cri arraché par la douleur, ils s'embossaient dans leur cape et attendaient silencieusement la mort.

Dès que l'œuvre sanglante fut terminée, on vit des hommes se dresser de tous les côtés du Plat-Marais comme s'ils fussent sortis de terre. A l'exception des veneurs forestiers, ils portaient presque tous le costume des hutteurs affûteurs, c'est-à-dire le large feutre, la casaque de toile bleue et les longues guêtres de cuir. Ces gens avaient un aspect rude et farouche. La plupart mouraient sans avoir franchi la solitude sauvage des claires excepté pour vendre, une fois l'an, quelques fourrures dont le prix leur servait à acheter de la poudre et du plomb.

Ces hommes, donnant alors des signes d'une douleur sombre et contenue, entourèrent le margrave

octogénaire dont la poitrine percée de trois balles laissait échapper des flots de sang. Il était soutenu par son fils Jean de mon Mirel et par le ridder de Rakenghem. Jeanne priait et s'appuyait défaillante à l'épaule de son frère.

— Mes amis, dit le vieillard en tournant un regard affaibli vers le cercle pressé de ses vassaux, vous m'avez vengé ; merci !... notre sol a encore une fois bu du sang espagnol... Mes amis, que Dieu vous garde ; adieu !

— Adieu, monseigneur ! répondit la foule d'une seule voix.

Le margrave des Claires étendit alors une main défaillante au-dessus de son fils, de Jeanne et du ridder pour les bénir ; puis il baisa la croix de son poignard et rendit le dernier soupir.

Personne ne bougea, mais Van-Hoëk qui, malgré une large blessure à la cuisse, s'était trainé jusqu'aux pieds de son seigneur expirant, poussa un sanglot rauque et guttural qui fit tressaillir la foule. On vit alors plus d'une larme couler sur des joues bronzées qui n'avaient jamais été mouillées que par l'eau du ciel.

Après cet élan de douleur on construisit à la hâte une civière où fut déposé le corps du vieillard, et le funèbre convoi, gardant un religieux silence, prit, à pas lents, le chemin du manoir de Brunemont.

L'endroit où furent exterminés les maraudeurs espagnols garde encore aujourd'hui le nom pittoresque et bizarre : *Où les hommes ont été tués*. Un chemin qui passe par là et va se perdre dans les bois d'Ubia porte le même nom par extension. Seulement il est peu de gens du pays qui sachent l'origine de cette appellation.

La troupe de veneurs, hutteurs et affûteurs eut bientôt quitté le Plat-Marais, et le convoi arrivait à peine sur les rives de l'Agache, que déjà des nuées de corbeaux et de choucas fondirent sur les cadavres encore chauds. C'était bien souvent alors l'unique et triste sépulture des gens de guerre.

(A CONTINUER.)



## STABAT MATER DOLOROSA.

Voir Naples et mourir.



ette noble et belle sentence devait pénétrer le cœur et toucher les fibres de quiconque promenait ses regards sur les environs de Naples, pendant une des éblouissantes matinées d'octobre 1735.

La voilà, la ville féerique avec ses tours et ses coupoles innombrables, sur lesquelles était suspendu le resplendissant voile d'or de l'aurore ; la voilà, la puissante coupole entourée de nuages, du plus majestueux de tous les dômes, le sommet du Vésuve ! Et le superbe golfe, luisant et ondoyant çà et là, se reposait sur la fière poitrine de la terre comme une goutte lourde et gigantesque tombée d'en haut. Une atmosphère rougeâtre et chaude entourait tremblante les forêts épaisses de myrtes et d'orangers, jouait autour des pampres qui, souples et joyeux, se tendaient les mains vertes, et flottait dans une danse gracieuse au-dessus de la contrée. Elle embrassait les fleurs et les plantes grimpantes qui couvraient le sol de même qu'un réseau de couleur. C'était comme le souffle du bon Dieu se répandant sur l'endroit le plus délicieux de la terre ; c'était comme la paix éternelle, la volupté, la beauté séjournant dans cette contrée.

Contre la douce pente d'une florissante colline, cachée par la végétation exubérante d'un bosquet d'oléandres magnifiques, ombragé par des platanes et des oliviers, à moitié couvert par des lauriers tulipiers, un grand crucifix était adossé, ayant à ses pieds la Sainte Vierge en deuil.

C'était peut-être à un miracle qu'on devait l'existence de ce groupe en ces lieux, où la pitié était parvenue à le sauver de la destruction, en l'y abritant ; car c'était un chef-d'œuvre d'une incomparable beauté et digne de reposer dans une église monumentale. Dans la composition de ces figures de grandeur naturelle, se révélait cette main de maître qui transforme la pierre dure en une matière molle, et qui l'anime et la vivifie ! L'homme attaché là-haut à la Croix, c'était le héros de la Foi, le Vainqueur, ce n'était pas le moribond, le supplicié ! Ses traits étaient nobles, tranquilles, presque transfigurés ; son corps restait beau dans l'invincible raideur de la mort ; on n'y découvrait point de vestiges de souffrances ni de lutte ! — Mais Marie, la *Mater dolorosa*, quel aspect saisissant elle offrait ! Cette figure sublime, brisée, mais non courbée sous le fardeau du

chagrin, cette figure admirable sur laquelle la douleur la plus profonde se peignait, c'était l'image d'une souffrance qui jamais ne peut finir ! De grosses larmes en pierre pendaient aux cils.

Comme pour exprimer leur compassion, des feuilles fraîches et vertes s'étaient attachées à la robe de la martyre, et des fleurs charmantes, écloses tout près du corps du Crucifié, en couvraient soigneusement les cicatrices.

Il arrivait rarement qu'un pieux passant découvrit ce lieu écarté. Ce n'était que par accident qu'un genou fléchit devant cette croix

Mais ce matin d'octobre 1735, il se trouva qu'un jeune homme pâle vint s'agenouiller devant le crucifix salutaire. Il avait l'aspect malade et sérieux, ses yeux noirs étaient fatigués et tristes, sa taille svelte était faible et courbée ; exhalant un profond soupir, il leva les yeux vers l'image du Sauveur. En voyant la paix céleste que reflétait la figure du sublime Crucifié, il fut saisi d'un tressaillement de fervente dévotion ; en voyant les traits angéliques de Marie et les souffrances sans nom que ces traits exprimaient, il recula devant l'expression de cette douleur immense. Un sentiment de compassion sans bornes pénétra dans son âme ; il sentait qu'il devait délivrer la poitrine de la Sainte Vierge des glaives qui la perçaient ; il sentait que ces larmes de pierre criaient à haute voix : Miséricorde ! Son propre chagrin, qui l'avait amené là, disparut devant la grandeur de cette douleur muette ; toutes ses plaintes, il les étouffa dans son cœur ; il oublia les tourments qu'endurait son âme, et humilié il baisa la tête.

A ce moment, des sons doux et purs se firent entendre : c'était un *Ave Maria* chanté par deux charmantes voix de femmes. Deux sœurs, dont la mère avait été guérie par la grâce de la Sainte Vierge, venaient porter à la Reine des cieux leur offrande quotidienne de fleurs. Ces jeunes filles étaient remarquablement belles : l'une à la taille noble, au regard fier, au teint brun, aux joues pleines de vie ; l'autre à la figure blonde et douce, aux yeux bleus aux traits ravissants. Elles déposèrent des couronnes odorantes au pied du Crucifix, prièrent à voix basse et disparurent. Mais la blondine en s'en allant tourna sa petite tête pour regarder furtivement le jeune homme agenouillé.

En même temps celui-ci levait les yeux et priait à voix basse : « Mère de Dieu, aie pitié de moi, dis-moi ; je suis seul, tout seul sur cette terre, et je souffre. Donne-moi un cœur qui m'aime, et mets un terme aux souffrances de ma poitrine malade ! »

Ce fut comme si un voile s'était déchiré tout à devant ses yeux suppliants : la statue trembla, un

éclair de vie passa sur la face de la mère de Dieu et la bouche de pierre murmura : « Fais une offrande digne de mon immense douleur ; viens me délivrer de ces terribles larmes pétrifiées ; viens les amollir ; qu'elles se fondent doucement et qu'elles soulagent mon cœur tourmenté. Fais saigner mes blessures et ta prière sera exaucée ! »

D'abord frappé de stupeur, il parvint cependant à reprendre ses esprits. Le soleil méridional dardait déjà ses brillants rayons, et tout ce qu'il y avait de vivant se dérobait à son souffle ardent. Le jeune homme ne s'en souciait pas : ses joues brûlaient, ses yeux étincelaient ; un sourire bienheureux jouait autour de ses lèvres. D'un pied léger il retourna à Naples.

Le lendemain, à la clarté matinale du soleil, les charmantes sœurs revinrent devant le Crucifix, chanter *Ave Maria* comme des Enfants innocentes. Il y avait je ne sais quoi d'enivrant dans le contraste que formaient le soprano clair et argentin de la tendre blondine et le grave contralto de la charmante brunette. Elles retrouvèrent le jeune homme aux boucles brunes et au front chargé de pensées ; mais cette fois, il n'était pas agenouillé devant la croix ; il se reposait sur la pente de la colline, les yeux errants et enthousiasmés. Il tenait dans la main une feuille de papier sur laquelle il traçait, à l'aide d'un crayon, des figures de toutes sortes. Il y avait sur son visage quelque chose de resplendissant, à ce point que Laurette, la timide blondine, faillit oublier de déposer son bouquet de roses dans le giron de la Sainte Vierge, et que la pétulante Lucie eut peine à dégager ses regards du jeune homme inspiré. Enfin, les deux sœurs s'éloignèrent à pas lents ; Laurette ayant enfin laissé tomber délicatement son bouquet de fleurs d'oranger.

Désormais, ces trois enfants se rencontrèrent tous les jours. Ni l'orage, ni la pluie des mois d'hiver ne pouvaient entraver leur pèlerinage.

Les regards de Laurette devenaient de jour en jour plus profonds et plus tendres, tandis que les adieux se disaient d'une voix de plus en plus timide et tremblante.

Quant au jeune homme, son extase allait toujours croissant.

Sur ces entrefaites arriva le mois de mars, ce mois qui est si doux en Italie et qui apporte avec des vents tièdes des boutons frais et un nouveau feuillage.

Mais Laurette ne remarquait pas que la figure du jeune homme, malgré le souffle vivifiant du printemps, se fatiguait de plus en plus, que ses pas s'alourdissaient, et qu'il avait de jour en jour les traits plus pâles ; car ce teint rouge si brillant, mais si trom-

peur, s'étendait sur son noble visage, tandis que ses yeux noirs resplendissaient d'un feu étrange. — Un jour il demanda à voix basse : « Oserai-je vous transmettre demain une hymne, un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge ? Voudriez-vous bien le chanter de vos voix si belles et si pures, et m'aider de cette manière à faire une offrande ? La Sainte Vierge a demandé cette offrande ; elle m'a promis, en récompense, quelque chose de divin. Aidez-moi ! aidez-moi à accomplir mon vœu ! Chantez mon hymne le dimanche suivant au pied de ce Crucifix, et vous serez témoins des miracles que la Sainte Vierge fera en ma faveur. » Lucie inclina gracieusement la tête en signe d'approbation ; mais Laurette glissa sa main tremblante dans celle du jeune homme, et une larme, lourde et ardente, tomba de ses beaux yeux.

Le 16 mars, un dimanche au soir, les trois enfants se réunirent sous le Crucifix. Laurette soutenait le jeune homme qui marchait d'un pas chancelant ; elle portait une couronne de violettes sur son bras. Le Sauveur semblait, du haut du Crucifix, regarder le groupe d'un œil sérieux. Le jeune homme se prosterna ; il leva ses mains pâles comme de la cire blanche en s'écriant passionnément et profondément ému : « Sainte Mère des douleurs, accepte mon offrande ! »

Auprès de lui les deux voix féminines s'élevaient comme de l'encens musical, merveilleusement pures, graves et émouvantes, elles chantèrent :

« *Stabat Mater dolorosa  
Juxta crucem lacrimosa,  
Dum pendebat filius.* »

Aucune brise ne soufflait à travers les arbres ; aucun bruit ne se faisait entendre aux environs. Il régnait une tranquillité sainte ; c'était le silence de la nature en présence de la grandeur et de la véritable sainteté de cette mélodie.

La voix des jeunes filles était empreinte d'une mélancolie profonde, qui descendait pour ainsi dire goutte à goutte dans chaque intonation.

Le jeune homme, tout en priant, semblait être dans le ravissement. Sans détourner les yeux, en proie à une émotion indescriptible, ses regards s'attachaient dans une attente fiévreuse, aux traits de la Sainte Vierge. Mais lorsque les mots se firent entendre :

« *Quis es homo qui non fletet,  
Christi matrem si videret ;  
In tanto supplicio ?* »

lorsque ces mots pleins de charmes et d'une miséricorde sublime sortirent du cœur des chanteuses en-

thousiasmées, la face rigide de la *Mater dolorosa* tressaillit ; l'indicible douleur qu'elle exprimait disparut ; une émotion céleste se manifesta autour de sa belle bouche ; les larmes de pierre se fondirent et coulèrent ; les blessures de la poitrine percée de glaives saignèrent, et des gouttes limpides et chaudes tombèrent sur la tête du jeune malade.

Dans ce moment, les douleurs toujours cruelles qui accablaient son faible corps cessèrent ; sa poitrine oppressée se souleva et il respira librement ; un doux et miraculeux épuisement le surprit ; il étendit ses bras en extase. Laurette pleine d'anxiété tomba à ses pieds ; un sourire comme un rayon de soleil passa sur ses traits, et il tomba brisé. — *Giovanni Battista Pergolesi* n'était plus.

Le Crucifix est depuis longtemps tombé en ruines ; des jasmins et des aloës couvrent ce lieu délicieux, et le corps du célèbre compositeur, dont l'âme inspirée par la foi créa l'incomparable *Stabat Mater*, repose sous le dôme de Vescorato. Mais au pied de cette colline, à la pente de laquelle s'adossait le Crucifix, se lève, à peine visible, un tombeau couvert de fleurs, presque enterré par l'action du temps et ombragé par des cyprès. Il cache la pure et chaste demeure du cœur aimant que la Sainte Vierge avait accordé aux prières du jeune homme : les dépouilles de la blonde Laurette.

ÉLISA POLKO.

## POESIE.

### CE QU'ON DISAIT.

On me disait : elle est charmante.  
Son œil aussi vif que l'éclair  
Nous fait tressaillir ; la jouvante  
A le teint si frais et si clair !

On m'avait souvent parlé d'elle,  
On m'avait dépeint sa beauté.  
Elle est charmante ! elle ensorcelle !  
Me disait-on de tout côté.

Et moi, que ces belles peintures  
Mettaient quelque fois si rêveur,  
Je prêtai l'oreille aux murmures  
Des bois en retenant mon cœur.

Et je croyais toujours entendre  
Dans les mille bruits des forêts  
Sa voix harmonieuse et tendre,  
Et, pensif, alors j'écoutais.

Dois-je le dire ? dans mes rêves  
Il me semblait toujours la voir,  
Tantôt errante sur les grèves,  
Tantôt debout à son miroir.

Tantôt à la danse où la belle  
Charmait tous les cœurs éperdus.....  
Hier, j'ai vu la demoiselle,  
Et je n'y pense déjà plus !

Arthabaskaville.

M. J. A. POISSON.

## SCIENCES SOCIALES.

### CHRONIQUE DE L'ALBUM.

Ecrire dans un journal plein d'agrément, exclusivement destiné au sexe qui n'a pas son pareil pour la fabrication des confitures, voilà, certes, une douce récompense pour des écrivains qui ont contracté tous les vices du journalisme militant, et connu toutes les horreurs de la polémique quotidienne. . . .

\*.\*

S'entretenir de mode, de parures et de chiffons, tout en apprenant à donner aux choses de ce monde ce coup de ciseau raffiné, artistique et supérieurement

élégant, qui est comme le triomphe de la modiste, et le couronnement de la corsetière, quelle agréable existence, pour nous qui ayons grandi dans la fréquentation de lecteurs mal léchés, capables de nous attendre le soir, au coin des rues, pour nous poignarder, si nous nous étions refusés à rugir, en deux colonnes, contre nos infâmes adversaires politiques !

Et puis ; tout en taillant une pointe par-ci, une frange par-là, quelle admirable ressource de causeries n'aurons-nous pas, si seulement nous nous donnons la peine de recueillir aux bons endroits les can-

cans de la veille, les bruits du jour, et les petites médisances du lendemain qui en sont comme l'accessoire indispensable!..

Ah! Quels horizons nouveaux, et profonds, et brillants, nous allons ouvrir à la *disette* canadienne, tout en ouvrant ce qu'il faut de boutonnières à la mantille d'une jolie demoiselle de quinze ans!... ,

\*.\*

D'abord, moi, je ne vous le cache pas, j'adore la toilette.

Si j'aime la toilette!  
Demandez-moi donc,  
Si la fleur coquette  
Fait le papillon.  
Les fleurs et les femmes  
Ont le même cœur.  
Ont les mêmes flammes,  
La femme et la fleur.  
Toujours sur la terre  
Coquette et légère,  
La femme sera  
Tra, la, la, la.

Toute personne qui voudra me plaire devra porter sur sa tête ses cheveux des dimanches, bien peignés, bien lissés et ne laissant percer la bourrure des rouleaux que là où il sera tout-à-fait impossible de la dissimuler entièrement.

Cette vilaine bourrure, fort difficile à cacher, si j'en juge par le nombre de têtes où elle s'étale pompeusement, fait plus de tort à une personne qu'on ne saurait le croire.

Et puis, à quoi ne s'exposent pas les demoiselles qui se risquent en cet étalage? Supposez un jeune homme épris jusque dans la *moëlle* épinière d'une Marguerite quelconque; naturellement il cherche à s'approprier délicieusement, mais malhonnêtement une mèche de ses cheveux. Armé d'un paire de ciseaux—un amoureux doit toujours avoir des ciseaux sur lui—il saisit l'instant favorable pour lui *chipper* une brindille; mais imaginez le désenchantement de cet aliéné, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a taillé en pleine étoupe, au lieu d'enlever prestement quelques parcelles d'une abondante chevelure....

Je vous le dis, en vérité, jeunes filles, soignez votre toilette, et méditez sur vos rouleaux, si vous ne voulez pas avoir un jour sur la conscience quelqu'accident désagréable et fatal...

\*.\*

Mais pardon, chères lectrices—(vous me permettez bien de vous chérir?)—Je me suis laissé égarer

un instant en des observations et des remarques que je regrette. Je ne voulais, en commençant, que faire de vous toutes un éloge mérité, et ce besoin de critique, inhérent à tout homme qui tient une plume, m'a fait dévier de la ligne de conduite honorable que je m'étais tracée.

\*.\*

Puisque nous avons maintenant notre journal de modes, tout homme qui voudra remporter quelques succès auprès de vous, mesdames, ne devra porter que des vêtements faits d'après les procédés les plus nouveaux et les plus perfectionnés.

Vous connaissez ce héros d'un roman de Théophile Gauthier, dont chaque pièce de ses habits relevait d'un brevet d'invention et était taillée dans une étoffe réputée imperméable à l'eau et au feu.

Ce gaillard-là avait des canifs qui étaient, en même temps, des rasoirs, des tire-bouchons, des cuillers, des fourchettes et des gobelets; des briquets se compliquant de bougies, d'encriers, de cachets et de bâtons de cire; des cannes dont on pouvait faire une chaise, un parasol, un pieu pour une tente et même une pirogue en cas de besoin, et mille autres inventions de ce genre, enfermées dans une quantité innombrable de ces boîtes à compartiments que charrient avec eux du pôle arctique à l'équateur "les fils de la perfide Albion, les hommes du monde à qui il faut le plus d'outils pour vivre."

Je sais bien que, dès l'abord, nous ne pourrions pas atteindre à ce rare degré de perfection britannique; mais avec le temps nous y arriverons.

Un ancien proverbe dit: «l'habillement et la coiffure d'une femme exigent une année." *Dum molitur, dum communtur, annus est.*

En supposant qu'il nous faille huit mois pour former de parfait gandins, ce ne serait pas trop, n'est-ce pas, puisqu'il faut un an, et peut-être un an et un jour pour décorer une femme selon toute les règles de l'architecture?

Donc, c'est entendu, bonnes lectrices. Nous allons passer ensemble des mois, que dis-je? des années, de longues années de bonheur. *Sabre et Scalpel!! L'Album* ne vivra que des mois!! Mais je veux qu'il vive cent ans, mille ans, dix mille ans, qu'il nous enterre tous, moi le dernier! Vous nous initierez aux douces merveilles de la broderie, tandis que nous vous raconterons les faits du jour, que nous vous parlerons des yeux bleus et des yeux noirs, des cheveux *Ailes de Corbeaux*, des lèvres de corail, des joues-pêches et des épaules d'albâtre. Ensemble, si vous le voulez bien, nous ferons de courte mais ravissantes promenades sur la mer du sentiment.—

Du reste, ne craignez point, je veux qu'après chacune de nos histoires, vous puissiez vous écrier gaiement :

Fort bien ! fort bien ! fort bien !

Cela ne nous gêne en rien.

\*.\*

Quant à moi, je vous promets l'un de ces jours quelques notes bien senties sur la *Carte du Tendre* de Melle. Scudery. Ce sera notre première promenade sentimentale.

\*.\*

Quand les histoires ne donneront plus, que tous les bruits du jour y auront passé, que les riens seront épuisés, *de fil en aiguille*, nous passerons à la fantaisie. La fantaisie, a dit un poète :

C'est tout, et ce n'est rien. C'est un atome au vent.

Un sylphe qui chantonne et fait vibrer son aile,

Un nuage rosé que l'œil suit en rêvant,

Une brise, un parfum, un éclat d'étincelle ;

C'est une frange d'or sur liseré d'argent,

Une bulle irisée, un brin d'herbe nouvelle,

Un prisme où le rayon prend un reflet changeant,

Une larme, un sourire, une fée immortelle ;

C'est le sentier qui tourne autour des grand chemins,

C'est le grain tout petit qui germera demain,

Étalant au soleil ses verdoyantes herbes.

C'est la source au flot pur murmurant dans son lit,

C'est le ver étoilé qui brille dans les herbes,

C'est beaucoup de folie—ou bien un peu d'esprit.

\*.\*

C'est cela ; quand nous n'aurons plus d'esprit, nous dirons des folies, et nous rirons d'Hamlet qui trouvait les jouissances de la vie « misérables, plates, usées, pesantes et stériles. »

A bientôt.

### LES MEILLEURS MOYENS DE DEVELOPPER LA LITTÉRATURE CANADIENNE.

Le développement de la littérature canadienne est suivant moi d'une grande importance pour notre nationalité. Car, c'est l'un des meilleurs moyens de nous mettre en relief sur ce continent. Entourés de races nombreuses et puissantes, adonnées plutôt à la poursuite de la richesse qu'aux idées spéculatives, d'une activité fiévreuse et d'une grande énergie, il est possible que nous ne puissions d'ici à longtemps

opérer dans l'esprit de notre population une réaction assez forte pour pouvoir rivaliser avec elles dans l'arène du commerce et de l'industrie. Mais il est un théâtre sur lequel nous pouvons avoir l'ambition non-seulement de les égaler, mais encore de les surpasser, et ce théâtre est celui de la littérature.

La supériorité intellectuelle est un noble rôle à poursuivre, qui semble s'adapter parfaitement à notre caractère national. Nous tenons de nos ancêtres le goût des choses de l'esprit et si nous ne pouvons dominer par la matière, tâchons du moins de l'emporter par l'intelligence. Des penseurs remarquables et, entre autres M. Rameau, qui ont étudié attentivement notre état de société, ont prétendu que le Canada français devait remplir sur ce continent le même rôle intellectuel et religieux que la France dans le vieux monde, et je crois que c'est bien là notre véritable mission.

Si nous tenons à laisser nos traces sur ce continent, si nous ne voulons pas passer inaperçus dans la marche des peuples vers l'avenir, c'est surtout par la culture de nos intelligences que nous pourrions obtenir ce résultat. Loin de moi l'idée de vouloir déprécier les peuples qui s'adonnent plus exclusivement que nous au commerce et à l'industrie, mais une nation arrive surtout à l'immortalité par l'éclat intellectuel qu'elle a jeté durant son existence. L'état de la littérature chez un peuple ne donne-t-il pas presque toujours la véritable mesure de sa civilisation ?

La Grèce était, par exemple, l'un des plus petits peuples de l'antiquité. Cependant, elle doit à ses illustrations littéraires de voir son nom grandir à travers les âges, et les pages seules de son divin Homère suffiront pour tirer son nom de l'oubli, alors qu'on n'aura plus qu'un vague souvenir de la puissance commerciale de ses voisins.

Pouvons-nous, Canadiens-français, espérer de jeter un vif éclat en ce pays par le développement de la littérature ? Dut-on quelque part me taxer d'exagération, je réponds affirmativement à cette question et, si je ne devais m'aventurer dans une trop longue digression, je m'efforcerais de le démontrer.

Malgré tous les obstacles que la diffusion de l'éducation a dû rencontrer en ce pays, à cause des circonstances exceptionnelles dont fait foi notre histoire, cependant il est certain que, proportionnellement, nous occupons une place supérieure à la population anglaise qui nous entoure, dans la république des lettres. Et pour parler seulement de nos historiens, de l'aveu même des critiques anglais, pas un des leurs n'a atteint à la hauteur où s'est placé Garneau. Nous avons des poètes, des publicistes et des savants, dont



les productions font honneur à la langue française et qui ont mérité les éloges les plus flatteurs de critiques bien entendus de France. Si l'on voulait établir une comparaison entre les recueils littéraires et les ouvrages publiés en langues anglaise et française en ce pays, je ne crois pas que nous aurions à craindre de nous voir enlever la palme.

Mais je ne veux pas me laisser entraîner plus longtemps dans ces considérations, et j'aborde le mérite de la question. Voici en quelques mots les moyens que je crois les plus propres pour développer notre littérature. Il nous faut : 1o. de grandes bibliothèques surtout dans les centres peuplés ; 2o. des journaux littéraires rémunérant leurs collaborateurs ; 3o. des instituts littéraires ; 4o. des cours publics de lectures ; 5o. des concours au moyen de bourses ; 6o. encourager les publications canadiennes en les donnant en prix dans nos maisons d'éducation.

## I

Disons un mot d'abord des bibliothèques. Je n'insisterai pas longtemps sur leur importance, car elle est parfaitement connue.

Je dois constater cependant qu'on ne semble pas en général en comprendre assez l'inappréciable utilité. Les bibliothèques sont pourtant le trésor le plus riche et le plus précieux que nous puissions exploiter pour la culture de nos intelligences. Elles sont un foyer de lumières et l'arsenal inépuisable où nous trouvons les armes les plus affrénées pour défendre la vérité et tous les principes sociaux et religieux qui nous sont chers.

Nous sommes bien loin du temps, où l'apparition d'un ouvrage français contemporain à Québec était presque un événement. Mais les bibliothèques sont encore trop clair-semées à la ville comme à la campagne. La corporation de Montréal a fait beaucoup pour l'agrandissement et l'embellissement de la cité, mais elle n'a pas encore su fonder une grande bibliothèque publique. Nous sommes sous ce rapport en arrière de la plupart des villes américaines, où partout la libéralité publique et individuelle a contribué à la fondation de magnifiques bibliothèques. Québec est mieux doté que Montréal à ce point de vue et l'on doit avouer que l'insuffisance des bibliothèques est vraiment déplorable dans notre ville.

Il paraît qu'une de nos institutions littéraires possède une bibliothèque relativement considérable. Mais la jeunesse catholique ne peut y aller chercher des inspirations ; les autorités religieuses ont déclaré qu'elle était un foyer d'erreur. Seule, l'Union

Catholique contient environ 5000 volumes, et n'eût été la largesse du Séminaire de St. Sulpice, qui promet de créer une belle bibliothèque, la jeunesse canadienne de Montréal aurait bien peu de moyens d'instruction à sa disposition.

C'est dire pourtant une vérité élémentaire que sans les livres, il est impossible d'élargir le cercle de nos connaissances. Il nous faut des ouvrages et en grand nombre, afin que tous les goûts soient satisfaits et que l'on puisse s'adonner aux études les plus variées. Tâchons donc de créer de grandes bibliothèques dans les principaux centres du pays et nous donnerons ainsi une impulsion sensible au progrès des lettres.

## II

J'arrive au second point de ma thèse. Il est incontestable que les journaux politiques ont rendu de grands services aux lettres en ce pays et que leur influence s'est fait d'autant plus sentir que leur voix retentissante trouvait tous les jours de l'écho auprès de milliers de lecteurs. Mais ce sont des recueils spécialement voués à la littérature qui lui donneront un élan décisif. Car, on n'y accorde d'ordinaire l'hospitalité qu'à des études choisies, bien peignées et élaborées avec soin.

Depuis longtemps déjà il existe en Canada des recueils littéraires et leurs premiers fondateurs ont dû les publier à force de sacrifices et de dévouement. Le regretté M. Michel Bibaud, père, a particulièrement droit à notre reconnaissance, car le premier il a maintenu sous divers noms des publications littéraires périodiques à Montréal. M. Bibaud n'était pas un littérateur émérite et je ne crois pas par exemple que ses satyres lui vaillent jamais une place au Parnasse. Mais il a été l'un des pionniers les plus infatigables de la littérature canadienne à une époque où l'on pouvait dire de Dieu avec bien plus de vérité qu'à présent :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.  
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

Aujourd'hui nous comptons plusieurs recueils littéraires où se donnent rendez-vous nos écrivains les plus distingués. Quelques unes de ces publications renferment des matières presque exclusivement originales et rétribuent leurs collaborateurs, mais d'une manière encore insuffisante. Nous avons traversé l'âge de fer de la littérature, nous sommes arrivés à l'âge d'airain, mais l'âge d'or luiira-t-il jamais ?

Notre population devrait se faire un devoir patriotique d'encourager libéralement nos recueils littéraires. Car, avec plus de ressources, ils pourraient se maintenir sur un pied qui ne laisserait rien à envier

aux publications américaines et autres. Dieu merci, les talents supérieurs et les intelligences d'élite ne sont pas rares dans notre pays et le jour, éloigné peut-être, où notre littérature offrira un encouragement plus substantiel à nos hommes de lettres, notre ascendant intellectuel sera plus marqué que jamais.

## III

Nos instituts littéraires sont encore un puissant agent pour développer la littérature nationale. Toute la jeunesse canadienne ne devrait pas hésiter à prendre une part active aux associations de ce genre répandues en assez grand nombre par toute la Province. Car, on ne saurait trouver que peu de moyens aussi prompts, au moyen de la discussion et de l'échange des idées, de s'instruire et d'étendre le champ de ses connaissances.

Il se peut que ces institutions se multiplient dans une mesure telle à Montréal que nos forces se fractionnent trop, mais je n'ai pas pour le moment à m'occuper de cette question, qui, bien que digne de considération, m'amènerait à un trop long examen.

C'est un fait avéré que la prospérité de nos instituts littéraires a toujours coïncidé avec le progrès intellectuel en ce pays. Sans citer d'autre exemple, on ne saurait nier par exemple que l'une des plus belles époques de notre progrès littéraire à Montréal ait été celle où le Cabinet de Lecture Paroissial jetait l'éclat de ses premières années. Toute une jeunesse brillante s'est formée alors dans son enceinte et c'est au Cercle Littéraire que quelques-unes de nos meilleures plumes ont fait leurs premières armes.

C'est dans nos instituts littéraires que plusieurs de nos premiers hommes politiques ont fait leur début et qu'ils se sont brisés à la discussion pour devenir ensuite les plus rudes joueurs dont s'honore la tribune politique. C'est dans ces mêmes associations qu'ils ont discuté et appris à connaître peut-être les véritables principes sur lesquels doit reposer toute société bien constituée et à défendre les droits et les prérogatives de la grande famille française du Canada.

Nous avons à Montréal le germe d'une institution forte et pleine de vitalité, qui sous le nom de Cercle Catholique est appelée à continuer et étendre l'œuvre du Cabinet de Lecture Paroissial. Eh ! bien, profitons des avantages exceptionnels que nous offre la munificence du Séminaire de St. Sulpice. Rallions-nous autour du drapeau du travail intellectuel, vivifié par l'esprit religieux, et marchons en phalange serrée sous ses nobles couleurs.

## IV

Parlons à présent de l'utilité des concours publics au moyen de bourses. Ces concours sont très en vogue dans les pays avancés sous le rapport intellectuel et il n'est rien comme ces luttes pacifiques de l'intelligence pour piquer l'émulation des hommes de lettres et stimuler la production littéraire. En France surtout ils ont donné les plus beaux résultats et on leur doit quelques uns des chefs d'œuvre produits par le génie français en poésie, en histoire, en philosophie, et dans les sciences. Les lauréats dans les concours de peinture, sculpture, gravure, architecture et musique peuvent même en récompense faire le voyage de Rome et séjourner en Italie, pendant cinq ans, aux frais du gouvernement.

Dans notre pays où les amants des muses sont en général peu doués, pécuniairement parlant, il faudrait pour donner une garantie de succès à des concours littéraires offrir nonseulement des médailles aux lauréats, mais des bourses qui les dédommageraient des longues veilles qu'ils auraient consacrées à ces travaux.

Les concours ont été rares dans notre pays mais ils ont été assez réussis pour nous faire regretter qu'ils n'aient pas été plus nombreux. J'en signalerai quelques uns.

En 1855, par exemple, lors de la grande exposition internationale de Paris, on mit au concours la meilleure étude sur le Canada. Dix-huit concurrents entrèrent en lice et leurs travaux avaient été faits avec un talent tel, que les arbitres ne pouvant s'entendre durent laisser au gouverneur d'alors, Sir Edmond Head, la tâche de les classer suivant leur mérite. MM. Hogan, Morris, aujourd'hui membre du Conseil Privé, et Jean Charles Taché, l'un de nos premiers littérateurs, remportèrent les trois premiers prix et l'on dut créer trois autres prix de \$100 chacun, dont l'un fut remporté par l'hon. M. Langevin, actuellement Ministre des Travaux Publics. Les études qui furent couronnées ont tout été publiées et elles offrent les considérations les plus utiles et les plus complètes sur les progrès accomplis à tous les points de vue par le Canada jusqu'à cette époque.

1. Le jury se composait de MM. H. Hillyard Cameron, D. B. Stevenson, Robert Christie, E. Parent, L. H. Holton, et A. N. Morin.

Plus tard un journal commercial anglais de Montréal ouvrait un concours pour la meilleure étude sur la question du Traité de Réciprocité et il nous a valu plusieurs excellents travaux que l'on consulte toujours avec profit en étudiant nos relations commerciales avec les États-Unis.

L'Université Laval a fondé il y a quelques années

un concours de poesie et d'éloquence, qui nous a valu plusieurs productions littéraires remarquables. L'initiative prise par l'Université Laval et qui lui revenait de droit, lui fait certainement honneur, mais sans me permettre d'aviser cette importante institution, il me semble qu'on eut préféré des bourses aux médailles en or, en argent et en bronze qu'elle offre. En laissant aux concurrents la liberté de publier leurs travaux, on eut donné un autre gage de succès à ces concours.

On demandera peut-être qui prendra l'initiative de ces concours ? Est-ce que le Conseil de l'Instruction Publique ne pourrait pas le faire en affectant tous les ans \$ 300 ou 400 pour ouvrir un concours qui enrichirait continuellement notre littérature de plusieurs belles études sur des questions d'histoire, de sciences et d'économie politique appliquées à notre pays ?

Nous comptons plusieurs institutions puissantes et riches qui marchent fièrement à la tête de l'enseignement public. Ne resteraient-elles pas dans les limites de leurs attributions et ne se feraient-elles pas honneur en instituant des concours, qui auraient lieu annuellement ou tous les deux ans, en offrant des bourses ?

On pourrait encore recourir à l'initiative individuelle. Nous comptons bien des opulents qui sèment ça et là leur or ou le laissent dormir au fond de leur trésor. Ne feraient-ils pas acte d'un patriotisme éclairé et généreux en encourageant les lettres au moyen de concours et de bourses ? Un jury pourrait être choisi parmi des hommes compétents et impartiaux, et je ne doute pas que des concours, institués dans de pareilles conditions, aurait plein succès. On disait autrefois, écrivait M. Etienne Parent, il y a plus de vingt ans, que noblesse oblige, mais aujourd'hui que les nobles ne sont plus et que la principale distinction sociale est la richesse, le riche, qui a hérité de la position du noble dans la société, doit prendre pour règle que : Richesse oblige.

J'ignore si jamais nous aurons nos Mécènes et nos Monthyons, mais il me semble que la somme qu'ils affecteraient dans un but aussi national leur vaudrait une gloire qui mérite bien d'être ambitionnée. De tout temps les noms des bienfaiteurs des lettres ont été honorés, les poètes ont redit hautement leur mérite et l'éclat du mouvement intellectuel qu'ils ont encouragé a rejailli sur eux.

#### V.

Les cours publics favoriseraient aussi grandement le développement des lettres françaises en Canada. Ces cours sont très en vogue dans les grandes villes

d'Europe et ils offrent d'abondantes ressources à la jeunesse avide de s'instruire.

La France l'emporte sur toutes les autres nations par l'enseignement, et on peut remarquer aux cours de ses universités des auditeurs venus de toutes les parties du globe. Mais il est à regretter qu'il ne soit pas plus conforme à l'esprit catholique. Les Universités d'Oxford et de Cambridge, ainsi que de l'Allemagne, sont célèbres, dans certaines spécialités, mais elles ne présentent point un système d'enseignement aussi complet. Les cours publics et gratuits existent à Paris depuis 1530, lors de la fondation du Collège de France. La plupart sont encore gratuits dans les Académies et les Universités.

Il faut parcourir le catalogue de ces cours pour avoir une idée de leur étendue et de leur variété. Il semble qu'il n'est pas une seule branche des connaissances humaines qu'on n'y enseigne. Les cours comprennent la littérature de presque tous les peuples, toutes les langues connues jusqu'à celle des tartares-manchoues, l'histoire dans toute son étendue, les sciences naturelles, l'économie politique, la jurisprudence, le droit constitutionnel, public, ecclésiastique, les mathématiques, l'agriculture, la philosophie et bien d'autres.

Il est inutile de démontrer les avantages exceptionnels qu'offrent de tels cours à la jeunesse qui veut s'instruire. Un étudiant peut étendre ainsi fort rapidement le champ de ses connaissances en assistant tous les jours à plusieurs conférences données par des hommes éclairés et des savants sur les questions les plus variées.

On a vu avec plaisir Québec nous donner l'exemple, sous ce rapport, et il a été facile à l'Université Laval, par l'intermédiaire de ses professeurs, d'instituer plusieurs cours publics et gratuits sur le droit naturel, l'économie politique, la physique et la métallurgie, la mécanique appliquée et la chimie agricole et industrielle.

Cet exemple portera ses fruits et puisse le jour n'être pas éloigné ou l'on pourra offrir autant d'avantages à la jeunesse catholique de Montréal, qui a soif d'études et de connaissances. Les lectures et discussions qui se font devant nos associations littéraires ont sans doute de bons résultats, mais des cours publics faits par des hommes bien entendus sur des matières importantes sont inappréciables. Qui ne se rappelle avec plaisir des jouissances intellectuelles que nous procurait il y a quelques années, le cours de philosophie de M. l'abbé Colin, qui savait pénétrer les plus profonds secrets de cette science et nous les révéler dans un langage aussi clair que vigoureux ? Qui ne se souvient de l'ardeur que l'on

témoignait à assister à ces conférences qui nous tenaient suspendus durant de longues heures aux éaves éloquentes de l'éminent sulpicien ?

L'absence d'une Université française à Montréal fait qu'il n'est pas aussi facile qu'à Québec d'instituer des cours publics et gratuits. Cependant, en vue de leurs inestimables avantages, je crois que la jeunesse canadienne de cette ville ne devrait pas hésiter à faire des efforts et même des sacrifices pour en assurer l'organisation. Il appartiendrait au Cercle Catholique de prendre l'initiative et je ne doute pas que le gouvernement provincial ne lui vienne généreusement en aide.

## VI

J'arrive maintenant au dernier moyen que je suggère pour développer la littérature canadienne. Tout le monde admet que les lettres progresseraient plus rapidement en Canada si elles étaient mieux encouragées. Bien des travaux qui dorment dans les cartons de nos hommes de lettres verraient le jour si nos écrivains étaient sûrs d'un encouragement plus substantiel.

Cependant, il est surprenant qu'en dépit de mille obstacles et de l'apathie publique, les publications canadiennes abondent autant. Le fait que l'an dernier deux romans canadiens aient vu le jour et que les éditeurs d'ouvrages aussi considérables que les *Œuvres de Champlain*, le *Journal des Jésuites* et le *Dictionnaire généalogique des Familles Canadiennes* aient réussi à couvrir leurs frais, est une preuve pourtant du réveil littéraire qui se fait dans le pays et nous promet un meilleur avenir.

Je suis d'avis qu'un des meilleurs moyens d'accélérer la vente des ouvrages canadiens qui méritent cet honneur, serait de les donner en prix dans nos maisons d'éducation. Je ne demande pas qu'on exclue les ouvrages publiés en Angleterre et en France, mais qu'on encourage davantage les livres canadiens.

Le rapport de l'instruction publique pour 1868 et 1869 constate par exemple que 6,199 volumes ont été donnés en prix par l'intermédiaire des inspecteurs d'écoles. On n'a donné sur ce nombre que 720 livres canadiens, et la plupart n'étaient pas littéraires mais pédagogiques. Au lieu d'acheter 5,561 volumes de la *Bibliothèque de l'Enfance*, n'eut-il pas mieux valu faire imprimer une édition à bon marché de quelques-uns de nos ouvrages canadiens et les donner en récompense ?

Notre pays compte des centaines de collèges, couvents, académies et autres maisons d'enseignement. Chacune de ces institutions donne bon nombre de prix tous les ans et plus de 15,000 volumes doivent s'écouler ainsi de cette manière. Cependant les ouvrages canadiens y sont à peu près inconnus. Si toutes ces institutions donnaient tous les ans des livres canadiens en prix, nous arriverions avant longtemps à un magnifique résultat. Des milliers d'ouvrages au lieu d'encombrer les tablettes de nos libraires s'écouleraient ainsi, et non seulement on encouragerait les auteurs, mais on favoriserait encore l'industrie de l'impression et de la reliure canadienne, qui a déjà pris tant d'extension.

Les étudiants préféreront d'ailleurs recevoir en prix des ouvrages canadiens. Car, ces livres leur seront d'un intérêt immédiat. Ils leur parleront des glorieux événements dont notre pays a été le théâtre, de notre belle et instructive histoire, de nos grands hommes dignes à la fois de leur admiration et de leur servir comme modèles, des besoins et des ressources du pays comme des mille fait qui se rattachent à notre existence nationale et qu'on ne saurait connaître assez bien.

Voilà suivant moi un moyen très pratique, d'encourager la littérature canadienne d'une réalisation facile et que nos maisons d'éducation ne devraient pas hésiter d'adopter. Quelques unes ont déjà pris l'initiative, mais le mouvement est loin d'être général.

Avec cette démonstration je termine les quelques remarques que j'avais à énoncer sur cette importante question. Je suis loin d'avoir épuisé le sujet, mais les mesures à prendre que j'ai signalées auraient, je n'en doute pas, une influence énorme sur le mouvement littéraire en ce pays, si on les appliquait avec vigueur et intelligence.

JOSEPH TASSÉ.



## LA SCIENCE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

### LES METAMORPHOSES DES INSECTES

Par l'Abbé Provancher.

Jean Louis Gélase est un instituteur d'une des paroisses du district des Trois-Rivières. Après un cours classique des plus brillants dans un collège de la France, où il a reçu le jour, il fut forcé, par des revers de fortune, à émigrer en Amérique. Privé de toutes ressources, la seule carrière d'instituteur s'offrit devant lui comme l'unique moyen de gagner sa vie, sa pauvreté lui fermant l'entrée d'autres carrières plus avantageuses et plus en harmonie avec ses goûts et ses aptitudes. Il se livra cependant à l'enseignement avec zèle et dévouement, et finit bientôt par s'affectionner à une besogne qu'il n'avait acceptée d'abord que comme un pis-aller, dans l'espérance de l'abandonner aussitôt qu'il lui serait possible de le faire.

Ne sachant comment dévorer l'ennui, dans l'isolement où il se trouvait plongé, il se mit à étudier l'Histoire Naturelle, Botanique, Entomologie, etc., et recueillant tous les échantillons qui lui tombaient sous la main, il se forma en peu d'années, une collection des plus précieuses et des plus intéressantes, consistant particulièrement en plantes et en insectes, par lesquels avaient débuté ses premières études.

Grand nombre de ses anciens élèves, devenus cultivateurs autour de lui, se plaisent souvent à aller faire des visites au musée de leur ancien maître, pour recueillir de sa bouche, des renseignements qu'ils regrettent fort de n'avoir pas pris lorsqu'ils étaient en état de pouvoir le faire. Et c'est toujours avec un sensible plaisir que Maître Gélase, comme ils l'appellent, les accueille et s'efforce par les explications les plus claires, de leur exposer ces merveilles sans nombre que la nature renferme à chaque pas, et dont l'intelligence est souvent si utile.

Parmi les habitués des veillées de Mtre. Gélase, Pierre et Michel, deux cultivateurs du voisinage, se sont toujours tenus au premier rang par leur assiduité et leur zèle à profiter de ses instructions. Les sujets d'entretien sont aussi variés que les mille objets qui frappent chaque jour nos regards. Je me propose de mettre de temps à autres, sous les yeux des lecteurs de l'*Album* quelques fragments de ces entretiens, persuadé qu'ils pourront eux aussi y trouver amusement et instruction. Je commencerai aujourd'hui par des explications sur les métamor-

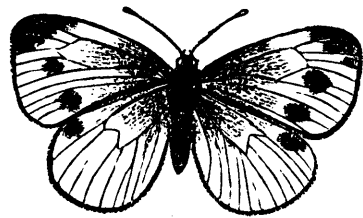
phoses des insectes, que nous éluciderons d'avantage par la représentation de la Piéride de la rave, fig. 1 2.

Eh b'en, fit Mtre. Gélase, en les voyant arriver, comprenez-vous bien maintenant ce que c'est que les métamorphoses des insectes ?

*Michel.*—Tenez, Mtre. Gélase, ces grands mots là me découragent, et je pense qu'ils n'ont pas été faits pour les cultivateurs. Métamorphoses, je me rappelle bien que vous nous en avez parlé plus d'une fois, mais je ne sais plus du tout ce que cela veut dire.

*Mtre. Gélase.*—Métamorphose vient de deux mots grecs, qui signifient, changement de forme. Vous savez que les insectes changent plusieurs fois de forme dans le cours de leur vie, et bien, c'est ce mot de métamorphose qui désigne ces changements. Venez je vais vous expliquer la chose au moyen de la gravure que j'ai ici, et je suis certain que vous ne l'oublierez plus jamais par la suite.

Vous voyez ce papillon le reconnaissez vous ?



*Pierre.*—C'est le papillon du chou.

*Mtre. Gélase.*—Précisément, le papillon du chou ; mais comme il y en a plusieurs, papillons du chou, on donne à celui-ci le nom de Piéride de la rave. Mais savez-vous d'où il vient ?

*Pierre.*—Je ne l'ai jamais vu venir, mais ça doit être pour lui comme pour tous les autres animaux, il doit avoir eu un père et une mère qui lui ont donné naissance. Probablement que la mère Piéride, comme vous l'appelez, aura pondu un œuf qui aura éclos en cet infâme papillon qui fait périr tous nos choux.

*Mtre. Gélase.*—C'est cela, Pierre, mais pensez-vous que ce papillon soit sorti de l'œuf, tel que vous le voyez là représenté ?

*Michel.*—Mais nous ne sommes pas assez simples, Mtre. Gélase, pour croire que les animaux viennent au monde à leur grosseur ? Pierre sait tout comme moi que les veaux ne sont pas bœufs, que les poulains ne sont pas des chevaux, que les poulets ne sont pas des poules. Les petits viennent au monde petits, quoi donc ! mais ces petits profitent, et voilà tout.

*Mtre. Gélase.*—Si je vous disais, mes amis, qu'il y a des animaux qui viennent au monde à leur gros-

seur, je vous étonnerais, n'est-ce pas ? Et c'est pourtant à peu près le cas.

*Pierre.*—Quelle belle affaire ce serait là ! ma vache vèle aujourd'hui, et demain j'ai deux vaches ; une couvée éclot ce soir, et demain j'ai 10, 11 poules qui pondent ! Pour le coup, maître Gélase, vous ne nous ferez pas avaler celle là. Nous protestons.

*Mtre. Gélase.*—Entendons nous, mes amis ; je n'ai point dit que la chose se ferait pour les vaches et les poules, mais pour les papillons. Suivez bien mes explications et vous allez comprendre.

Connaissez-vous cette fleur que voici,



*Michel.*—Mais c'est une capucine ; ma Lizette en a tout plein son jardin, et je lui en vole tous les jours, malgré ses remontrances, parce que ces fleurs et leurs boutons ont un goût fort qui me plaît assez.

*Mtre. Gélase.*—C'est cela, une fleur de capucine. Vous voyez au bas, la feuille, *f* ; or le papillon, fig. 1, dépose ses œufs, qui ne sont pas gros comme des têtes d'épingles, au revers de ces feuilles. La femelle de la Piéride pond de 200 à 300 œufs, mais elle ne les dépose pas tous au même endroit ; elle les éparpille sur différentes feuilles, pour des raisons que je vais bientôt vous faire comprendre.

*Michel.*—Mais c'est sans doute pour que les petits, s'ils sont gros comme père et mère, aient la place de se loger !

*Pierre.*—Tiens ! se loger ; bien difficile pour eux, puisque ce sont des papillons qui ont des ailes pour vol

*Mtre. Gélase.*—Vous n'y êtes pas encore, et vous

allez voir. Ces petits œufs déposés sur les feuilles des capucines, des choux, des raves, etc., éclosent ; non pas pourtant en papillons, mais en chenilles.

*Pierre & Michel.*—En chenilles ?

*Mtre. Gélase.*—Oui ! en chenilles.

*Michel.*—C'est comme si une chatte rapportait des canards ; rien de plus difficile que cela ?

*Mtre. Gélase.*—Oui, je le répète, ces œufs éclosent en chenilles, pas plus grosses qu'un bout d'épingle. Ces chenilles rongent et rongent les feuilles sur lesquelles elles se trouvent pour en faire leur nourriture. Puis, elles profitent, elles profitent, elles augmentent leur taille ; mais non pas à la manière des petits chats, des poulets, etc., imperceptiblement, et sans qu'on le voie ; mais tout d'un coup. Les chenilles paraissent avoir une peau qui ne se prête pas à la croissance de l'animal qu'elle renferme ; si bien qu'après un certain temps, l'animal augmentant tous les jours de taille, la peau devient incapable de le retenir plus longtemps ; elle cède à la tension, elle se fend, et il en sort une autre chenille, 2 fois plus grosse que celle qu'on voyait auparavant. C'est ce changement de peau qu'on appelle les *mues* des chenilles ; elles en subissent 4 à 5 pendant leur vie. Vous voyez en *a* la chenille de la Piéride qui ravage les choux, parvenue à sa 4<sup>e</sup> mue, à sa plus grande grosseur. On donne aux chenilles, et à tous les autres vers qui éclosent des œufs des insectes, le nom de *larves*, venant d'un mot latin qui veut dire masque, parce que la larve est comme un masque qui cache l'insecte parfait qu'elle recèle au dedans d'elle-même.

La chenille parvenue à sa dernière mue subit alors sa 1<sup>ère</sup> métamorphose. C'est-à-dire qu'elle change de forme pour la première fois. De chenille qu'elle était comme vous le voyez en *a* elle se change en une espèce d'œuf que vous voyez ici en *b*, et qu'on appelle chrysalide. Vous voyez que cette chrysalide est attachée à la tige de la capucine par un fil ; c'est un fil de soie que la chenille a elle-même filé avant de se transformer. Ce troisième état des insectes n'est qualifié de chrysalide que pour les papillons, car pour tous les autres on dit que ce sont des nymphes.

Après 5, 6, 12 jours, et même plus pour certains insectes, la nymphe ou la chrysalide subit une autre transformation, elle laisse échapper l'insecte parfait. C'est-à-dire que la chrysalide, cette espèce d'œuf, *b*, éclot à son tour, et donne naissance au papillon, fig. 1, dans toute sa grandeur ; il éclot tel qu'il sera toujours, il n'augmentera plus de taille.

*Michel.*—Vous m'étonnez beaucoup, Mtre. Gélase ; j'ai rencontré vingt fois, suspendus aux palissades de

mon jardin, de ces œufs que vous appelez chrysalides, je n'aurais jamais cru que des papillons pouvaient sortir de là.

*Pierre.*—Si bien donc, qu'en détruisant ces chrysalides on empêche les papillons d'éclorre, et qu'en détruisant les papillons on les empêche de pondre des œufs qui feront des chenilles ?

*Mtre. Gélase.*—C'est précisément cela ! Faites la chasse aux papillons, aux chrysalides, vous détruisez par cela même les chenilles qui mangent vos choux. Mais la chasse la plus efficace et la plus facile est celle que l'on fait aux œufs, au revers des feuilles, surtout pour ceux qui n'ont que des champs de choux de peu d'étendue.

*Michel.*—*Mre. Gélase*, l'entretien de ce soir ne nous sera pas peu profitable ; nous saurons à présent ce que c'est que les métamorphoses des insectes. Et dès demain je vais mettre mes enfants à la recherche des œufs de papillons dans mes choux pour les écraser, afin de les préserver des chenilles.

### L'ETIQUETTE DANS LES VISITES.

Après avoir parlé de la manière de faire les visites, il importe de savoir comment les recevoir.

Une visite étant toujours un témoignage de politesse, vous devez, quelque ennui que puisse vous causer l'arrivée d'un visiteur, vous montrer reconnaissante et flattée de sa démarche et l'accueillir par quelques mots bienveillants et gracieux.

—Une maîtresse de maison ne quitte pas la place qu'elle occupe sur son canapé, mais elle engage à s'y asseoir près d'elle la personne pour qui elle veut avoir une attention spéciale.

Un homme bien élevé gardera son chapeau à la main ; si c'est une visite de cérémonie, vous ne vous en occuperez pas, c'est dans l'ordre ; mais si cette visite d'affaire ou d'intimité doit se prolonger, vous ne négligerez pas de le débarrasser de cette gêne en l'engageant à le déposer sur un meuble que vous désignerez par un geste en prenant garde que ce soit partout excepté sur un lit, ce qui serait tout à fait inconvenant.—Pour les grands-parents, les vieillards, vous prendrez vous-même le chapeau et vous vous montrerez heureuse de leur rendre ce léger service.

Beaucoup de gens craignant les courants d'air, vous aurez la plus grande précaution à cet égard ; car il ne s'agit pas là d'une simple manie, mais d'un danger sérieux, et vous devez contraindre vos goûts personnels, vous priver de l'air que vous aimez et qui vous est favorable, plutôt que de courir le ris-

que qu'un hôte souffre chez vous.—Quelques femmes s'imaginent qu'il suffit, dans ces occasions, de demander à la personne qu'on reçoit si l'air l'incommode ; elles ne réfléchissent pas que par politesse, par complaisance et quelquefois par timidité, on se croit obligé de répondre par la négative, au risque de pester tout bas contre l'indiscrète question et de sortir d'une visite où l'on croyait trouver du plaisir, avec un rhumatisme ou une névralgie.

—Soyez non-seulement d'une extrême réserve, de façon à ne jamais embarrasser personne, mais encore ayez l'oreille attentive à tout ce qui se dit, ayez l'œil ouvert sur tous les visages, et s'il arrivait que l'indiscrétion d'un tiers devint embarrassante à quelqu'un, hâtez-vous de détourner la conversation et l'attention, dussiez-vous pour cela enfreindre une des premières lois de la politesse en coupant la parole à l'indiscret interlocuteur.—L'exercice de la charité est la plus impérieuse des politesses. Vous ne devez jamais souffrir qu'elle soit violée chez vous.—Ce que je dis de l'indiscrétion est applicable à la calomnie et à la médisance, sous quelque forme douceuse et presque bénigne qu'elle se présentent.

J'ai connu une femme, d'assez médiocre esprit cependant, qui était aimée et recherchée partout. Tout le monde faisait son éloge, vantait sa maison, et l'on pouvait dire en toute certitude qu'elle n'avait jamais eu un ennemi. Savez-vous son secret ? Sa piété bien entendue l'avait portée à être toujours indulgente pour les défauts et les faiblesses d'autrui pour tous, excepté un seul, la médisance : quelqu'un voulait-il parler d'un absent en sa présence, pour le blâmer ou le critiquer, elle ne s'arrêtait pas à le défendre, ce qui quelquefois amène l'opposé de ce qu'en attendait le charitable avocat, en donnant, par la discussion, de l'importance à un propos qui eut passé inaperçu : mais avec un sourire si ravissant qu'il atténuait le piquant de la leçon :—Faisons mentir, disait-elle, le proverbe qui dit que les absents ont tort, et si nous ne voulons ou ne pouvons leur donner raison, tâchons du moins de les oublier.—Puis avec un tact qui étonnait ceux qui, connaissant le peu de portée ordinaire de son esprit, ignoraient combien sont puissantes et fécondes les inspirations du cœur, elle donnait un tour si enjoué à la conversation que l'interrompu lui-même ne tardait pas à lui savoir gré de l'avoir arrêté à temps.

Reconduisez la personne qui vous visite jusqu'à la porte d'entrée de votre appartement, tenez la porte ouverte et suivez-la des yeux jusqu'à ce qu'elle se soit retournée pour vous faire un dernier salut d'adieu.—Pour un homme, vous vous bornez à l'accompagner jusqu'à la porte de votre salon qu'il

referme sur lui, sans permettre, quelle que soit la supériorité de sa position sociale, que vous alliez plus loin.

Une nouvelle visite survient-elle et la personne présente se lève-t-elle pour se retirer, vous pouvez insister pour la faire demeurer, à moins que vous ne deviez un témoignage tout particulier de respect à la dernière arrivée, auquel cas vous ne quittez pas l'appartement, et quelque fois pas même votre place pour conduire celle qui se retire, vous bornant à vous lever pour saluer. Si au contraire il y a égalité de position, vous vous excusez auprès de la personne que vous laissez un instant seule, pour accompagner l'autre dans toutes les règles.

Un père, un mari, un maître de maison enfin, peut à une visite que reçoit sa fille ou sa femme, les suppléer en accompagnant les visiteurs qui se retirent. — Le bon ton veut qu'il offre son bras aux femmes et les accompagne la tête nue jusqu'à leur voiture ou jusqu'au bas de l'escalier. — Cette politesse est parfois gênante ; mais un homme véritablement poli ne s'en dispense guère. — Dans les villes, l'escalier devient en quelque sorte quelque chose comme une rue, un passage, et cette politesse est moins obligatoire.

Tout cela peut sembler au premier coup d'œil bien méticuleux et assez peu important, et cependant, dans le monde, une infraction à ces petites formalités, envers les étrangers surtout (en général plus sévères que nous, sous le rapport de l'étiquette) peut amener dans certains cas d'assez graves inconvénients.

## BABIL ET BAVARDAGE.

Il est essentiel, Mesdames, que vous distinguiez bien ces deux choses, et plus essentiel encore que, tout en vous parant de ce que le *babil* peut vous donner de gentillesse, vous évitiez avec soin ce qu'il a d'importun et que vous fuyez comme la peste, le vilain défaut du *bavardage*.

D'où vient ce mot *babil* ?

Les savants s'en sont mêlés et, comme toujours, ils sont allés chercher bien loin ce qu'ils avaient sous la main. — Nicod<sup>e</sup> et Grotius font remonter ce mot jusqu'à la tour de *Babel*, et c'est à leur suite probablement que Molière a écrit ces deux vers-ci dans son *Tartufe* :

« C'est véritablement la tour de Babylone,  
Car chacun y babille et tout le long de l'aune. »

J'aime mieux donner au mot une origine plus modeste. Je trouve dans *babil* comme dans *baby*,

deux syllabes *ba, bi*, qui appartiennent au vocabulaire de l'enfance ; — le *babillage* est la langue naturelle du *bébé*, un peu plus rapide seulement et plus limpide et plus abondante, lorsque c'est vous, mesdames, qui parlez cette langue-là.

*Babiller*, en effet, c'est : « parler sans rien dire, » ou, ce qui revient au même, c'est : « dire des riens. » — J'ignore qui a inventé cet exercice, mais je sais qu'entre toutes, c'est la femme — (qu'elle soit dame du monde ou modeste ouvrière) — qui dans le *babillage* brille au premier rang. On *babille* partout : au salon et dans l'antichambre ; dans la rue, au marché, au magasin, que de paroles pour faire la moindre emplette !

Cela est-il défendu ? Non, mesdames ; mais à deux conditions : d'abord que le *babillage* ne soit pas ennuyeux, et ensuite, et surtout, qu'il ne soit pas méchant ; ce dernier est une variété de *bavardage* ; il s'appelle le *caquet*.

*Babiller* légèrement, gazouiller agréablement, bâtir une conversation sur la pointe d'une aiguille, dire des riens, mais de jolis riens, et cela avec aisance, avec grâce et si l'on peut avec esprit, est parfois une gentillesse qui plaît — mais au jeune âge seulement et devant des sortes de sociétés qui acceptent plus légèrement la vie que ne le faisait, par exemple, Phocion qui appelait les *babillardes*, les *voleuses de son temps*. — Plus tard, à vingt-cinq à trente ans, le *babillage* ne sied plus. Il ne sied jamais devant des hommes graves ou de rigides matrones ; et toujours il doit prendre fin, dès le premier symptôme d'ennui de la part de ceux qui l'écoutent.

*Bavarder* est autre chose. La *bavarde* exerce sa langue sur tout et contre tout, sans aucun égard, sans être arrêtée par aucune considération et dans le seul but d'entretenir un débordement, une rage de parler qui la tourmente. Il en résulte tout d'abord un triste inconvénient, c'est l'*indiscrétion*. La *bavarde* commence par dire des riens, puis la langue lui démange et le besoin de parler la pousse à dire des choses fâcheuses pour les autres, et souvent pour elle-même.

Ceci peut aller loin : l'homme qui a ce défaut devient aisément médisant, et de la médisance à la calomnie il n'y a souvent qu'un pas. Chez la femme, le *bavardage* conduit aux *caquets*, c'est-à-dire au *commérage*.

« Il y a, dit la Bruyère, une chose qu'on n'a pas vue sous le soleil, qu'on ne verra jamais : c'est une petite ville d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge et la médisance. » — Et ce que l'auteur des *Caractères* signalait il y a près de cent ans est malheureusement encore vrai aujourd'hui. En campagne surtout, les



caquets deviennent une occupation, une habitude, un besoin pour les femmes qui, n'ayant pas ordinairement la ressource des spectacles, des arts, des talents, de la littérature et des grandes réunions, verraient souvent leur conversation tarir si elles ne s'entretenaient pas de ce qu'on dit, de ce qu'on fait chez la voisine.

Oh ! le vilain défaut, mesdames ! Si vous saviez comme il vous fausse l'esprit, comme il vous sèche le cœur !—Sans compter que de ces bavardages imprudents il reste toujours quelque chose, un ménage peut-être que vous aurez brouillé, une amitié que vous aurez tuée, une haine éternelle que vous aurez gratuitement suspendue au-dessus de vos têtes.

*Babillons* donc, tant que nous sommes jeunes, mais gentiment et sans faire tort à personne. Ne *bavardons* et ne *caquetons* jamais !

JULIE.

## JEU DE WHIST.



A science du Whist, le jeu de carte par excellence et que généralement l'on joue si mal dans les familles, est divisé en deux parties, savoir :

Titre 1er.—RÈGLES DU JEU.

Titre 2e.—MAXIMES DES JOUEURS.

Les règles consacrent les usages et font la loi du jeu.

Les maximes constatent les résultats de l'expérience et sont des conseils généralement utiles à suivre.

Les règles sont invariables et doivent être strictement observées.

Les maximes, au contraire, sont variables dans leur application, et ne sont aucunement obligatoires ; la science du joueur consiste à les mettre en pratique avec discernement, selon les circonstances et la situation du jeu.

Le Whist se joue de diverses manières.

Il sera d'abord question du Whist classique en dix points. On trouvera à la suite les règles relatives aux diverses modifications que l'on peut y apporter.

Les maximes sont bonnes pour tous les modes de ce jeu, sauf à les appliquer convenablement à chacun.

### TITRE PREMIER.

## RÈGLES DU JEU DE WHIST.

### Définitions.

Whist est un mot anglais qui signifie *silence*. L'interdiction de la parole, dont ce jeu tire son nom, indique assez qu'il réclame beaucoup d'attention de la part des joueurs.

On appelle *tour* ou *levée*, la réunion des 4 cartes jetées successivement sur le tapis par les quatre joueurs.

On nomme *coup*, le jet fait par chacun de ses 13 cartes, en d'autres termes l'ensemble des treize levées.

Le *slaim* ou *chelem* est la totalité des 13 levées du coup faites par un même parti.

Les honneurs sont l'As, le Roi, la Dame et le Valet d'atout, ou de la retourne.

### DU TRICK.

Six levées font le *devoir*, le parti qui fait la septième gagne une levée, dite *trick*.

Chaque levée, ou *trick*, en sus du devoir compte pour un point. Dix points font la partie.

### DE LA PARTIE.

La partie est *simple* lorsque les perdants ont au moins la moitié des points exigés pour la gagner, ou cinq points.

La partie est *double* lorsque les perdants n'ont pas atteint au moins cette moitié. Elle est *triple* quand ils n'ont marqué aucun point par les levées ou les honneurs.

Trois honneurs comptent 2 points et quatre honneurs 4 points.

Les *tricks* comptent avant les honneurs, pour le gain de la partie.

### DE LA MARQUE.

Les points gagnés dans le cours d'une partie se marquent au moyen de quatre jetons mis à la disposition de chaque joueur.

De 1 à 4 points, on marque par le nombre correspondant de jetons placés en ligne.

Le point de 5 se marque par deux jetons en ligne et un placé au-dessus ; celui de 7 par deux jetons en ligne et un au-dessous ; le point de 6 par trois jetons en ligne et un au-dessus ; et celui de 8 par trois jetons en ligne et un au-dessous.

Le point de 9 se marque par trois jetons rangés au-dessus l'un de l'autre.

On voit ainsi qu'un jeton placé *au-dessus* des autres compte pour *trois* points, et qu'étant mis *en dessous* il compte pour *cinq*.

Dans le cas où deux partenaires n'ont pas la même marque, les adversaires maintiennent celle qui leur convient.

Les points peuvent n'être marqués que par un partenaire.

Les erreurs sur la marque des tricks peuvent, s'il n'y a pas de contestation, être rectifiés pendant toute la durée du coup suivant.

Il en est de même pour les honneurs, pourvu qu'ils aient été énoncés avant la retourne.

Les parties se marquent au moyen de cinq fiches qui ont dû être à cet effet mises sur la table de jeu.

Une partie *simple* se paye une fiche, qui est remise par les adversaires.

Pour la partie *double* on reçoit deux fiches, et 3 pour la partie *triple*.

#### DU ROBRE.

Le Robre est une partie liée. Il est acquis aux partenaires qui gagnent deux parties de suite. Lorsque les uns et les autres en gagnent une successivement, on joue la troisième dont le gain décide celui du robre.

Quand le robre a lieu en trois parties, ceux qui le gagnent retranchent du total des fiches de leurs parties, le nombre de celles que les adversaires ont reçues pour les parties qu'ils ont gagnées.

#### DU CHELEM

Le Chelem compte pour 8 ou 10 fiches, selon que l'on est convenu de payer 2 ou 4 fiches de consolation. Il ne change rien à la marque des joueurs.

On convient quelquefois que le chelem ne comptera que pour le nombre de levées.

#### ÉTABLISSEMENT DE LA PARTIE.

Le Whist se joue à quatre personnes et avec deux jeux de cartes entiers. On prend ordinairement des cartes de couleurs différentes pour éviter de confondre les jeux.

La maîtresse du salon fait tirer une carte à chacune des quatre personnes qu'elle se propose de faire jouer ensemble; ou bien l'on étend sur le tapis un jeu de cartes en demi-cercle, et chacun des joueurs désignés, ou convenus, en prend une. Les deux plus basses cartes sont ensemble contre les plus hautes; si deux ou trois personnes ont tiré des cartes semblables, elles tirent de nouveau; le joueur qui, au premier tirage, a eu la plus basse carte, conserve toutefois le droit de choisir sa place ainsi que le jeu de cartes, et de donner le premier.

On tire les places ordinairement après chaque robre, à moins qu'on ne soit convenu d'en faire plu-

sieurs ensemble, c'est-à-dire de faire un robre successivement avec chacun des joueurs.

Lorsqu'on établit la partie entre 6 joueurs, pour avoir deux rentrants, un premier tirage a lieu entre les six. Les quatre plus basses cartes commencent.

Un second tirage détermine les partenaires. Quand le robre est fini, les quatre premiers joueurs tirent de nouveau dans le jeu de cartes étalé. Les deux plus fortes cartes cèdent la place aux rentrants.

On convient quelquefois que soit les gagnants, soit les perdants, cèderont leurs places; et parfois aussi que chacun fera deux robres de suite.

Chaque tirage doit être fait avec un seul jeu; pour cette opération, l'As est considéré comme la plus basse carte, bien qu'il soit dans le courant du jeu la carte supérieure.

Ceux que le sort a associés (appelés partenaires) s'asseyent vis-à-vis l'un de l'autre à la table du jeu.

Les joueurs conviennent, avant de commencer, du prix de la fiche, et du nombre de fiches, dites de pari ou de consolation, à payer en sus de celles des parties du robre. Ce nombre est habituellement de 2 ou 4 fiches.

#### DE LA COUPE.

Les joueurs ayant pris leurs places, celui qui a tiré la plus basse carte en premier lieu, mêle et fait couper à sa droite.

Si celui qui coupe détache moins de quatre cartes du jeu, ou en laisse moins de quatre sur le tapis, la coupe est irrégulière.

Elle l'est aussi quand la coupe n'est pas franche, et quand une carte est retournée, ou vue en coupant.

En cas de coupe irrégulière, ou d'omission de coupe, chaque joueur a le droit, avant d'avoir jeté une carte, de faire mêler et couper de nouveau.

Chacun est en droit de battre les cartes; celui qui donne peut alors les battre de nouveau avant de faire couper.

La coupe étant faite, il est interdit de changer les places durant le robre ainsi que de changer de jeux, autrement dit de *phaser*, à moins que ce ne soit du consentement de tous.

On peut toujours demander des cartes neuves; ce droit n'est cependant jamais mis en usage dans les sociétés particulières; l'urbanité veut que l'on se contente des cartes mises sur la table.

#### DE LA DONNE.

Celui qui donne doit distribuer les cartes une à une, et par sa gauche. Il retourne la dernière, qui, pour ce coup-là, devient la couleur d'Atout.

Qui mal donne, perd sa donne.

Il y a mal-donne et la main passe,

10. S'il y a dans la distribution erreur reconnue avant que la première levée soit en place ;

20. Si la carte de dessous est montrée ou vue avant la fin de la distribution.

30. Si la dernière carte est jointe aux autres sans avoir été retournée.

Lorsque la première levée est mise en place, si l'un des joueurs a une carte de moins que son compte tandis que les autres ont le nombre voulu, la donne est bonne et celui qui n'a que douze cartes est puni pour chaque renonce qu'il peut avoir faite ou fera. Si toutefois un autre joueur avait 14 cartes, le coup serait nul et la main passerait.

Lorsqu'un jeu de cartes est reconnu faux, le coup est nul ; les coups précédents sont bons.

Quand l'un des joueurs ayant oublié de fournir sa carte sur une levée, se trouve à la fin en avoir une de trop, les adversaires ont le droit de maintenir le coup ou de faire donner de nouveau.

Celui qui donne ne doit pas toucher les cartes sur le tapis pour rectifier une erreur ; cependant s'il a donné deux cartes au même joueur, il peut reprendre sur-le-champ la dernière ; mais lorsqu'il a déjà servi le joueur qui suit, il y a mal-donne et la main passe.

Lorsqu'un joueur touche ses cartes durant la distribution, s'il y a mal-donne, les adversaires ont le droit, avant d'avoir vu leur jeu, de s'y tenir ou de faire redonner, mais la main ne passe pas.

Tout joueur qui donne hors de son tour peut, avant la retourne, être arrêté dans la distribution ; mais dès que l'atout est connu, sans qu'il y ait eu réclamation, le coup devient régulier, et le jeu continue dans le même ordre.

Quand plusieurs joueurs laissent passer leur tour de donne, l'erreur peut de même se rectifier durant la donne, mais non après la retourne.

Lorsque par mégarde les jeux de carte ont été changés, ils restent ainsi pendant toute la durée du robre.

Celui qui donne doit mettre la retourne à sa gauche et la laisser sur la table jusqu'à ce que la première levée soit en place et la cinquième carte jouée.

Lorsque la seconde levée est mise en place, si la retourne est encore sur le tapis, on peut exiger qu'elle reste *étalée* et traitée en conséquence.

Le partenaire de celui qui donne est tenu de relever les cartes de l'autre jeu et de les poser à sa droite.

En relevant et rangeant ses cartes, on ne doit pas les placer par paquet sur le tapis.

#### DE L'ORDRE A OBSERVER EN JOUANT.

Le joueur placé à la gauche de celui qui donne, jette le premier sa carte sur le tapis ; puis les autres successivement et toujours par la gauche.

Si l'un des joueurs entame le coup hors de son tour, les adversaires ont le droit de maintenir la carte jouée, ou de la faire *étaler*, ou enfin de se concerter sur la couleur à jouer. Dans le cas où l'erreur commise aurait entraîné celle d'un autre joueur, celui-ci peut reprendre sa carte. Lorsque les 4 cartes sont sur la table, et qu'il n'y a pas eu de réclamation, l'erreur sur une carte jouée, hors de tour, ne peut plus être rectifiée, et le coup continue.

Si le troisième joueur jette sa carte avant le second, le quatrième peut jouer avant son partenaire.

Si le quatrième joueur joue avant le second (qui est son partenaire), on peut exiger de celui-ci qu'il mette sur la levée sa plus haute ou sa plus basse de la couleur jouée ; s'il n'a pas de cette couleur, on peut ou l'obliger ou l'empêcher de couper.

Il n'est pas permis de tirer sa carte hors de son jeu avant son tour de jouer ; le cas échéant, les adversaires peuvent exiger que la carte ainsi tirée à l'avance soit *étalée*.

#### DE LA RENONCE.

Il y a *Renonce*, lorsqu'on ne fournit pas de la couleur jouée quoiqu'on en ait dans son jeu. Cette faute grave est sujette à punition.

Une renonce n'est consommée que lorsque la levée sur laquelle elle a eu lieu est mise en place, ou que le parti renonçant a joué une carte du tour suivant ; jusque-là elle peut être rectifiée, mais alors les adversaires ont l'option d'appeler au moment même la plus haute ou la plus basse de la couleur ; ou bien pendant toute la durée de la donne, la carte vue qui reste *étalée*.

Le partenaire de celui qui ne fournit pas de la couleur qu'on joue, a le droit d'empêcher les adversaires de ramasser la levée, afin de demander à son partenaire si en effet il a renonce.

Tout joueur doit réclamer une renonce au moment où il s'en aperçoit, mais si la levée qui fait preuve est déjà relevée et mise en place, la vérification est suspendue jusqu'à la fin du coup, et le jeu continue sans rien changer aux cartes ; le parti renonçant pouvant acquérir des points pour sortir du double ou du triple.

Aucune renonce ne peut être réclamée après que les cartes ont été coupées pour la donne suivante.

La renonce est punie par la perte de 3 points qui

compte  
trois m

Les  
vées au  
leurs ;  
ti renon  
ou trip

On n  
pas per  
advers

Quel  
tif se t  
pour g  
à 9.

Si ce  
pour le

Lors  
bre iné  
de nou

Les  
tourne  
être co

Les  
dans le  
levée à

de neu  
Lors  
tenaire

trer av  
Au p

peut, a  
chanter  
neurs,

même g  
Dans  
tent qu

Les  
après la

que le l  
demand

Si, a  
son par  
versaire

Si qu  
les adve  
der une

Lors  
se tait,  
honneur  
ordinair  
pas pay

comptent et se marquent avant tous autres. Il y a trois manières d'infliger la punition.

Les adversaires ont le droit de prendre trois levées au parti qui a renoncé et de les ajouter aux leurs ; ou d'effacer trois points de la marque du parti renonçant ; ou bien, pour gagner la partie double ou triple, d'ajouter trois points aux leurs.

On ne peut diviser la punition ; ainsi il ne serait pas permis d'effacer deux points de la marque de ses adversaires et d'en ajouter un à la sienne.

Quelle que soit la punition infligée, si le parti fautif se trouve avoir, à la fin du coup, assez de points pour gagner la partie, il doit rester au puits, ou soit à 9.

Si ce parti faisait chelem, il ne lui compterait que pour le nombre de levées.

Lorsqu'il y a renonce réciproque, même en nombre inégal, le coup est nul, et le même joueur donne de nouveau.

#### DES HONNEURS.

Les *Honneurs* doivent être annoncés avant la retourne du coup suivant, sinon ils ne peuvent plus être comptés.

Les honneurs cessent de compter lorsqu'on est dans le puits, c'est-à-dire lorsqu'on n'a plus qu'une levée à faire pour gagner la partie, ou soit au point de neuf.

Lorsqu'un parti a huit points, celui des deux partenaires qui a trois honneurs en main peut les montrer avant de jouer, et la partie est gagnée.

Au point de huit, le joueur qui a deux honneurs peut, avant de jouer, les annoncer, ce qui s'appelle *chanter* ; si son partenaire a l'un des autres honneurs, il répond en le montrant, et la partie est de même gagnée.

Dans tous les autres cas, les honneurs ne comptent qu'après les levées, pour le gain de la partie.

Les honneurs montrés ou annoncés seulement après la première levée faite, ou à un autre point que le huit, ne comptent pas et sont étalés sur la demande des adversaires.

Si, après que l'Atout est connu, un joueur engage son partenaire à ne pas oublier de chanter, les adversaires peuvent s'y tenir ou faire redonner.

Si quelque joueur appelle ou répond par erreur, les adversaires ont le droit de s'y tenir ou de demander une nouvelle donne.

Lorsque, sur le chant d'un joueur, le partenaire se tait, quoique pouvant répondre, les levées et les honneurs comptent à la fin, comme dans les coups ordinaires, mais le chelem, s'il était fait ne serait pas payé.

(A CONTINUER.)

#### RÉCRÉATIONS.

—Un ivrogne disait, l'autre jour ;

« I en a qui disent que le commerce ne va pas, il se trompent : j'avais trois chomises, j'en ai déjà vendu deux. »

**S'ENRICHIR EN PAYANT SES DETTES.**—Un étudiant, qui redoublait sa bohème, devait, depuis sept ou huit ans, \$30 à un tailleur.—Dernièrement le crancier se présente chez son débiteur et le trouve plus que jamais disposé à conserver le *statu quo* dans sa situation financière.

—Monsieur, dit le tailleur en tirant de sa poche un état de statistique qu'il mit sous les yeux de son client, si vous m'aviez seulement donné un sou chaque fois que je suis venu, à l'heure qu'il est...

—Je ne vous devrais plus rien ?

—A l'heure qu'il est, c'est moi qui vous devrais \$300.

—Eh bien ! comme c'est heureux que je ne vous aie point payé ! interrompit l'étudiant. Si vous étiez mon débiteur aujourd'hui, je serais obligé, par mon état de gêne, de vous traiter avec la plus grande rigueur.

**NOBLE FIERTÉ.**—Un monsieur, passant dans la rue, est abordé par un homme qui lui demande l'aumône. Il a de la famille et n'a pas mangé depuis la veille. Le monsieur le mène chez un boulanger, achète un pain de huit livres et veut le lui mettre sous le bras.

—Allons donc ! fit le mendiant en repoussant l'offrande, on me prendrait pour un maçon ?

**CONSEIL DE CRUCHE.**—Rien de plus ridicule, disait un ministre à des courtisans qui l'entouraient, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations nègres : représentez-vous un grand salon où sont placées une douzaine de grandes cruches à moitié pleines d'eau ; c'est là que, d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'Etat. Arrivés dans cette chambre du conseil, chacun saute dans sa cruche, et s'y enfonce jusqu'au cou : c'est dans cette posture qu'on délibère et qu'on opine sur les affaires de l'Etat.....

Le ministre, voyant le sérieux de ceux qui l'écoutaient, leur dit :

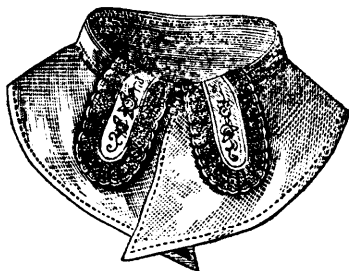
—Mais vous ne riez pas : pourquoi cela ?

—C'est, répondit l'un des courtisans, que nous voyons tous les jours quelque chose de plus plaisant encore.

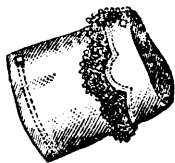
—Quoi donc ? reprit le ministre.

—C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.

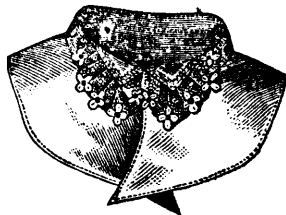
## MODES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



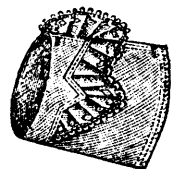
1. Col montant garni de pattes.



2. Manchette accompagnant le col, dessin 1.



3. Col à revers garnis.



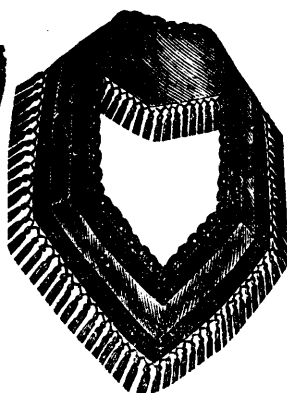
4. Manchette accompagnant le col, dessin 3.

Le col du dessin 1 est en étoffe prise triple ; ou l'entoure d'une ou de plusieurs piqûres, blanches ou de couleur. Le devant est orné de deux pattes brodées qu'on garnit d'une petite dentelle froncée. La manchette, dessin 2, est en toile ferme comme le col, et ornée de revers assortis à ceux du col.

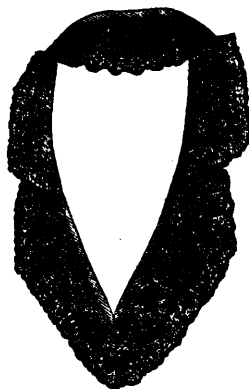
Le modèle, dessin 3, ne diffère du précédent que par les revers qui sont étroits et coupés en pointe ; les nôtres sont ornés de plusieurs rangées de piqûres et entourés d'une dentelle ruchée par le pied. La manchette a un revers faisant double-pointe, et bordé aussi de la même dentelle au-dessous de laquelle sont plusieurs rangées de piqûres.



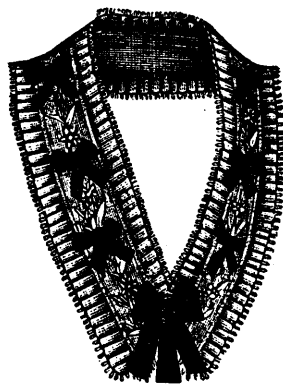
5. Col-fichu en velours noir garni de franges.



6. Col-fichu en velours et satin garni d'une frange.



7. Col avec revers.



8. Col-fichu brodé garni de dentelle et de nœuds de velours.

On porte beaucoup ces cols-fichus avec une robe montante ouverte en cœur et en carré. On les fait de toutes les couleurs, mais de préférence en noir.

5. On le coupe dans un biais de satin, et on le double d'un tafetas léger. La dentelle froncée qui le garnit des deux côtés, et dont la hauteur diminue vers les pointes devant, se coud entre le dessous. On complète ce col par un plastron en dentelle, coupé en pointe, qui se fixe devant en dessous de la garniture de côté.

6. Ce col est fait de biais superposés en velours. On les fixe sur un dessous en tafetas doublé de tulle ferme, qu'on garnit d'un effilé frisé en soie.

7. Col-fichu en velours et satin garni d'une frange.—On coupe le col en tulle ferme et on le garnit d'un effilé sur lequel on dispose le satin bordée de velours. Ce fichu est très seyant et se fait de toutes les étoffes ; les teintes claires se garnissent de blanc ; les couleurs foncées sont de préférence garnies de noir ou couleur sur couleur.

8. Col-fichu brodé, garni de dentelles de velours.—Ce col se met avec une robe ouverte en cœur et se fait alors plus ou moins long suivant l'échancrure ; le milieu est un entre-deux brodé, auquel quelques plis plats donnent la forme arrondie de l'encolure ; on l'encadre d'une petite dentelle ruchée fixée en dessous par une piqûre, et on l'orne de nœuds de velours posés de distance en distance. Un nœud également en velours, mais plus grand et à triples pans, ferme le col devant.

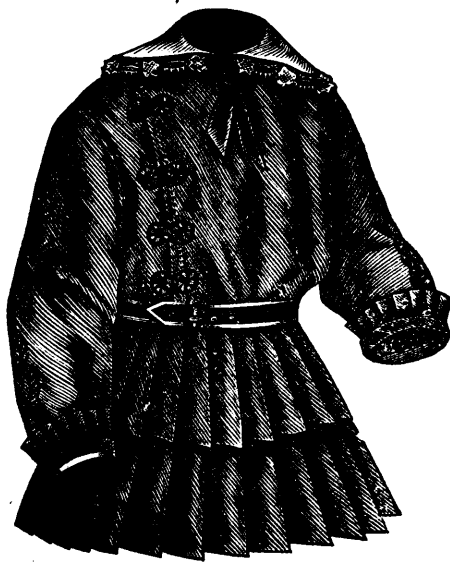
tache  
haut

même  
rèpèt  
sont  
supér  
étroit  
band

est g  
teur,  
se co  
d'un  
l'aut  
frang  
revers



Costume avec jupe plissée pour petit garçon de 3 à 5 ans.



Blouse avec jupe plissée pour petit garçon de 5 à 8 ans.



Bas de Robe-costume ornée de biais et de frange,

tache, de pattes, et on les borde d'un ruban piqué posé à cheval. La petite veste agraffe devant, du haut en bas.

La blouse avec jupe plissée en piqué, coutil ou étoffe de laine souple, est mise avec un pantalon de même étoffe. La blouse ferme par des agraffes et des boutons en passementerie. Le même ornement se répète sur la couture des manches, dont le bord est entouré d'un plissé et d'un biais. Les plissés de la jupe sont formés et repassés avec un fer très chaud. Le plissé inférieur de notre modèle a 6 pouces, et le plissé supérieur 4 pouces; chaque pli à 6 lignes, de largeur. La blouse et la jupe avec fente sont cousues à une étroite bande; la ceinture, plus large, se fait en étoffe ou en cuir. Un col marin en toile écrue, garni d'une bande brodée.

Pour robe-costume ornée de biais et de franges. La robe en foulard ou en étoffe de laine très-fine est garni de biais en tafetas assorti ou d'un ton plus foncé. La garniture de la jupe, de 6 pouces de hauteur, se compose de volants disposés en pyramides se terminant par un nœud. Chacune de ces pyramides se coupe dans un morceau droit fil, de 6 pouces de largeur sur 20 pouces de longueur, replié en biais et fendu d'un angle à l'autre. Le côté en biais est bordé d'un biais liséré, et le côté le plus long, froncé d'un bout à l'autre, se dispose en éventail. La tunique est dentelée tout autour, ornée de biais clairs et foncés et d'une frange quadrillée prise dans l'étoffe. Le même ornement se retrouve en petit autour des manches et des revers du corsage ouvert en cœur. Le corsage et la tunique se font aussi en étoffe légère.

**COSTUME AVEC JUPE PLISSÉE POUR PETIT GARÇON DE 3 À 5 ANS.**—Ce genre de costume est presque l'intermédiaire obligé, pour les petits garçons, entre la robe de petite fille des jeunes enfants le pantalon et la veste qui en font de petits hommes. Le lé de devant de notre modèle se coupe sur droit fil; les lés de derrière sont en droit fil et se plissent bien plus facilement, que des lés coupés en biais qu'il est indispensable de maintenir par un point au bas, ce qui leur donne un air de raideur qui n'est nullement gracieux. On ourle la jupe au bas et on bâtit les plis des deux côtés; ensuite on les fixe au moyen d'un fer chaud, en plaçant sur la jupe un linge mouillé; on le monte à une ceinture et on enlève le fil qui bâtit le travail. Cette petite jupe peut être garni de nœuds ou de pattes et se ferme de côté sous les plis. La petite veste se double en étoffe légère ou chaude suivant la saison; on la fait avec ou sans petits côtés. Les petites basques, quoique toujours les mêmes, se terminent en carré, en rond, en pointe; de même on les orne de boutons, de lacets, de sou-



Costumes en popeline pourpre avec bandes de velours bordées en soies. Elle se compose d'une jupe courte, d'une tunique et d'un basque. Le principal trait de ce costume est la tunique, relevée par une série de langues de velours bordées en soie. Chacune de ces langues est surmontée d'un bouton et a une boutonnière à la pointe. Quand on veut sortir, on boutonne toutes ces langues qui relèvent gracieusement la jupe. Quand on les déboutonne, la tunique est une traîne. Cette tunique a au bas une large bordure en velours.

La jupe est une espèce de volants de 15 pouces de hauteur, en plis plats se terminant en pointe et surmontés d'un bouton. Les espaces sont remplis par des bandes en velours montant plus haut que les plis.

LE SECRET  
D'UNE FEMME ÉLÉGANTE.

« De quel secret s'agit-il ? » s'écrient mes lectrices, et surtout mes lecteurs. Les femmes ont tant de secrets ! Ce titre est bien vague, et nous aurions préféré qu'il précisât davantage le sujet qu'il annonce.

Dans l'analyse que nous allons faire, nous ne tiendrons aucun compte de ce petit nombre de femmes que l'on voit partout, qui se montrent tous les soirs dans trois ou quatre salons, courent en poste aux courses, adoptent et renouvellent sans cesse les costumes les plus extravagants ; celles-là n'ont point de secret et ne valent pas la peine d'être étudiées : intelligences bornées, esprits faibles, caractères dépourvus d'élévation, la vanité les entraîne, le luxe les fascine, le désir d'être remarquées les engage dans une voie qui aboutit aux plus funestes résultats. En ce moment les notes des fournisseurs arrivant à la fin de l'hiver, jettent la plus étrange perturbation dans certaines familles. Que d'amers reproches ! Combien de scènes violentes, de larmes et de drames intimes ! O sottise humaine ! . . . Tout cela pour des parures ! En comparant les résultats aux causes, en constatant la disproportion qui existe entre celles-ci et ceux-là, on est saisi par un sentiment complexe se composant d'indignation, de pitié et de mépris.

Les femmes élégantes dont nous allons nous occuper méritent d'être étudiées par toutes les femmes ingénieuses, habiles, ayant l'instinct de l'élégance, elles savent concilier les exigences de l'économie avec le besoin de revêtir en toute circonstance un costume gracieux, une apparence soignée ; les efforts accomplis pour atteindre ce résultat sont dissimulés avec un art consommé, et, pour les découvrir, il ne faut rien moins qu'un coup d'œil féminin et observateur.

Les femmes dont nous nous occupons ne dépensent pas plus, elles dépensent autrement que les autres femmes. Le premier point essentiel à noter est celui-ci : elles portent leurs robes, leurs manteaux, leurs chapeaux ; — les autres femmes enfouissent tout cela dans leurs armoires, et leurs grandes toilettes ne voient le jour que deux ou trois fois l'an, dans les grandes occasions ; il résulte de cette différence de procédé que les unes sont toujours à la mode, que les autres n'y sont jamais.

Une femme de goût ne fait jamais de provisions en matière de toilette ; elle prépare une robe de demi-toilette, et la met dans toutes les circonstances qui

en commandent l'emploi ; elle a une robe pour toilettes de visites, et s'en sert jusqu'à ce qu'elle soit trop fanée pour l'exhiber aux clartés du soleil. A ce moment, en modifiant un peu les garnitures, si cela est nécessaire, en rajeunissant la forme des manches, on rélègue cette robe sur le deuxième plan, on la porte le soir pour aller au concert, ou bien les jours de pluie, en guise de demi-toilette.

La combinaison adoptée par les autres femmes est tout à fait opposée : elles ont un plus grand nombre de robes, et ne s'en servent presque pas, afin de ménager ces objets de toilette, qui perdent cependant chaque année de leur valeur, et que l'on se décide à employer, seulement lorsque le temps a complètement annulé cette valeur. Ces femmes, peu ingénieuses dans la distribution de leurs dépenses, font quelques emplettes qui dépassent un peu leurs ressources, et rétablissent l'équilibre aux dépens des toilettes quotidiennes, qui sont dans ce cas très-sordides ; ainsi l'on applique les sommes dont on peut disposer, à l'acquisition de toilettes trop coûteuses, que l'on ne porte pas, et pour le plaisir de montrer deux ou trois fois par an un objet d'un prix élevé, on se condamne à porter perpétuellement des vêtements dont la forme est surannée ; on atteint ainsi, du même coup, le double et fâcheux résultat d'être toujours en dessous et au-dessus de la position que l'on occupe, représentée par les ressources dont on peut raisonnablement disposer. Qu'arrive-t-il alors ? Lorsque la mode a définitivement condamné certaines étoffes et certaines formes, on exhibe les objets qui ont été si bien ménagés, on les met à tout propos, par conséquent hors de propos, sans tenir compte des saisons et des heures trop matinales ; on réussit, dis-je, à être mal habillée, lorsqu'on s'abstient de porter ses toilettes neuves, comme lorsqu'on renonce à les ménager.

La principale condition à observer, est d'abord de n'acheter que le strict nécessaire, en fait de toilettes, et de porter ces toilettes dès qu'elle sont faites c'est-à-dire pendant qu'elles sont à la mode ; une robe de la saison précédente est-elle encore assez fraîche, il faut se garder d'acheter immédiatement une autre robe, devant servir dans les mêmes circonstances, car elle vieillirait, pendant qu'on la porterait ; il faut tirer de celle-ci tous les services qu'elle peut rendre, et la remplacer seulement lorsqu'on sera forcée de la reléguer au dernier plan. Point de provisions en fait de toilettes ! Je ne saurais trop insister sur ce point et trop le recommander aux méditations de mes lectrices. Les personnes qui sont disposées à faire des accumulations inutiles sont toujours mal vêtues, car elles adoptent une mode



quelconque, seulement au moment où les autres femmes, mieux avisées, l'abandonnent, pour suivre les prescriptions de la mode nouvelle.

Outre ce principe fondamental, qui s'applique à à tous les détails composant l'ensemble de la toilette féminine, les femmes élégantes observent encore certaines autres règles ; ainsi, celles d'entre celles qui ne peuvent renouveler souvent leurs vêtements adoptent principalement les couleurs neutres, qui s'accroissent du voisinage de toutes les teintes, et qui, passant à peu près inaperçues, ne *datent* pas, et n'accusent point, par conséquent, l'époque plus ou moins reculée de leur origine ; cette préférence, bien motivée, des teintes grises et havane pour toutes les saisons ; les mêmes motifs dictent le choix des garnitures et des ornements : lorsque ceux-ci sont fort remarquables, ils sont rejetés par les femmes économes ; elles s'accroissent plutôt d'une garniture assez simple pour être à l'abri des orages qui atteignent tout ce qui aspire à dominer, et se trouvent ainsi préservées des bouleversements trop soudains, et qui seraient ruineux s'ils se répétaient très souvent. Le même principe est observé pour les chapeaux, pour les pardessus de toute forme, et c'est justement pour éviter les dépenses considérables imposées par les variations des confections, que le châle, en toute étoffe et de toute dimension, le châle, dont la forme reste invariable, est invariablement acquis à la toilette féminine.

La raison, l'économie bien entendue, la prévoyance, guident les femmes dans le choix de leurs acquisitions même les plus futiles en apparence ; l'adresse et le bon goût leur viennent encore en aide : une foule de femmes, — j'entends même de celles qui sont riches, — savent préparer leurs coiffures, leurs bonnets, tailler et préparer tout au moins les pardessus et les robes de demi-toilette. Cette habileté se répand chaque jour davantage ; elle est la conséquence forcée de l'élévation progressive du prix de la main-d'œuvre, et surtout des sommes énormes exigées aujourd'hui par quelques couturières en renom.

En travaillant elles-mêmes à leur toilette, les femmes imitent ou modifient à leur gré les garnitures qu'elles voient ; elle renouvellent leurs vêtements *démodés*, elles gagnent pour ainsi dire les sommes employées à l'entretien de leur toilette, en économisant les frais d'exécution de la plus grande partie de leurs vêtements. A cet avantage tout matériel, mais qui possède une importance incontestable, viennent se joindre des avantages d'un autre ordre : on soigne mieux les vêtements que l'on a fait soi-même que ceux achetés tout faits, et en échappant à l'oisiveté,

on se met à l'abri de bien des périls : le travail utile retient une femme au logis ; il lui évite les tentations qui l'attendent derrière chaque vitrine de chaque magasin ; il lui apprend à surveiller, à ranger, à aimer sa demeure ; il est enfin une source de bien-être pour le ménage, de calme et de satisfaction pour le cœur et l'esprit de la maîtresse de maison.

## II.

Abordons aujourd'hui l'application des principes contenus par le précédent article ; cette étude pourra offrir quelque utilité à nos lectrices, et chacune d'entre elles doit être persuadée que ce résultat est le but principal vers lequel tendent mes efforts.

Pour éviter de porter des toilettes surannées, des robes courtes, lorsque la mode veut que les robes soient longues ; étroites, lorsqu'on les fait larges ; à hautes garnitures, quand les garnitures sont basses, une femme de goût ainsi que je l'ai dit précédemment, ne fait que le strict nécessaire en robes, chapeaux et manteaux.

Le strict nécessaire varie nécessairement selon la fortune de chaque femme, selon ses relations et ses habitudes plus ou moins mondaines. Je choisirai pour type de mes conseils la classe moyenne, et les femmes devront retrancher ou ajouter quelque chose à l'élégance des vêtements, selon que leurs goûts et leurs ressources leur conseilleront l'économie ou leur permettront une dépense plus considérable.

Je sais aussi que les villes sont plus propres que les villages à l'usage d'un nombre limité de toilettes ; on m'allègue qu'en campagne on voit toujours les mêmes personnes auxquelles il devient difficile de montrer toujours les mêmes toilettes, tandis que dans les villes on possède un grand nombre de relations diverses, qui permettent l'exhibition répétée des mêmes robes.

Cela n'est vrai qu'à moitié. Dans la ville comme dans les campagnes, on a son cercle de connaissances, et on les retrouve, en partie du moins, dans la plupart des maisons où l'on est reçu ; c'est dans la rue seulement que l'on est à peu près certain de rencontrer rarement les personnes que l'on connaît ; c'est là seulement que l'on est, par conséquent, à l'abri des commentaires ayant pour objet l'usage trop constant d'une toilette trop uniforme.

Je cherche, sans la trouver, l'humiliation si redoutée, celle d'être exposée à faire naître la remarque suivante, ou toute autre analogue : *Madame\*\*\* met tous les jours sa robe de merino*. Mieux vaut encore mettre tous les jours une robe moderne, que d'entasser dans ses armoires une provision de toilettes que l'on ne peut jamais épuiser, et dont l'emploi,

plus ou moins tardif, condamne à se montrer avec des vêtements ayant une forme abandonnée par la mode.

Pour changer ses habitudes, préjudiciables à la fois à l'économie et à l'élégance, il suffirait de se décider à prendre les costumes d'une femme d'esprit en acceptant avec indifférence les petites critiques qui se produiraient à l'origine de ce changement. Ce qu'il faut éviter en toute circonstance, c'est la critique équitable, fondée sur la raison, formulée par les gens sensés. Mais qui donc pourrait blâmer une femme de ne pas dépasser le chiffre de ses ressources, pour montrer un grand nombre de ses toilettes diverses ? Ce ne sont ni les mères, ni les pères, ni les maris, ni les personnes raisonnables ; restent les femmes frivoles : pourquoi redouter le jugement des personnes dépourvues de jugement ? Faut-il dédaigner la raison pour se laisser conduire par l'extravagance, sacrifier le bien-être intérieur, détruire l'équilibre des dépenses, pour lutter avec quelques femmes dont on estime point le caractère, et dont on blâme la frivolité ? Singulier empire exercé par les plus fous sur les plus sages ! Etrange anomalie, qui réduirait nos actions les plus sensées à n'oser se produire, dans la crainte de s'attirer le blâme des personnes qui sont incapables de se conduire sensément !

(A continuer.)

### L'INDUSTRIE DES CHEVEUX.

Quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, la mode est un tyran qui se fait obéir. On a combattu, critiqué, ridiculisé sur tous les tons, ces frisures longues d'une aune, ces chignons gigantesques, ces queues de cheval flottantes dont les femmes à la mode s'affublent, depuis tantôt dix ans.—Rien n'y fait.

Les moralistes, les médecins, les pédagogues sont entrés en lice avec la grosse artillerie de leurs arguments. On a débité mille anecdotes, et pour couronner la campagne le souverain pontife a déclaré qu'il ne bénirait jamais une tête de jeune femme à perruque.—Vains efforts.

Y a-t-il un seul chignon de moins, une anglaise ou un repentir moins extravagant, un cache folie, une tête à pointe, une Alexandra moins volumineuse ? Loin de là, le commerce des cheveux est plus florissant que jamais, et les prix montent comme une marée d'équinoxe. Tel coiffeur a des chalands qui payent un faux chignon \$200 !!

La France est, bien entendu, l'entrepôt général des postiches ; elle en exporte en Angleterre pour \$35,000 ;

l'Allemagne en reçoit presque autant. C'est la Bretagne qui fournit la plus grande quantité de cheveux aux marchés de Paris. Depuis l'invasion des Romains—dit Chateaubriand dans ses mémoires—les femmes gauloises ont vendu leur belle chevelure, pour orner des têtes moins favorisée par la nature ; et encore, à l'heure qu'il est, mes compatriotes bretonnes sacrifient cette parure, pour acquérir certains jours de foire des mouchoirs en soie de couleur.

Il y tous les ans dans les environs du château de Combourg en Bretagne, une foire aux cheveux qui se tient le 4 septembre au milieu d'un grand pré. C'est la fête du pays. Au milieu des saltimbanques, des bohémiens, des montreurs d'ours, ornements indispensables de ces fêtes, vous chercheriez en vain les foulards de l'Inde dont parle Chateaubriand.—Mais je laisse parler un témoin de cette foire qui me garantit la précision de ses souvenirs.

« J'aperçus enfin, tout à fait en dehors du village, à l'extrémité des tentes et des baraques, quelques charrettes couvertes de toile et cachées par les branches des noisetiers ; des petits paquets mystérieux et noués avec soin étaient entassés sur les charrettes ; les attelages étiques, attachés aux rayons de la roue, broutaient la belle herbe normande. J'avançai vers une des charrettes ; le propriétaire, homme gros et trapu, moitié paysan, moitié maquignon, était assis sur le timon de sa carriole. Il avait un certain air fripon, l'œil clignotant et le regard effronté ; il ouvrit un des paquets étalés devant lui, en sortit une demi-douzaine de mouchoirs de coton de couleur éclatante et les présenta les uns après les autres à une vieille paysanne, qui tenait une fillette de douze ans par la main.

Pendant que le marchand exaltait la beauté de sa cotonnade, on avait décoiffé l'enfant qui portait le bonnet ou la catiole du pays, pour laisser voir sa magnifique chevelure. M'étant approché du groupe, l'homme avait fini sa démonstration et je n'entendis que la réponse de la vieille.

« Un mouchoir n'est pas assez pour cette masse de cheveux ! »

La petite fille, ne paraissant pas avoir d'opinion, regardait d'un œil avide les mouchoirs resplendissants.

« Je jure Dieu, dit le marchand après un silence, avec une voix douceuse, que je ne puis pas offrir davantage sans y perdre ; j'ai déjà bien plus de cheveux noirs qu'il ne m'en faut, on ne veut que des cheveux blonds ; mais je vous ai promis un mouchoir et je tiens ma promesse, réfléchissez et vous viendrez me trouver tout à l'heure. » La vieille ne répliqua pas, arrangea les cheveux de l'enfant, les cacha sous la ca-

tiole, et toutes les deux s'éloignèrent. Le marchand l'avait bien prédit, elles revinrent au bout d'un instant.

Le tentateur se mit à l'œuvre : s'asseyant sur une chaise à trois pieds, il plaça entre ses genoux la victime aux cheveux flottants, s'empara des ciseaux énormes, et saisissant les cheveux de l'autre main...

« Monsieur, cria la petite fille, vous me faites mal ! ne coupez pas tout, laissez-moi seulement une mèche, pour attacher mon peigne ! »

L'homme sourd à cette prière enleva d'un seul coup de ciseaux la splendide chevelure. Il roula les mèches entre ses doigts, les noua et les mit dans un sac. La pauvre enfant dépouillée porta instinctivement la main à sa tête, puis elle cacha vivement le ravage sous son bonnet. La vieille femme choisit un mouchoir parmi la demi-douzaine étalée, et toutes les deux se perdirent dans la foule.

On a soutenu que les bretonnes et les filles de l'Auvergne ne sacrifiaient leur chevelure que poussées que par la plus grande misère ; cela est tout à fait inexact. Le trafic des cheveux se fait en Bretagne depuis les siècles les plus reculés. C'est la coutume. La coiffure des femmes et des jeunes filles du pays dissimule d'ailleurs l'absence des tresses ; l'agneau tondu ne semble ni moins joli ni moins estimable. Les fiancées de Montluçon vendent leurs cheveux du consentement de leur futur, pour avoir un bijou ou quelque meuble de ménage ; les femmes des fermiers et des propriétaires en font autant à l'occasion.

Les cheveux des bretonnes sont très-estimés pour leur souplesse et leur beauté sans pareille ; aussi les marchands ne se contentent-ils pas des foires et des fêtes de villages, on rencontre toute l'année des colporteurs, chargés de mouchoirs en coton ou en soie, qui voyagent pour acheter de beaux cheveux blonds ou noirs, en échange de quelques chiffons rouges qui souvent ne valent pas un franc. Dans les villes, les coiffeurs offrent \$4 pour une livre de cheveux longs, c'est le prix fait pour toute la Bretagne—mais ici la la coquetterie s'en mêle, et les jeunes filles de la ville y consentent rarement.

La valeur d'une tête bien garnie est généralement de \$2, car la plus abondante chevelure, pèse une demi livre à peu près.

Le commerce des cheveux en Auvergne se fait encore d'une façon plus tapageuse. Le marchand vient avec son cabriolet classique à toutes les foires d'Ambré, de Saint-Anthème, d'Arant, d'Aurillac, et de Riom. Il construit sa baraque—au sommet de laquelle on voit flotter le drapeau tricolore—au milieu d'un étalage de beurre, d'œufs, de légumes et de fruits ; il ne se cache pas dans un coin comme dans la

Bretagne : à Issingaux il déploie beaucoup de luxe, et tout l'attirail d'un charletan debout sur l'estrade de sa boutique, les manches de la chemise relevées jusqu'aux épaules, il invite les jeunes filles et les femmes à monter sur ses planches afin de montrer leur chevelure. Autour de sa baraque stationne une foule compacte d'hommes et de femmes en sabots ; les femmes en jupe courte et coiffées d'un bonnet de couleur ou d'un chapeau de paille à larges bords, les hommes en veste de drap vert, avec des chapeaux monstrueux. Les unes après les autres, les jeunes filles montent sur l'estrade ; se décoiffent, arrangent leurs nattes, et déploient leurs richesses aux yeux de cette foule. L'acheteur les examine avec soin, fait ses offres dès qu'on est d'accord la jeune fille disparaît dans l'intérieur de la boutique ; moins de 5 minutes après elle reparait au milieu des huées et des éclats de rire et se sauve à toutes jambes. Ces démonstrations n'arrêtent personne, et presque toutes, comme les moutons de Panurge, suivent l'exemple de la première. Néanmoins il arrive quelquefois que les garçons réunis, toisant le marchand d'un œil oblique, se ruent sur sa voiture, et lui feraient un mauvais parti s'il ne détalait au plus vite emportant sa proie. La promptitude de son cheval le titre ordinairement du danger d'être pillé et couvert d'une avalanche d'ordures, de pierres, d'œufs gâtés, enfin de tout ce qui se trouve à la portée de ces gaillards.

Après avoir fait sa tournée dans la province, le colporteur envoie sa marchandise à Paris ou à une autre ville importante de la France ; il y vend ses cheveux de \$4, à \$25, la livre aux coiffeurs et aux maisons spéciales. Après une préparation munitieuse. Les cheveux se transforment en chignons. Je visitais il y a quelque temps, un établissement de ce genre ; j'y trouvai quatre murailles munies de rayons depuis le parquet jusqu'au plafond ; sur ces rayons des chignons de toutes les formes et de toutes les nuances, depuis le noir à reflet bleu jusqu'au blond cendré. Ils étaient emballés par demi-douzaines ; on n'en vend jamais moins de six aux marchands en gros. Un nombre considérable de commis exécutaient les diverses commissions. Les cheveux bruts étaient entassés en pile sur le parquet de la pièce voisine ; une trentaine de jeunes personnes assises par terre pesaient et divisaient les chignons de l'avenir, selon la qualité des cheveux. Des boîtes, des cartons et des tiroirs étaient remplis de cheveux ; il y en avait au plafond, aux murs, sur les tables et les chaises, jusque sur l'encrier ; c'était une atmosphère de cheveux. On les respirait avec l'air.

« Les plus communs, me dit-on, sont emballés dans d'énormes sacs qui en contiennent deux cents livres.

On les lave d'abord dans de l'eau bouillante afin d'enlever la graisse et la poussière ; ensuite on les trempe dans de la soude avant de les faire sécher. Après avoir divisé les mèches, selon les nuances, on procède d'une manière exacte à ce qu'on nomme l'éveinage. C'est la classification des grandes nattes suivant leur nuance ; vient ensuite le recarrage, c'est-à-dire l'égalisation des extrémités.

On dispose les cheveux, ainsi préparés, en paquets de 10 à 12 livres, pour les soumettre à une autre espèce de manipulation. Les ouvriers les prennent par poignées, les saupoudrent de farine, les peignent avec des cardes en fer de différentes grosseurs, et finissent ces préparations diverses en les passant une dernière fois par un séran d'une grande finesse. C'est seulement alors qu'on commence à exécuter les chignons et les postiches, en entremêlant des cheveux d'une nuance assortie et d'une longueur suffisante. Pour faire un grand chignon, on emploie souvent les produits de trente têtes de femmes.»

## LE CARNET DE LA MENAGERE.

### LE THÉ.

Les infusions de thé, plus que toute autre, demandent à être faites avec beaucoup de soin ; c'est pourquoi il n'est peut-être pas inutile de donner une recette pour faire du bon thé. Il ne suffit pas de verser de l'eau chaude sur le thé, il faut savoir en tirer toute la force, toute la saveur dont il est susceptible. Il faut, d'abord, échauffer la théière avec un peu d'eau chaude, l'égoutter, y mettre la quantité de thé proportionnée au nombre de tasses, soit trois ou quatre cuillerées à café pour un demiard d'eau, verser de l'eau bouillante jusqu'au quart de la théière et laisser infuser trois à quatre minutes. Remplir ensuite la théière au moment de le servir.

En Angleterre, où l'on prend beaucoup de thé, on met six à huit cuillerées pour une chopine d'eau, de sorte qu'on parvient à avoir un extrait, auquel, en servant, on ajoute de l'eau bouillante. On ne laisse jamais faire le thé dans la cuisine ; au contraire, la dame de la maison se fait toujours apporter la bouilloire à thé dans la salle à manger et prépare et verse le thé elle-même.

En Russie, on attache une importance particulière à cette boisson. On dirait que c'est la boisson nationale de ce pays. C'est du thé et un morceau de pain blanc qu'on vous offre hospitalièrement dans le palais du grand seigneur aussi bien que dans la hutte du paysan. Un « samovar » (bouilloire à thé)

c'est le premier objet du trousseau d'une jeune fille à marier.

En effet, il faut aller en Russie, pour apprendre ce que c'est que le thé. Comme en Angleterre, c'est la maîtresse de la maison qui le prépare et qui le sert à ses hôtes. On le prend toujours dans des verres pour se convaincre que rien ne s'y trouve qui puisse en altérer la transparence.

En Russie, on prend de préférence le thé vert, qui, quoiqu'il soit très-fort, reste toujours clair et bon, tandis qu'en Angleterre on emploie les thés noirs qui sont moins excitants.

Mais ce n'est pas seulement la qualité du thé qui vous fait obtenir un bon thé ; sa réussite dépend beaucoup de l'eau dont on se sert pour le préparer. On ne saurait jamais faire du bon thé avec l'eau dure des puits ; il faut toujours prendre l'eau douce du fleuve.

Pour conserver au thé tout son goût, il est absolument nécessaire qu'il soit transporté par caravane, puisque l'air de la mer en détruit l'arôme, malgré toutes les précautions qu'on emploie pour l'enfermer hermétiquement dans des caisses garnies à l'intérieur de couches épaisses de plomb ; ce qui revient à dire qu'en Canada il est absolument impossible d'avoir cette qualité exceptionnelle de thé.

Il n'y a peut-être pas d'objet dont le prix varie autant que celui du thé ; on en trouve depuis soixante cents à vingt piastres la lb. ; en Canada, c'est par extraordinaire que nous avons quelque chose qui dépasse deux piastres. Le choix parmi les différentes sortes dépend du goût personnel de chacun ainsi que la manière de prendre le thé. Les uns le prennent avec du sucre, d'autres avec du lait, du vin, du rhum ou du citron. On fait bien de tenir le thé dans des flacons de verre ou dans des boîtes de métal, pour prévenir son évaporation.

Je répète encore que pour que le thé soit vraiment bon, il faut avoir soin que l'eau bouille, l'eau frémissante ne suffisant pas, puisque l'arôme du thé ne se développe que sous l'action d'un certain degré de chaleur. Aussi ne doit-on pas laisser infuser le thé plus de cinq à six minutes, plus de temps lui ferait perdre sa finesse et lui donnerait un goût d'amertume et une teinte noire troublé.

### LA VRAIE SOUPE AU FROMAGE.

Qui n'a désiré connaître la vraie recette de la vraie soupe au fromage ?

Car, si une soupe au fromage faite dans les règles est un mets à faire se pâmer d'aise les vrais gour-

mets, une mauvaise soupe au fromage ferait fuir les bucherons eux-mêmes.

Voici cette recette, empruntée aux sources les plus respectables en fait d'art culinaire.

Mettez dans une casserole un fort morceau de beurre (frais) et quelques gros oignons, joignez-y deux ou trois pincées de farine et tournez avec une mouvette en bois. Dès que l'oignon a pris la couleur blonde, on le mouille avec de l'eau bouillante, on assaisonne de sel et de poivre,—beaucoup de poivre, le fromage ne le craint pas,—puis on laisse chauffer jusqu'à ébullition.

Le pain étant taillé en tranches minces alternera par couches avec du fromage de Gruyère râpé très fin; après une heure de cuisson, on passe le bouillon dans lequel on remet fondre un morceau de beurre et l'on verse sur le mélange de pain et de fromage. La soupière est alors couverte pendant une dizaine de minutes, et si cette opération chimico-culinaire a été bien conduite, avec des produits de choix, le fromage file et ne se coagule pas.

*PROCÉDÉ pour nettoyer les objets de laine blanche, tricotés ou crochets.—Manière de conserver la blancheur aux dentelles, blondes, plumes, soieries, lainages et fourrages.*

Prenez une certaine quantité de farine de froment très-blanche, du gruau, par exemple. Néanmoins, comme cette farine n'est pas du blanc qu'il vous faut, vous lui donnerez une légère teinte azurée en opérant de la manière suivante :

Vous verserez une goutte de bleu en liqueur sur une poignée de farine seulement; vous remuerez cette farine avec vos doigts, jusqu'à ce qu'elle soit d'une nuance bleue bien régulière; cela obtenu, vous ajouterez peu à peu de la farine blanche à cette farine bleue, jusqu'à réussite d'un blanc parfait.

Vous roulerez, dans cette farine ainsi préparée, l'objet que vous voulez nettoyer. Lorsque, de tous côtés, il en sera couvert d'une couche épaisse, vous le frotterez entre vos mains comme on frotte un linge qu'on lave au savon.

Une fois suffisamment frotté, vous le secouerez à l'air pour le débarrasser entièrement de la farine, et l'opération sera terminée. Si vous vous y êtes bien prise, la laine doit être douce, blanche et renflée comme une laine neuve.

Vous comprenez, je n'en doute point, qu'en usant de ce procédé vous réaliserez une véritable économie. Outre l'avantage de nettoyer la laine sans la

durcir, il a encore ceux de ne point l'user et de conserver le teint à la laine de n'importe quelle couleur qui se trouverait mélangée avec la blanche.

— Nous terminerons en vous donnant la manière de conserver la blancheur aux dentelles, blondes, plumes, soieries, lainages et fourrures.

Il suffit de les envelopper dans une mousseline épaisse, passée au bleu très-foncé, et mettre dans le paquet un bon morceau de cire blanche. La cire jaunira et les objets resteront d'un blanc pur.

#### DESCRIPTION DE LA CARTE COLORIÉE.

FIG. 1.—Toilette de soie pour jeune fille, se terminant par un falbalas de 8 pouces de hauteur à plis écossais surmonté de trois volants bordés en valenciennaise. Le volant supérieur est bordé d'une dentelle montante avec un ruban de soie rose. La même garniture se répète au dessus. La tunique est simple revenant en rond sur les côtés et fortement relevée. Elle se termine par un frison du même style que la jupe, corsage uni, rond, avec dessus d'épaules bouffants. Une écharpe étroite, de même matériel que la robe, garniture assortie, est posée en draperie sur le travers de l'épaule prenant derrière la manche, dans le genre des *bertha*, et revient en avant sur la taille en bretelle, ou elle est arrêtée par une boucle en soie rose. Les bouts sont ramenés de chaque côté et se rencontrent en arrière sous une bande semblable à celle de devant.

Bouillonnés de ruban rose dans la coiffure.

FIG. 2.—Robe de soirée en poulte de soie blanche. La jupe se termine en grandes pointes qui reçoivent une bande de soie verte bordée d'une étroite dentelle de fil noir. Un volant de six pouces, plis écossais, la termine. Pas de tunique; mais dans les côtés et en arrière il y a de grands bouillonnés de tulle blanc, placés à distances égales au bas de la jupe et montant en retrécis. Ces bouillonnés sont séparés par des ruches en soie verte intercalés dans une autre ruche blanche, toutes les deux ayant une bordure de dentelle noire, se finissant en bas par une boucle verte à long pendants garnie de dentelle noire. L'ornementation de la jupe se complète par un tablier de tulle ayant la même bordure que le bas de la jupe avec une frange blanche qui en termine le bas.

Basque postillon avec garniture assortie, long dans le dos, fendu dans les côtés et se terminant en rond par devant. Ouverture carrée par devant; en pointe par derrière. Demi-manches.

#### DESCRIPTION DE LA PLANCHE NOIRE.

No. 2.—Jupe ou tablier pour une tunique à traîne. Tablier qui prend sous une tunique à traîne ou qui se met sur une robe unie: double emploi qui le rend très utile. Soie noire encadrée dans un biais de velours et se terminant par des frisons du même matériel.

Sur le devant sont quatre bandes de velours terminées en pointes dont la largeur est graduée. Elles

sont arrêtées aux extrémités et traversées de bandes de soie. La partie inférieure est bordée en dentelle blanche.

No. 3.—Jupe ou tablier pour une tunique à traine, même genre que le précédent. Elle est en satin bleu. Le bas se termine en plis de côté du même matériel. Deux morceaux bordés de frange, même matériel, se rejoignent sur le devant en bouillonnés avec de la passenterie et des glands.

No. 4.—Jupe ou tablier pour une tunique. Ce tablier doit être en soie de la même couleur que l'étoffe de la robe. Il est bordé de frisons du mê-

me matériel avec lisière de velours. Cinq frisons étroits forment une échancrure à la Vendyke et sont surmontés d'un biais de velours à angle obtus avec frisons. Ce tablier est à double usage comme le précédent.

No. 5.—Jupe ou tablier pour une tunique à traine. Ce dessin représente le devant de la jupe. La tunique qui doit être à traine couvre complètement le derrière. Cette jupe est en soie pourpre, garnie de biais de velours, même nuance, taillés en croissant, bordés de franges et surmontés d'une bande à éventa-

## COURRIER DE LA MODE.

Ce n'est plus le temps des nouveautés. La mode a fait connaître ses décrets pour l'hiver et elle n'en signera d'autres qu'au printemps. Comme je me flatte de n'avoir aucune lectrice portée à l'extravagance et que, par conséquent, toutes les toilettes d'hiver sont achetées, faites et portées, force m'est de subir la phase de transition que nous traversons. Ce n'est pas avant six semaines que je pourrai aborder la grande question des nouveautés du printemps. Oh! alors!..... mais je ne veux pas effrayer mes propriétaires qui, je le leur promet, s'apercevront que leurs dessinateurs, graveurs et lithographes vont leur coûter le prix; chaque chose en son temps.

La grande préoccupation du jour et heureusement, elle ne regarde qu'une petite minorité, c'est la question des toilettes de bal. Sur ce chapitre, le Canada est le pays le plus démocratique du monde—il n'y a pas de goûts particuliers pour les soirées. Chacune y porte ce qu'il lui plaît. On n'exige d'elle que de l'élégance. Soie, tarlatane, gaze, popeline, n'importe quoi, tout convient. Des fleurs, des rubans et de la grâce, c'est tout ce qu'il faut. Je me trompe, il faut surtout de la décence, ce qui va d'autant mieux que le décolletage ne se porte guère. Notre carte coloriée donne d'excellents modèles à imiter. Si vous avez une jolie robe de soie ou de foulard de nuance assez gaie; faites lui ôter les manches, ou faites les élargir; donnez une forme convenable au devant du corsage en le coupant carré; mettez pardessus une robe de tarlatane relevée de fleurs et de rubans et vous serez au dernier goût. Les couleurs qui se prêtent le mieux à ces pardessus diaphanes sont le bleu pâle, le mauve, le cramoisi.

Il est très facile de faire de la sorte des robes de soirées et de sortie—pourvu que la jupe soit longue. Pour la maison, ayez un gilet quelconque qui soit élégant; pour la rue, ayez à la jupe des boutons ou des cordes qui la relèvent.

Pour les toilettes du soir, on admet donc tous les mélanges harmonieux, et l'on compose ces toilettes avec deux ou même trois couleurs différentes. On les fait écarlate et bleu, ou rose, ou cerise; rose-thé et

rose vif; mais et gris-lilas; grises, avec toutes les teintes; on fait même des mélanges audacieux: prune et rose vif, entre autres; mais ceux-ci ne peuvent être acceptés qu'à force d'habileté, à force de dentelles noires, blanches, sauvant la transition et masquant l'opposition; la jupe est d'une couleur, la tunique et le corsage d'une couleur, et le gilet, qui se généralise, vient très-souvent arborer encore une autre couleur.

Beaucoup de garnitures se font en mousseline-gaze, blanche, unie ou bien à rayures; volants, bouillonnés et ruches, suivant l'occurrence, sont faits avec ces mousselines, qui remplacent les dentelles. On fait un grand nombre de toilettes du soir en crêpe noir, sur satin noir, avec boules de jais semées dans les plis du relevage. Souvent aussi on emploie du tulle noir, tout uni, en place de crêpe; cela est fort élégant, sans être du tout éclatant.

On me demande d'indiquer une série de *petites garnitures* qui ne soient pas des volants. Je vais essayer de raconter celles que j'ai aperçues en ce genre:

Un biais de velours, ayant 6  $\frac{1}{2}$  pouce de largeur, surmonté de 7 galons en laine (braid) de même teinte que le velours, par conséquent plus foncé que la robe de laine ornée de cette garniture.

Un même biais; mais, *sous* et *au-dessus* de ce biais, se trouvent trois galons de laine, décrivant, de distance en distance, une bouclette dirigée *en haut*, et alternativement une bouclette dirigée *en bas*.

Une bande d'étoffe perpendiculairement plissée, fixée sur la robe par ses deux côtés longs, de façon à former une garniture plissée, posée à plat, ayant 3 pouces de largeur. Sur chaque côté long une ruche double (froncée au milieu) en même étoffe et, sur la couture du milieu de la ruche, un gros liséré.

Un biais en ligne droite sur son bord supérieur découpé en courbes arrondies sur son bord inférieur; audessus de ce biais, qui a 15 lignes de largeur et se fait en même étoffe que la robe, une large tresse en laine noir (le biais est liséré de noir); au-dessus de la tresse encore un biais,—encore une tresse, encore un biais, lequel clôt la série.

Une bande de taffetas ayant 5 pouces de largeur, dans laquelle on forme, à l'aide d'une grosse ganse posée entre la bande et la robe, 17 petits rouleaux, séparés les uns des autres par une couture piquée, exécutée avec de la soie de même teinte que la robe. Celle que j'ai vue était grise, la bande en taffetas noir, les coutures piquées en soie grise. Même garniture autour des basques du corsage, des manches et de la tunique, mais en diminuant la largeur de la dite garniture : 3 pouces pour le bord de la tunique, 1½ pouce autour des basques, 15 lignes au bord des manches.

*Jupon uni.*—Les bords de la tunique, du corsage à basques et du paletot, sont découpés en courbes peu profondes, assez petites, lisérées en satin de même couleur.

On voit beaucoup de costumes faits en velours anglais de toute teinte et garnis d'une étroite bande de fourrure grise ou brune ; ces bandes sont disposées de la façon suivante : une bande ayant un pouce de largeur, à 15 lignes de distance du bord inférieur du jupon ; même bande sur le bord inférieur de la tunique, du paletot et des manches. On emploie aussi ces bandes de fourrure pour garnir les costumes faits en mérinos, cachemire ou double cachemire.

On met beaucoup d'or dans les coiffures ; cet or se mêle aux fleurs et aux feuillages, qui eux-mêmes sont teints de couleurs vives et éclairés d'effets métalliques extrêmement variés.

Le collier breton favorise cette mode (nous parlons de l'argent). Ce collier, consiste en un velours large de 6 à 9 lignes, assez long pour fermer derrière le cou par deux longs bouts. Un troisième bout de 1½ à 2 pouces tient au milieu de ce velours et supporte un cœur d'argent qui repose sur la poitrine.

Une plaque ouvragée orne la naissance de ce bout, tandis qu'une foule de petits motifs en argent sont appliqués et semés sur toute la longueur du collier. On mêle souvent à la chevelure un velours pareil, qui forme bandeau.

Un autre collier très joli se garnit de la même façon en or. Achetez du fil d'or et faites sur le velours différentes petites broderies. Ajoutez-y une croix d'or touchant sur la poitrine.

En fait de coiffures, il paraît que l'on va porter des catogans, c'est-à-dire que les cheveux resteront tombants dans le cou, nattés cette fois, et attachés dans le bas par un nœud assorti à la toilette ; pour peu que cette queue n'ait rien d'exagéré comme longueur, je la préfère aux cheveux jetés dans le grand filet, cela est plus propre, et la femme paraît plus soigneuse ; elle s'est donné la peine de tresser ses cheveux, de les lisser, de les attacher.

Ah ! belles jeunes filles, jeunes femmes aux blanches épaules, pour l'amour de l'harmonie, de l'ordre qui doit régner sur toute votre personne, renoncez à jeter tout simplement vos cheveux dans un grand filet qui les laisse flotter dans votre dos, au gré de tous vos mouvements. Je sais bien que le mobile de cette mode est un petit accès d'amour-propre, et une espèce de réaction contre la mode des faux cheveux. Vous voyez bien, dit cette coutume, — je n'osé dire malpropre, — que tous ces cheveux sont à moi, puisque je les laisse retomber tout naturellement dans mon dos, sans les enrouler sur rien, pas

même sur des crépés ; eh bien ! belle enfant qui me lisez, revenez aux crépés, si besoin est, et lissez bien votre chevelure ; qu'elle soit rare ou abondante, vous y gagnerez ce je ne sais quoi qui sent la femme bien tenue.

On porte aussi pour les coiffures simples et s'établissant sans le secours de mains étrangères, de jolis bandeaux, soit en écaille ou en jais ; à certaines physionomies cela sied à merveille, car là est encore un art qu'il faut étudier avec soin, celui de se mettre suivant son rang d'abord, sa physionomie, et sa taille ensuite, cela nous ne pouvons guère vous l'enseigner, nous qui ne vous connaissons qu'en général, et nullement en particulier. Votre instinct de femme doit vous guider, vous inspirer, mais si une jeune fille me lit, à celle-là je dirai : mirez-vous, enfant, dans les yeux de votre mère, si elle vous trouve bien, croyez-moi, tout le monde vous trouvera bien. Je connais des jeunes filles, qui souvent veulent suivre leurs fantaisies ne consultant point leur mère sous le prétexte que celle-ci n'étant point de leur âge, étant à leurs yeux une vieille femme, ne peut s'y connaître. Ah ! enfants, que vous faites erreur, la mère la plus dénuée de coquetterie personnelle en aura jusqu'au bout des ongles pour sa fille adorée, et croyez-moi, lorsqu'elle vous crie casse-cou, écoutez-la toujours comme un oracle. Aux jeunes femmes embarrassées, je dirai : choisissez les toilettes que votre mari préfère, les couleurs avec lesquelles ils vous trouve le plus charmante, les genres et les styles qui lui plaisent le mieux : c'est un juge juste et impartial qu'un mari qui aime et estime sa femme. Lorsqu'il lui dit, telle toilette ne te va pas, il le sait mieux que vous, c'est que lorsque vous la portez, il n'est pas assez fier de vous, car il faut qu'un mari soit fier de sa femme.

A la femme plus âgée, je dirai : prenez conseil de votre expérience, vous avez pu voir et juger lorsque vous étiez plus jeune de ce qui ne convenait pas à la femme de votre âge, eh bien, résignez-vous et habillez-vous de façon à éviter la moindre critique.

Mais encore sur ce chapitre délicat, il y aurait beaucoup à dire ; je m'arrête, car la place va me manquer. Je termine en vous priant de me pardonner, si je suis sortie un peu de ma sphère, et si j'ai essayé de vous faire un peu de morale ; croyez-moi, on n'en fait qu'à ceux que l'on aime, et à ce titre, je crois que je puis prendre cette licence, car je vous suis profondément attachée, à vous, charmantes lectrices.

\* \*

La mode n'a pas procédé cette année par soubresauts, elle a sagement gardé ce qu'elle avait créé, corrigeant, élaguant, atténuant les détails, mais sans toucher à l'ensemble. Il est certain que l'on trouvera difficilement des combinaisons plus jolies que celle de la tunique en velours, sur jupon de satin de même couleur, que celle aussi non moins élégante du costume en cachemire brodé en soutache, teinte sur teinte, et porté sur un jupon en taffetas de même couleur que le cachemire. Nous trouvons ensuite, sur un échelon plus modeste, le costume de drap, enfin, le costume fait entièrement en une étoffe de laine quelconque. Mais toujours, à toute heure,

tout tissu, le costume. Je ne comprends pas même comment l'on s'y prendra, le jour où le changement sera considéré comme un devoir sacré. On ne peut revenir aux robes plus longues, sans recourir incontinent à tous les systèmes de relevage connus et maudits : aux tirettes qui s'enchevêtrent, aux boutons qui se décroissent, aux crochets qui déchirent les robes. Comme on ne peut marcher dans la rue avec une robe longue sans la raccourcir, on aime autant garder les costumes qui sont courts.

J'ai vu, de mes propres yeux vu des robes de cachemire ou autre étoffe, des robes de pardessus, si je puis m'exprimer ainsi, ayant la prétention de s'appeler tuniques droites et unies, sans l'ombre de retroussis, et de puffs. Ces robes sont affreuses, tout simplement, et montrent trop le bout de l'oreille ; on y sent trop la robe raccourcie mesquinement, à laquelle on veut redonner un cachet de nouveauté ; et, croyez-moi, on n'obtient qu'une chose ridicule et prétentieuse.

Nous voulons bien vous renseigner l'économie, mais en cela qu'elle est bien entendue et bien comprise, et qu'elle s'allie avec les exigences du jour et du bon goût.

Si réellement vous ne pouvez arriver, cette année, à vous établir une toilette en harmonie avec les lois de Mme la Mode, eh bien ! croyez-moi, restez dans une modeste simplicité ; portez une jupe droite à volants dans le bas, si vous ne pouvez faire mieux, mais ne singez pas l'élégance fastueuse. Là est le milieu dans le quel toute femme de goût doit rester et se renfermer.

Parlant en ce moment pour les personnes qui ne proscrivent pas toute espèce de garniture, je dirai que les volants, toujours en honneur, varient souvent quant à la combinaison. Ainsi l'on garnit, entre autres, le devant d'une robe avec un volant ayant 4 pouces de hauteur ou un peu plus. Depuis les côtés, et par derrière, on pose deux volants, dont la hauteur équivalait à celle du volant de devant, c'est-à-dire ayant chacun la moitié de cette hauteur, 2 pouces ou davantage, si le volant de devant est plus large. On fait aussi le contraire, c'est-à-dire que l'on pose les deux volants sur le devant de la robe et le volant unique sur le reste de son contour. Cela se fait pour toutes les étoffes et pour robe de mariée aussi bien que pour jupon de ville. Les tuniques, en revanche, ne sont guère garnies de volants, à moins qu'il ne s'agisse d'un seul volant plissé, pas très-large.

On voit toujours beaucoup de gilets, lesquels ne le sont pas autant qu'ils en ont l'air. Ces faux gilets sont tout bonnement des demi-volants de corsages, faits en tissu autre, ou bien d'une autre couleur, mais parfaitement attachés au corsage dont ils font partie et dont la garniture seule fait semblant de les isoler. Cela est quelque fois commode pour élargir un corsage ou renouveler une toilette, en assortissant le dit gilet soit aux ornements de la robe, soit au jupon sur lequel on la porte.

\* \* \*

Tout à sa mode, c'est ce qui fait que le sujet est indéfinissable ; la toilette elle-même qui, vu son utilité réelle, pourrait ne pas changer de forme, subit aussi des transformations continuelles ; hier, c'était le

petit morceau de tulle que l'on plaquait sur sa figure et qui avait l'air d'une véritable muselière, aujourd'hui, c'est le voile étoffé encadrant bien l'ovale du visage, aux longues pattes venant se recroiser sur le chignon de derrière et s'y attacher par une belle épingle de jais.

\* \* \*

Quant au reste, c'est tout ce qu'il y a de plus arbitraire : toutes espèces de garnitures font l'affaire, biais, franges, ruches, braids.

Les basques sont de même : longs, courts, ronds, en pointe, en queue de morue.

On met des friles dans les coutures des jupes de robe.

Les waterproofs sont à la grande mode à Paris : nul doute qu'ils seront portés plus que jamais au printemps.

Une jolie boucle c'est une bande de soie garnie d'une fourrure légère. On ne fait que la boucle, rien dans le cou.

\* \* \*

Les bijoux émaillés sont à la mode. Pour deuil, le jais le cède aux bijoux en bois durci. Ce sont des bijoux en bois sculpté, la figure étant taillée à même le morceau.

\* \* \*

Il est rumeur que les chapeaux de printemps vont être très-grands. Nous verrons bien.

\* \* \*

Les teintes à la mode pour papier à note sont *vert léger et crème foncé*.

.....  
Nous donnons ailleurs des modèles de jupes écossaises pour enfant et puisque nous nous trouvons à parler d'enfant, je vais, répondant au vœu exprimé par un grand nombre de lectrices, m'occuper de la toilette de ces chers bébés, car, à eux aussi, Madame, la mode se mêle de dicter des lois. Eux aussi ont leurs modèles, leurs types, et croyez-vous que la jeune mère ne tienne pas beaucoup plus à se conformer à ces lois, pour ces chers petits tyrans, qu'elle ne le ferait encore pour elle-même ?

Jusqu'à quel âge porte-t-on le costume écossais, me demanderez-vous ? Grave question que je vais trancher :

Le costume écossais fantaisie, celui que l'on fait porter au baby qui n'a pas encore la culotte tant désirée, celui à jupe bien ample, mais sous laquelle on se permet des jupons et vestes à petites basques rapportées à vrai ou à faux gilet, celui de fantaisie enfin se porte jusqu'à 4 ou 5 ans au plus tard, et je sais bien des papas qui ne le tolèrent que jusqu'à 3 ans  $\frac{1}{2}$  à peine, tant ils ont hâte de voir leur petit bambin avec sa première culotte.

Mais le vrai costume écossais, celui dont la jupe doit être très-plate, et cependant très-ample dans ses plis et ne supportant aucuns jupons en dessous, dont la veste est tailladée mais dont les basques ne sont pas rapportées, veste qui doit être très-longue



de taille et empiéter même sur la jupe, celui qui se complète par l'écharpe, de même étoffe que la jupe, écharpe rattachée sur l'épaule par une grosse broche destinée à cet usage, et ayant un chardon au milieu, entourée d'un ruban avec exergue, celui enfin qui se complète par la vraie toque écossaise en drap pareil à la veste ayant un biais au bord rappelant la jupe, et le chardon répété pour tenir la plume d'aigle qui regarde le ciel; celui enfin copié sur le vrai type écossais; celui-là peut se porter jusqu'à 10 ans. Des bébés y reviennent souvent après avoir porté costume à pantalon, mais il ne faut pas se dissimuler que pour faire porter ce vrai costume à son enfant jusqu'à 10 et 11 ans, il faut soi-même être assez élégante, il faut que mère et enfant aient ce qu'on appelle du cachet, sans cela le costume tel que je viens de le décrire deviendrait ridicule.

Pour terminer tout ce qu'il y a à dire sur le costume écossais, j'ajouterai que si on fait les jupes en popeline de Lyon pour bébés ou d'Irlande pour grand garçons, celles-ci se font presque exclusivement en tartans écossais, aux couleurs notionales.

Quant aux petites demoiselles, elles suivent de loin les modes de leurs mamans et portent les costumes retroussés, les jupes aux plis rapprochés et pressés, casques en hiver, les chapeaux ronds en été, les chapeaux fermés sont complètement abandonnés jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans. En cela la mode a bien raison, sauf cependant pour les chères petites mignonnes qui commencent à marcher, la mode et le bon goût disent: vive le chapeau rond; la prudence et l'hygiène viennent à la traverse, et vous disent: chères petites mamans coquettes, prenez garde, un rhume, une angine, une fluxion de poitrine sont bien vite attrappées, sacrifiez votre goût à la raison, et mettez à votre fillette la petite capote de satin blanc, couvrez-lui son joli petit minois d'un grand voile carré en tulle point d'esprit, tulle qui peut se blanchir, ce qui est cause de la préférence dont il est l'objet pour Mademoiselle Titi, car elle a beau être petite fille bien soignée et surtout bien soignée, on ne peut éviter qu'en mangeant sa tartelette, le petit voile n'en attrappe quelques bribes.

Nous reviendrons bien souvent sur la toilette de nos beaux bébés, car, il est convenu, n'est-ce pas, Mesdames, qu'ils sont tous beaux! Je vous apprendrai scrupuleusement ce qui doit composer l'ensemble d'une layette, je vous indiquerai les quantités nécessaires de chaque objet, je vous montrerai ce qui sera *bien plus mieux*, comme dit bébé, à la faire entièrement vous-même, vous donnant des patrons, des dessins entièrement spéciaux, je pense que là sera encore un des attraits de votre cher journal. Nous voulons être aimés de tous dans la famille, et si bébé nous chérit, si nous nous occupons spécialement de lui, ah! nous deviendrons infailliblement les amis de toute la maison, c'est le vœu que forme particulièrement pour elle-même en égoïste qu'elle est, celle qui signe.

JEANNINE.

## LA BOITE AUX LETTRES.

M.....S, d'Arthabaska envoie la solution suivante du rébus, "Napoléon rasé dans Sedan."

M. S..... d'Ottawa; « Napoléon s'est pris dans la souricière de Sedan. »

A. Oudinot..... Nous souscrivons à l'idée d'introduire le genre français dans nos colonnes et de répondre à toutes les questions sur les goûts du jour, la toilette, la bienséance qui nous seront faites. Du moins, en autant que nous le pourrons.

La réponse au dernier rébus est comme suit :

Napoléon C pris dans une souricière à sept dents.

Napoléon s'est pris dans une souricière à Sedan.

## L'ALBUM DE LA MINERVE.

Nous prions nos collaborateurs de nous faire parvenir leurs travaux dans la première semaine de chaque mois, autant qu'il leur sera possible.

A la demande générale, l'*Album* ne paraîtra qu'une fois par mois avec 64 pages, afin que chaque livraison contienne plus de variétés.

## RÉBUS.



Il change de poil.

